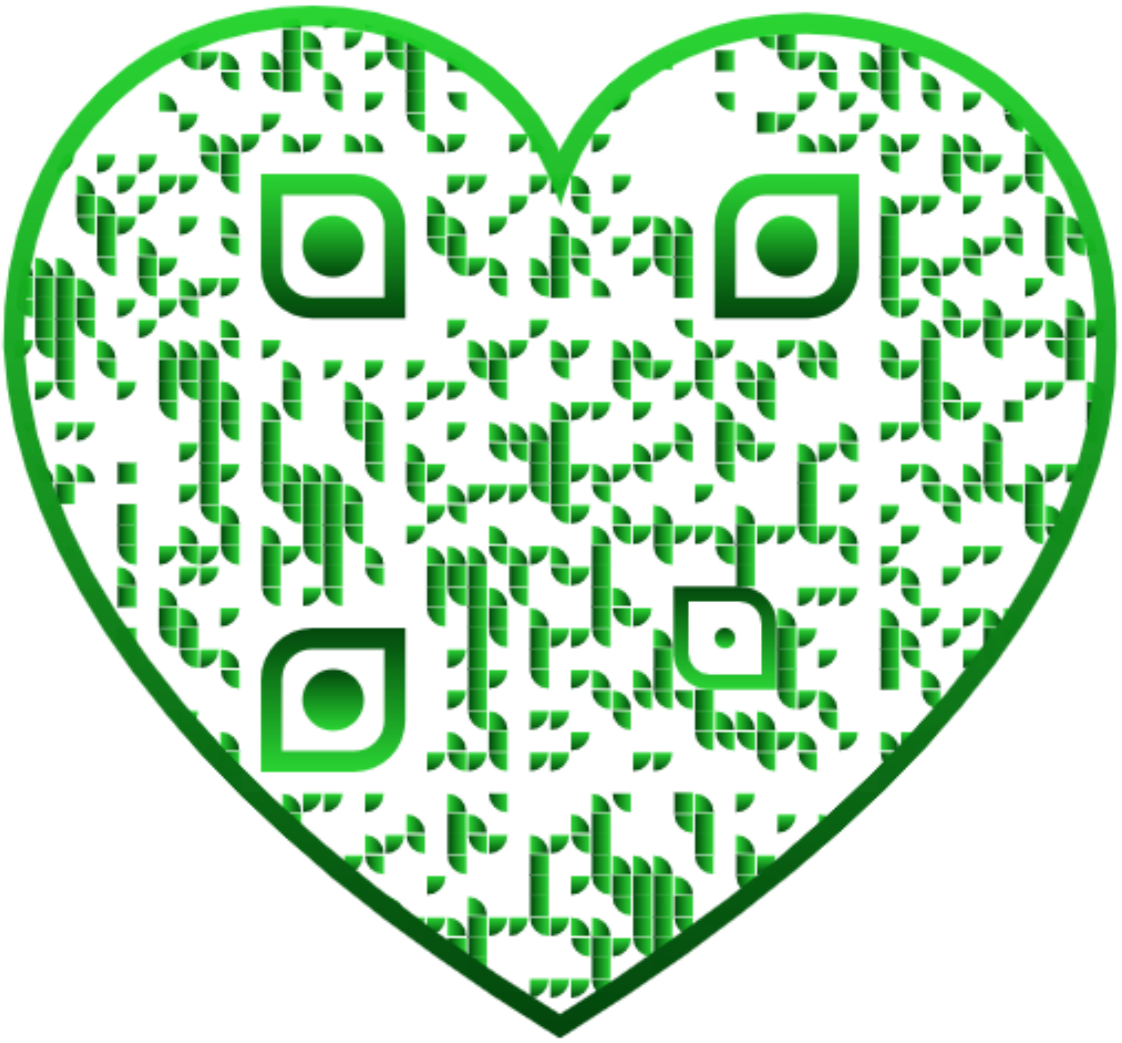
GIUSEPPE SANTOLIQUIDO

L'ÉTÉ SANS RETOUR

roman

Gallimard



DU MÊME AUTEUR

Romans

L'AUDITION DU DOCTEUR FERNANDO GASPARRI, Grand Miroir, 2011 (mention spéciale du jury du prix Rossel).

VOYAGE CORSAIRE, Ker Éditions, 2013.

L'INCONNU DU PARVIS, Genèse Édition, 2016.

Essais

ITALIE, UNE DÉMOCRATIE PERVERTIE ?, Edern Éditions, 2011.

LES DESSOUS CHOC DU BERLUSCONISME, Renaissance du Livre, 2012.

GIUSEPPE SANTOLIQUIDO

L'ÉTÉ SANS RETOUR

roman

GALLIMARD

© Editions Gallimard, 2021.

Pour Gerardo et Rita.

Le désespoir où l'on ne veut pas être soi ; le désespoir où l'on veut être soi.

SØREN KIERKEGAARD,
La Maladie à la mort

Les années se sont écoulées, désormais, pareilles à une seule et longue journée, et je ne sais plus trop par quel bout prendre toute cette histoire. Longtemps je me suis mesuré à mes remords, cherchant à les exiler aux confins de ma mémoire sans y parvenir. Toujours, ils remontent à la surface. Avivent les plaies.

Mais je n'ai plus le choix. Quinze ans déjà que j'ai quitté Ravina. Avec le temps, le passé s'embrume, les visages et les voix s'estompent, et aussi les silhouettes, les paysages. Car dans l'histoire que je me résous enfin à raconter, les hommes sont indissociables de la nature qui les a vus naître et dont ils sont le portrait le plus fidèle, effrayante de beauté et d'âge. Cette histoire est d'abord celle d'une famille, et plus encore d'un homme. Son nom était Pasquale Serrai, même si à Ravina tout le monde l'appelait Serrai, uniquement Serrai, en insistant sur la dernière syllabe, comme lorsque vous échappe un long cri de douleur. Pour Lucia, en revanche, sa fille unique, et pour moi, dès après la mort de mes parents, il fut simplement *papone*. Ce n'est que plus tard, bien plus tard, que je l'ai appelé Serrai, moi aussi, lorsque nous fûmes redevenus l'un pour l'autre de simples étrangers.

Au moment des faits, il avait entamé la cinquantaine. C'était un personnage étrange, rustre, ombrageux, avec des yeux plissés comme les fentes d'une tirelire et une oreille capricieuse, la droite, qu'il tenait toujours inclinée sur le côté, au plus près des mots qu'elle peinait à recueillir. Quand je repense à lui, je revois son visage fatigué, violenté par le soleil, son allure craintive, comme s'il était la proie permanente de petites flammes qui le consumaient de l'intérieur.

Au tournant de l'adolescence, comme beaucoup de ses compatriotes tenaillés par la faim et la promesse d'une opulence à portée de main, il tenta de se construire une carrière de métallurgiste dans une usine de Wallonie. Les rêves d'une vie digne, loin de la misère. Ce fut comme envoyer une vache au marécage. Ravina était l'unique

géographie de son âme accidentée, sa substance vitale. Six mois plus tard, en plein hiver, l'âme usée par l'exil, il traîna sa valise de carton dans la grisaille d'un quai de Liège. Direction Milan. Rome. Et puis la Basilicate, dont on dit, tant sont peu nombreux les gens qui la connaissent, qu'elle est un peu comme Dieu lui-même, réelle et imaginaire, ne se laissant ni facilement décrire ni atteindre par le temps. On le revit alors arpenter les champs et les campagnes du village, le cœur bercé par la ronde des saisons.

J'ai longtemps cru, moi aussi, que l'univers se résumait à cette poignée de terre noire et grasse qui m'a vu grandir, parsemée de grosses pierres blanches, de fermes et de caroubiers géants. Aujourd'hui encore, près de quinze ans après mon départ, il n'y a pas un jour où je ne la sens remuer au plus profond de ma poitrine. Pas une nuit où je ne m'immerge dans la pâleur immaculée des amandiers ; où ne se glisse, dans le creux de mon oreille, le chant prêt à rompre des grillons, le soir après la pluie.

De retour de Belgique, Serrai ne vécut plus que pour ses champs. Dès les premières lueurs de l'aube, il quittait la chaise longue sur laquelle il avait passé la nuit et, le dos voûté, affublé de sa casquette plate, il rejoignait ses plants de vignes, ses oliviers, ses noisetiers, pour n'en revenir qu'à la tombée du jour, après avoir labouré, semé, bêché, taillé, élagué ou récolté sans relâche, à la façon d'une mule de labeur, emmuré du soir au matin dans sa solitude de forçat.

Car l'homme était plutôt sauvage, aux accents brutaux. Capable de tous les débordements, comme cette fois où, craignant d'être dépossédé de sa dignité de paysan, il menaça de sa fourche un adjoint au maire venu lui demander de vendre une parcelle à un promoteur de Matera. Le soir, nous nous rendîmes, lui et moi, dans le champ de noisetiers, où l'ombre du couchant et le contact de la terre lui retirèrent toutes ses agitations. La chaleur accumulée durant la journée remontait d'entre les vignes chargées d'odeurs de copeaux, de tilleuls, d'acacias. Nous respirâmes le silence, ainsi qu'il m'avait appris à le faire. Puis il me confia d'une voix douce, retenue, comme s'il priait les morts : « Tu vois, Sandro, cette terre est ma raison de vivre. Je vendrais mon âme au diable plutôt que de me défaire d'un seul arbuste. »

À cause de ses manières un peu fantasques, certains, à Ravina, le prenaient pour un malade, mais un malade dont on ignorait la maladie, ou pour un homme plus ou moins sain si l'on exceptait un déséquilibre susceptible à tout moment de lui griller la tête. Quelques rares personnes parvenaient à l'apprivoiser, à arrondir ses angles les plus vifs. Parmi elles figurait mon père. Son double. Son alter ego. Une amitié née sur les bancs de l'école communale. Renforcée, ensuite, par l'amour des bêtes et de la campagne. Une amitié pratiquement muette, presque religieuse, comme elle devait l'être entre deux hommes aux mots si rares.

Et puis, surtout, il y avait Lucia, sa fille unique. « La prunelle de mes yeux », répétait-il à qui voulait l'entendre. Après la disparition de mon père, elle seule fut capable de se frayer un chemin jusqu'à son âme : « Le jour venu, prédisait-elle, je me marierai avec un type qui ressemble à mon père, un travailleur honnête et un mari fidèle. Avec ses yeux aussi verts que l'eau de Metaponto, c'est l'homme le plus doux de tout Ravina. »

Pour le reste, le seul endroit où Pasquale Serrai se trouvait en harmonie avec lui-même, c'était au Cultivateur. Aujourd'hui, la boutique n'existe plus. Les événements tragiques d'il y a quinze ans l'ont charriée dans leur mer de douleur. Mais à l'époque, pour les paysans de la région, nichée comme elle l'était entre deux oliveraies sur la route de Tricarico, c'était un coin de paradis. Semences, engrais, outillages, rien ne manquait. Une vraie caverne d'Ali Baba. Sans compter Ninetto, le patron, sa bonne humeur de Napolitain et ses éclats de rire tonitruants.

Avec Serrai, ils avaient marié deux sœurs, dont il se disait, en évoquant leur dissemblance, que rien ne ressemble moins au fruit tombé d'un arbre que celui tombé tout de suite après. Bianca, la femme de Serrai, était l'aînée. Une femme d'autorité. Grande et blonde comme une Teutonne. Voix forte. Regard acéré. Prenant l'avantage en toutes circonstances. Se tuant également à la tâche comme une bête de somme. Pas un mot au sein de la famille, pas un mouvement n'échappait à sa vigilance. Une vraie matrone. Quand elle nous hélait Lucia et moi, à l'heure du dîner, on aurait dit que c'était pour nous étrangler !

Assunta, c'était tout le contraire. Blonde, elle aussi, mais beaucoup plus petite que son aînée. Lorsqu'elle parlait, il fallait presque se pencher pour recueillir ses mots. Ses phrases, qu'elle n'achevait jamais, semblaient lui venir au terme d'un débat intérieur plein de doutes et de tourments. Avec son corps frêle, son regard à demi couvert par ses paupières, elle paraissait toujours sur le point de vaciller. Les deux femmes, qui plus est, traînaient de mauvaises rancœurs héritées de leurs années d'enfance, qui muèrent, au fil du temps, en un long hiver du cœur, aride et sans consolation. Seul le drame, l'espace de quelques semaines, se révéla assez puissant pour les rapprocher, les réunir autrement que par le jeu des apparences.

Les hommes en revanche s'entendaient comme larrons en foire. Plus que des beaux-frères, on aurait dit des frères. Et puis il y avait Chiara, la petite de Ninetto. Durant les congés scolaires, elle prêtait main-forte à la boutique de son père. Cette enfant était un parfait miracle. Elle paraissait venue d'ailleurs, d'un pays de poésie et d'enchantement. Quand on la voyait promener ses cheveux d'ange et son teint rose entre les sacs d'engrais et les tracteurs, on pensait à un lys égaré sur un tas de mauvaises herbes.

À son retour des champs, Serrai se rendait au Cultivateur, le plus souvent après avoir effectué un bref détour par la propriété. Tous les soirs, c'était le même rituel. Il se plaçait près de la porte du hangar et se roulait une cigarette de tabac noir. Puis il fumait en guettant l'arrivée de son beau-frère. Quelquefois, sans que personne ne le lui demande, il se mettait à ranger, trier ou empaqueter les marchandises pour le lendemain. Juste comme ça, pour se rendre utile. Et si par bonheur un client sollicitait un conseil sur une variété de plante ou de fertilisant, c'était la métamorphose. Lui, le taciturne, le rustaud mal équarri, tenait le crachoir durant des heures. Et avec quelle aisance ! Tout y passait, les dernières nouveautés phytosanitaires, l'outillage, les différents types de cépage, les techniques d'émondage ou de moissonnage, la meilleure façon de sarcler ou de couper l'osier, de réparer la vigne après la grêle. Certains soirs d'automne, il lui arrivait même de poser une grappe de raisin ou un rameau chargé d'olives bien en vue sur le comptoir. Quelle meilleure preuve de l'efficacité des

produits de son beau-frère, les seuls que lui, Pasquale Serrai, expert parmi les experts, utilisait pour ses campagnes.

Dans ces moments-là, ses yeux remplis de fatigue ressemblaient à des bouts de ciel ensoleillé. Les traits de son visage prenaient un autre éclat, il se mettait à plaisanter, à relater des anecdotes sur son séjour en Belgique : « Un vrai enfer ! Et je vous parle même pas de la nourriture, ou du café, de l'eau de pluie ce foutu café, impossible de l'avaler. Mais le pire, c'était ces coups de fouet qui sortaient de la bouche de mes collègues flamands. Dans mon équipe, ils venaient tous du Limbourg voisin. À faire s'éteindre ma bonne oreille ! En six mois passés avec eux, j'ai pas appris un mot de leur foutue langue. D'ailleurs, elle paraît pas faite pour les hommes, cette langue, mais pour les chevaux ! »

Le vieux soulevait alors sa casquette plate et se grattait le crâne en emplissant le hangar d'un rire fracassant. Et moi, tout à côté de lui, la joie me pénétrait le cœur. Mais ça, c'était avant le drame. Avant que le diable ne s'empare de Ravina.

Le premier dimanche de juin, à Ravina, c'est le jour de la *frisella*. Les touristes et les camelots affluent des quatre coins de la région. Tôt le matin, les manèges envahissent le village avec leurs autos tamponneuses et leurs attractions vieillottes, les mêmes que l'année d'avant, et que celle d'encore avant. Sur la Piazza Garibaldi, le long de la promenade, on dispose des éventaires d'étoffes, des flacons de parfum en vrac, des sacs à main contrefaits au cuir aussi rude, au toucher, que des poils de brosse, des lunettes de soleil aux reflets brumeux. D'où que l'on se place, on entend roucouler de la variété napolitaine diffusée par des haut-parleurs accrochés aux réverbères, les gosses courent aux abords des roulottes à nourriture – *frisella*, naturellement, mais aussi pop-corns, porc fumé, maïs grillé, arachides et poisson pané. Une forte odeur d'huile brûlée se répand partout dans le village. Les enseignes clignotent jusque tard dans la nuit.

Nous avons pour trésor ce qui a été confié à notre mémoire. Je nous revois, le vieux et moi, célébrant le jour de la *frisella* en palabrant avec des producteurs de *primitivo* dans une cantine du centre du village. Nous sommes assis derrière des tréteaux de bois, les bouteilles de rouge côtoient les raviers d'olives, de ricotta ou de caprino. Au bout d'un moment, des équipes de deux joueurs se constituent et de longues heures s'écoulent à se défier aux cartes. Quand les discussions se font plus animées, que s'enchaînent les parties de *briscola*, de *scopa* ou de *tre sette,* je les regarde frapper du poing sur les tréteaux pour un pli manqué, pour une carte trop longtemps retenue, faisant danser dans leurs verres le *primitivo*, quand il en reste.

À la tombée du jour, nous rentrons à la propriété. La lumière ne blanchit plus les paysages, de l'autre côté de la vallée les oliviers luisent comme du métal. Et s'il m'arrive, chemin faisant, d'interroger le vieux sur sa jeunesse, son amitié avec mon père, la pudeur fait soudain obstacle entre nous, sa voix faiblit, un voile de gêne obscurcit

son regard, sans rien ôter à la joie que nous avons de nous trouver l'un à côté de l'autre, l'orphelin et le paysan madré. Il en va ainsi avec tous ceux qui par fierté résistent quand vous cherchez à pénétrer leur âme, craignant d'exprimer ce qu'ils ressentent.

Le malheur nous frappa donc un jour de fête. Un de ces jours où l'on mange et l'on boit à volonté, où l'on danse et l'on s'embrasse. C'était en 2005. Quelques semaines auparavant, mes liens avec Pasquale, Bianca et Lucia avaient été rompus, comme avec tout le reste du village ou presque. Je vivais reclus dans la maison héritée de mes parents, en contre-haut de la propriété des Serrai, sortant uniquement pour me rendre sur mon lieu de travail, à l'hôpital de Matera, où j'étais infirmier, ou sur la colline au caroubier, où je fumais en laissant mon regard s'égarer dans le vert de la vallée.

Tout ce que je vais raconter maintenant, je ne l'ai pas vu de mes yeux. Du moins pas entièrement. J'en ai été empêché par cette quarantaine morale dans laquelle je me trouvais. Mais cela ne change rien. Ce que je n'ai pas vécu, je le tiens, pour l'essentiel, de Marianna, la seule dont l'amitié ne m'a jamais fait défaut. C'est une jeune femme généreuse, qui ne conçoit son bonheur que dans l'altruisme, clairvoyante sans jamais être cynique.

À cette époque, elle et Lucia étaient âgées de vingt-trois ans. Elles fréquentaient les mêmes lieux, la même bande de jeunes et de moins jeunes, celle du Bar del centro, le seul endroit où la vie du village, par moments, s'emballait un peu, avant de replonger aussitôt dans sa longue léthargie, ronronnante et immobile, tel un vieux corps malade.

Le dimanche du drame, la Fiat Panda de Marianna fit irruption chez les Serrai sur le coup de quatorze heures quarante-cinq. Lucia arpentait la cour de la propriété, pâle comme une meringue, les yeux collés à l'écran de son portable. Pasquale Serrai réparait le moteur de son tracteur derrière la porte close de son garage. La veille, Marianna, Lucia et Chiara, la petite de Ninetto et d'Assunta, avaient passé la soirée au Bar del centro. Chiara avait ensuite dormi chez les Serrai, où elle passait d'ailleurs l'essentiel de ses journées, car malgré leurs huit

années d'écart, les deux cousines étaient comme deux têtes dans un chapeau, impossible de les séparer.

Au petit matin, Chiara était rentrée chez elle, puis elle était revenue chez les Serrai pour y déjeuner. Après quoi, elle était repartie une fois encore, promettant à Lucia de revenir à quatorze heures trente précises afin de rejoindre, en compagnie de sa cousine et de Marianna, le centre du village, où devait se dérouler la fête de la *frisella*. Mais à l'arrivée de Marianna, à quatorze heures quarante-cinq, Lucia peinait à masquer son inquiétude : « Ça fait vingt minutes que j'ai reçu l'appel en absence de Chiara pour me dire qu'elle partait de chez elle. On fait toujours comme ça, c'est notre code. Et elle n'est pas encore là ! Tout ce temps pour venir de la Via Toledo, ce n'est pas normal. » Dans un premier temps, Marianna chercha à l'apaiser : « Un quart d'heure de retard, ce n'est rien. Elle a pu être distraite pour mille et une raisons, ou avoir changé de programme à la dernière minute et oublié de te prévenir. À quinze ans, ce sont des choses qui arrivent. »

Elle lui demanda si elle l'avait appelée :

« Bien sûr que je l'ai appelée, répliqua la fille Serrai. Je ne fais même que ça, l'appeler, mais elle ne décroche pas.

— Et sur le poste fixe, à la maison ?

— Pas de réponse non plus.

— T'as prévenu ses parents ?

— Pas encore.

— Et ton père, il ne l'a pas vue ? »

Un bref instant d'hésitation. Les jeunes femmes se trouvaient au centre de la cour. Dans leur dos s'élevait le portail de fer forgé séparant la propriété du tronçon de route asphaltée. À leur droite, un immeuble de briques jaunes, d'où pointaient de jolis balcons fleuris abritant les appartements. Sur le versant opposé de la cour, à la lisière des champs, s'alignaient les étables, les granges et les garde-manger, ainsi qu'un vieux figuier flanqué d'une rampe de béton strié, pareille à celles que l'on trouve à l'entrée des parkings souterrains, menant à un

garage de briques blanches, fermé, sur le devant, par une porte de métal.

Lucia se posta à l'entrée de la rampe : « *Papone,* tu n'as pas vu Chiara ? »

Serrai grogna que non, il n'avait pas vu sa nièce. Lucia parut alors saisie d'une angoisse incontrôlée. Tout en composant à nouveau le numéro de sa cousine, elle se mit à zigzaguer à travers la cour, procédant par de brusques changements de direction, comme si elle se déplaçait entre des parois étroites et invisibles. Après quoi, elle se figea sur place : « Son portable ne répond plus, lança-t-elle. J'ai un mauvais pressentiment. Faisons le chemin jusque chez elle. »

La Via Toledo, là où vivait Chiara, était une ruelle ombragée et somnolente, effilée comme une lame de couteau. Elle s'étirait à quatre cents mètres, très exactement, de chez les Serrai. Lucia monta dans la Fiat Panda et les deux jeunes femmes accomplirent l'aller-retour en quelques minutes.

Quand elles revinrent, le vieux ne se trouvait plus dans son garage, et de cela, je pus témoigner de vive voix auprès des carabiniers, car je venais d'achever mon déjeuner et me trouvais sur ma terrasse, dont la vue donnait sur la cour. Avant cela, je l'avais vu se frictionner longuement la tête, le buste nu et incliné au-dessus d'un seau débordant d'eau. De petites rivières lui coulaient le long de la poitrine, sur le pendentif d'argent en forme de crucifix qu'il portait suspendu au cou par une chaînette, et dont il ne se séparait jamais. Sur son visage, lorsqu'il s'était redressé, j'avais lu cette éternelle expression d'hébétement, celle que je lui connaissais depuis toujours et qui laissait deviner, à chaque fois, combien il lui était difficile de convoquer son corps et son esprit au même endroit et au même moment.

À deux ou trois mètres de lui, Bianca, sa femme, scrutait la route, une main en visière sur le front. Aux policiers, elle confiera avoir été alertée par un texto de sa fille Lucia : « Quelque chose est arrivé à Chiara. Je vais voir chez elle avec Marianna. Attends-nous dans la cour. »

En ce qui me concerne, c'est l'arrivée de la fourgonnette avec écrit dessus Le Cultivateur qui me fit prendre conscience de la gravité de la

situation, même si j'ignorais encore, depuis ma terrasse, de quoi il retournait précisément. En une fraction de seconde, l'horreur s'empara des lieux. Le véhicule n'était pas encore à l'arrêt que Ninetto en bondit au-dehors tel un pantin désarticulé, suivi d'Assunta, la mère de la petite, dont on aurait dit, tellement elle était frêle, recroquevillée sur elle-même, qu'elle se posait à peine en marchant. Ninetto se prit le visage entre les mains. Alors qu'il secouait la tête de désespoir, Assunta frappait mollement des poings sur la fourgonnette, comme animée d'un filet de vie finissante, elle frappait et implorait, frappait et implorait encore, portée par la seule force de sa détresse, le visage tendu vers le ciel, jusqu'à ce que Bianca, pour tenter de l'apaiser, l'étreigne contre sa poitrine. Malgré les rancœurs refoulées depuis l'enfance, les deux femmes s'enlacèrent longuement, Bianca posa une main sur la tête de sa sœur, dont le corps chétif la faisait ressembler, maintenant, à un oiseau blessé.

Puis, à l'initiative de Lucia, il y eut comme un sursaut. Une volonté radicale de brutaliser le mauvais sort. Trois groupes se constituèrent. Marianna dans sa voiture. Lucia et Bianca dans la vieille Fiat Punto dévorée par la corrosion. Ninetto et Assunta, les traits tirés, dans la fourgonnette. Lucia se chargea de la répartition des lieux à ratisser prioritairement : le centre du village, le lycée, les manèges, le lieudit du Torrione, le Bar del centro, et jusqu'au lycée de Grassano dont dépendaient les élèves de Ravina. Lucia fut la dernière à monter en voiture. Juste avant qu'elle ne le fasse, je la vis s'adresser à son père avec cet air de petite reine intransigeante dont elle s'était parée ces derniers temps : « Si on ne t'a pas appelé d'ici une demi-heure, alerte la police. »

Le vieux ne répondit pas. Il dévisagea seulement sa fille, et pinça sa petite croix d'argent entre les doigts, comme pour conjurer le malheur. Une grimace d'embêtement lui bridait les yeux. Puis il tourna les talons et s'engouffra dans son garage, traînant avec lui son détachement de vieux chat blasé.

À l'arrivée des carabiniers, la propriété grouillait de monde. Commerçants, voisins, enseignants, amis du lycée, conseil municipal au grand complet : personne ne manquait. Cela aussi c'était Ravina. Coudes serrés et prières communes. Le plus impressionnant, c'étaient les vieilles. Disposées en arc de cercle autour d'Assunta, la mère de Chiara, leurs voix semblaient scander les pleurs des terres anciennes. La cadence de leurs chants me faisait penser à ces funérailles auxquelles j'assistais enfant, où des femmes aux visages parcheminés, entièrement vêtues de noir, chantaient sur une note très haute, longue, déchirante à vous en arracher l'âme, et déclamaient des prières incantatoires, puis dansaient durant des heures en remuant les hanches, comme si elles berçaient un enfant imaginaire.

Une question me traversa l'esprit : Renato Rossi, le procureur, dans sa belle austérité bourgeoise, croyait-il lui aussi aux mondes parallèles ? Au génie de l'invisible ? Et d'ailleurs, pourquoi pas. Pour quelle raison un homme de loi s'en tiendrait-il aux seules manifestations de la réalité tangible ?

Aucun d'entre nous, à Ravina, ne l'avait jamais vu de près. Que serait-il venu faire dans ce trou perdu où les conflits se réglaient à la sacristie ou dans le bureau du maire ? Depuis sa croisade du début des années quatre-vingt-dix contre un industriel qui avait recouvert la région de plusieurs centaines d'éoliennes, y compris sur des sites d'intérêt historique, nul n'ignorait sa réputation d'incorruptible. D'homme d'honneur.

Ce qu'il fit en premier lieu, ce jour-là, fut de s'isoler sous le vieux figuier en compagnie d'Assunta et de Ninetto, ainsi que des Serrai au grand complet. Avec son front haut, ses cheveux gris plaqués vers l'arrière avec de la brillantine, il paraissait débarqué d'un autre temps, sans même évoquer son visage creux, tendu comme un masque, ses gestes maîtrisés, contrastant avec l'agitation alentour. La pluie

tombait fine et resserrée. Roide comme un pieu dans son costume trois pièces, le procureur s'abrita sous un large parapluie tenu par un carabinier, laissant sa main aller et venir sur son carnet de notes, comme si elle était parcourue de spasmes.

Au bout d'un moment, Lucia se dirigea vers les appartements, avant d'en redescendre avec une tasse de café fumant que le procureur avala d'une traite. Les secours pendant ce temps, aidés des brigades canines et de la protection civile, ratissaient les lieux au peigne fin. Tout y passait. Les immeubles en construction, les bicoques isolées au fin fond de la campagne, les canaux, les caves et les cantines, les nombreux puits dont les champs, dans ces régions, sont parsemés.

Au terme du conciliabule avec les Serrai, tous attendaient un mot du procureur. Une formule susceptible de raviver l'espoir. Mais lui, fidèle à son image de dur à cuire, se refusa de livrer le moindre commentaire. « Laissez-moi travailler, asséna-t-il de son air imperturbable. Mes déclarations, vous les aurez en temps voulu. »

Cette mise en garde, il la formula d'une voix basse, avec cette façon aristocratique de toiser les gens propre aux Piémontais, non pas avec hostilité, mais dans une sorte d'indifférence courtoise, comme s'il n'était pas vraiment intéressé à connaître leur avis. Or dans une région comme la nôtre, où les larmes sont un art de vivre autant qu'une consolation, cela pouvait passer pour de la suffisance, de telle sorte que dans la cour, on commença à maugréer, à se demander si ce magistrat dont le sang ne semblait pas pétiller dans les veines était bien l'homme de la situation.

Les villageois, entre-temps, avaient continué d'affluer à la propriété. Notamment le groupe des amis proches de Chiara et de Lucia, arrivés en masse, parmi lesquels Franco Cantatore et Fabrizio Cavani. Les femmes, avec leurs chapelets enroulés entre les doigts, s'étaient attroupées autour d'Assunta, aux épaules maintenant recouvertes d'un long châle, et des pleureuses. Les hommes, de leur côté, mines graves, mâchoires serrées, tenaient des conciliabules par groupes de deux ou de trois.

La piste la plus probable devint très vite celle de l'enlèvement et dès cet instant, chacun voulut apporter sa pierre à l'édifice, se faire l'allié de la providence. Filomena, par exemple, la directrice du lycée de

Grassano, fit remarquer que Chiara, lorsqu'elle se déplaçait, gardait les oreilles couvertes par des écouteurs épais comme des moules à gaufre. Il était donc improbable qu'elle ait pu repérer la présence sur ses pas d'un inconnu mal intentionné. « Qui sait, ajouta-t-elle, peut-être est-ce un de ces forains arrivés avec les manèges pour la fête de la *frisella* ? »

Filomena était la veuve d'un général des carabiniers. Avec ses robes confectionnées sur mesure et ses beaux foulards de soie, elle passait auprès des villageois pour une vraie femme du monde, sachant s'habiller et se tenir en toutes circonstances, et dont l'avis, par voie de conséquence, était de ceux dont il fallait tenir compte. Chacun approuva sa remarque d'un signe de tête. Puis ce fut le tour d'un type grand et fort à la tête rouge et ronde de boucher, au nez parcouru de veinules bleues, avec des mains aussi larges que des pelles. Tout le monde le surnommait Riton, à cause de sa fortune considérable, dont il aimait faire étalage et qui lui venait d'un long exil du côté d'Issy-les-Moulineaux, où il avait pratiqué la peinture industrielle à grande échelle.

Lui aussi, Riton, livra un témoignage jugé crédible par les enquêteurs. À l'heure estimée de la disparition, sa femme et lui se trouvaient à proximité de la Via Toledo, la rue où vivait la petite, plus précisément à l'orée d'un champ, où ils cueillaient de la chicorée sauvage, la première de la saison. Impossible de déterminer le moment exact, mais ils parcouraient encore le champ quand une voiture de couleur sombre et de marque allemande, conduite par un homme aux cheveux blancs, passa à quelques mètres d'eux, puis repassa quatre à cinq minutes plus tard en sens inverse, mais cette fois à vive allure : « Avec ma vieille, on était à l'entrée du bois de chêne, ajouta-t-il, à l'endroit où c'est toujours rempli de papillons bleus. Je dois admettre que quand je l'ai vue, la voiture, eh bien ça m'a surpris. Pourquoi s'est-il mis à rouler si vite, comme ça, d'une traite, après être passé une première fois à la cadence d'un escargot ? Je l'ai dit à ma vieille : ça, c'est pas normal. La petite était peut-être à côté de lui, ou même dans le coffre, allez savoir ! »

Riton ne fut pas le seul à abonder dans cette direction. Les deux amis de Chiara, Franco Cantatore et Fabrizio Cavani, demandèrent à

intervenir. De même taille, plus ou moins, les cheveux coupés à ras le long des tempes, affublés l'un et l'autre d'une barbe soigneusement taillée, ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, si ce n'est que la beauté éclatante du jeune Cantatore irradiait du moindre de ses gestes, de ses sourires, de ses regards qu'on aurait toujours dits prêts à vous ensorceler. « Cette voiture, lança Franco, nous l'avons vue, nous aussi, et plus ou moins à la même heure. Elle repartait vers la route provinciale. Elle était noire. Ou alors gris foncé. Et elle roulait vraiment très vite. »

Il se tourna ensuite vers Fabrizio, qui, de son air de se prononcer sans jamais réfléchir, confirma en hochant la tête. Après quoi Tancredi, le fermier, affirma s'être également trouvé près du champ de chicorée avec son petit-fils à peu près au même moment. Lui aussi précisa avoir perçu le ronronnement d'une grosse cylindrée. Pourtant, ni lui, ni Riton, ni même les jeunes, n'avaient entendu de cri ou d'appel à l'aide, ce qui pouvait laisser supposer, si l'on retenait cette possibilité, que l'adolescente connaissait son ravisseur. « Sans doute qu'ils s'étaient déjà croisés, renchérit le fermier. Ce genre de fils de pute, ça prépare ses coups à l'avance. Moi, un type pareil, si je l'attrape, je l'enduis de jus de viande, puis je le livre bien ligoté à mes porcs. Ça leur apprendrait à vivre, à ces salauds ! »

Malgré quelques mines de dégoût, l'assistance acquiesça aux propos du fermier. La pluie avait baissé en intensité. Ce n'était plus qu'un léger crachin. Imperturbable sous son parapluie, le procureur continuait de noircir les pages de son carnet. Au bout d'un moment, il le glissa dans la poche de son veston et se mit à parcourir la cour en réfléchissant, les mains croisées derrière le dos. Combien d'affaires de ce genre avait-il gérées au cours de sa carrière ? Peut-être sondait-il tous ces portraits de malfrats qui peuplaient son musée Grévin à lui, où la mort et le crime régnaient en maîtres, afin d'en extraire un indice, une indication, un élément susceptible de le mettre sur une piste.

Puis on l'interpella. Une voix d'homme. Haut perchée et chevrotante.

« Je ne pensais pas qu'une chose pareille pouvait arriver chez nous. »

Le vieux Cavani et sa morgue de dédain.

« C'est triste à dire, continua-t-il, mais ça doit être la sale besogne d'un étranger. Regardez à Macerata, à Rimini, à Rome, à chaque fois ce sont des étrangers. Moi, à votre place, monsieur le procureur, et sans vouloir vous commander, bien entendu, j'interrogerais les forains dans le haut du village. Et j'en profiterais pour faire aussi un tour du côté de Bernalda, là où ces pourris de politiciens ont installé la maison de correction. »

Le chuchotis qui emplissait la cour s'arrêta net. Tout le monde se dévisagea. L'effronté, cependant, n'en resta pas là. Il poursuivit son raisonnement sans tenir compte du malaise généré par ses propos. Après tout, n'était-il pas un membre influent de l'administration, une des huiles les plus importantes du village ? Il traîna sa jambe boiteuse pour se détacher du reste de la troupe, demeura un bref instant le dos bien droit. Puis il continua d'invectiver contre les étrangers et toute la racaille du monde, mais avec sur les lèvres, cette fois, une pointe de défi supplémentaire.

« Dans les villes, je veux bien, reprit-il en articulant distinctement, comme s'il donnait la leçon. C'est rempli de pervers et de maniaques. Mais ici, à Ravina, tout le monde se connaît. Qui s'en prendrait à l'un de nos enfants ? »

La main posée sur la portière ouverte de sa voiture, le procureur s'apprêtait à s'engouffrer dans l'habitacle. Son regard se figea, aussi noir qu'une longue nuit d'hiver. Ses mots s'élevèrent, vifs, secs, pareils à des coups de fusil.

« Le mal, cher monsieur, ça germe n'importe où, répliqua-t-il. C'est même ce qui pousse avec le plus de facilité, à la ville comme à la campagne, chez les jeunes de la maison de correction comme chez les braves gens dans votre genre. Peut-être pousse-t-il même chez vous, entre les murs de votre maison douillette. Allez savoir. »

Dès cet instant, le procureur, beaucoup le trouvèrent hautain. Arrogant. Certains prétendirent qu'il arborait la morgue méprisante des gens célèbres, de ces vedettes qui passent à la télévision et affichent leurs portraits dans les grands journaux du Nord. Pour d'autres au contraire, dont j'étais, savoir l'*affaire* entre les mains d'un homme de cette trempe ne pouvait être qu'un soulagement, l'assurance d'une enquête menée dans les règles de l'art. Renato Rossi

entra dans sa voiture, sans plus gratifier personne d'un seul regard. Il alluma sa pipe, puis donna l'ordre à son chauffeur de démarrer.

Une page de soutien vit le jour sur les réseaux sociaux. « Retrouvons-la avant qu'il ne soit trop tard. » C'était la supplique de l'intitulé. Vinrent ensuite les premières actions de solidarité. Mais l'âme humaine, quoi qu'il arrive, reste prisonnière de sa duplicité, au point qu'elle finit presque toujours par se répugner elle-même. Aux appels à l'aide, aux élans d'entraide se mêlèrent ainsi les ragots des petits mesquins, les pires bassesses. Les rumeurs. Le passé soi-disant trouble de Ninetto, par exemple, le père de la disparue, lié à une sombre affaire de trafic de cigarettes quelques années auparavant, fut tiré des tréfonds de l'oubli, sans honte ni pudeur : « Un loup, ça change de poil, pouvait-on lire sur les réseaux sociaux, mais pas de vice. Ça doit être un règlement de comptes entre petites frappes. »

Je suivis les premiers moments du drame depuis chez moi, d'abord sur ma terrasse, puis rencogné dans mon canapé, les yeux rivés à l'écran de mon ordinateur. Au début, les informations affluaient de toutes parts, on l'aurait aperçue à Grottole, sous une arcade du château de Sichinolfo… Ou alors non, plutôt à Metaponto, près du théâtre, dans le site archéologique ! Elle était à la gare de Matera en compagnie d'un jeune homme de son âge… Mais non, bien sûr, c'était à l'aéroport de Bari, elle y traînait main dans la main avec un vieux type en costume-cravate ! Une confusion de paroles babylonienne.

Deux ou trois heures s'écoulèrent ainsi dans un torrent de nouvelles contradictoires ; les conjectures les plus absurdes succédaient aux spéculations les plus farfelues. Pas un journal, pas une chaîne de télévision ne manqua de placer la photo de Chiara à la une de son site : *Disparition inquiétante en province de Matera – Alerte au kidnapping dans un petit village de la Basilicate – Une fillette de quinze ans volatilisée dans la nature. Fugue ? Enlèvement ? Meurtre ? Une région entière sur le qui-vive !*

Plus d'une fois, je tentai de joindre Lucia, me disant que face à pareille tragédie, nos divergences ne pèseraient pas bien lourd. Je me trompais. Jamais elle ne répondit. Chiara, pourtant, je l'avais connue alors qu'elle n'était qu'une fillette. Elle aussi, d'une certaine manière, faisait partie de ma famille. Du temps où j'y vivais, elle se rendait presque chaque jour à la propriété, dînait à la table des Serrai, logeait dans la chambre de sa cousine. Une enfant de la maison. Combien de fois ne les avais-je pas accompagnées au village, elle et Lucia, ou au cinéma de Matera quand l'envie leur en prenait ? L'isolement dans lequel je me trouvais ce jour-là, sans plus aucun lien avec les êtres que j'aimais, me fut pénible à supporter. Le caprice d'un destin absurde, cruel. Au bout d'un moment, j'éprouvai le besoin de m'aérer l'esprit. De ne plus ressasser sans cesse ma condition de pestiféré. Je sortis de chez moi et afin de ne pas être vu depuis la cour des Serrai, je contournai le coteau qui surplombait la propriété, puis coupai à travers champs.

Si la pluie avait cessé, le ciel demeurait bas. La lune ressemblait à un os de seiche. Je marchai une dizaine de minutes sans destination précise, longeant les champs de noisetiers, les vignobles, je marchais et respirais à pleins poumons, sans parvenir à me défaire d'une sensation d'encombrement, l'esprit sens dessus dessous, agité par mille pensées. Je songeais à Assunta et à Ninetto, au supplice qui les torturait. À Bianca et à Pasquale. À Lucia. À Chiara. Le visage de cette dernière s'agrippait à mon regard, comme une corde enroulée autour de mes épaules et dont la force m'empêchait presque d'avancer, sans oublier la désolation de ne pouvoir me trouver auprès des parents, à l'égal des autres villageois. Plus je m'enfonçais dans la campagne, plus un mélange de rage et de panique s'emparait de moi. À chacun de mes pas sur ce sentier à travers champs, les larmes battaient contre mes paupières, les senteurs de la terre, de la végétation m'assaillaient de toutes parts, toujours plus violentes, une sorte de mauvaise haleine tenace et répugnante, elles me saisissaient la gorge, comme si les fruits mûrs aux alentours exhalaient des relents de putréfaction.

C'est à ce moment que je perçus les éclats de voix. Un entremêlement de cris. De rires et d'exclamations. Comme à l'entrée

d'une salle de spectacle avant le début de la représentation. Puis une odeur d'essence brûlée. Âcre. Amère à vous en brûler la gorge. Je m'avançai jusqu'à la ferme la plus proche. J'entrai sur l'aire. Là, entassés devant les étables, je découvris les fourgonnettes surmontées d'antennes paraboliques, les dizaines de projecteurs disposés sur des pieds de grue. Entourés d'une cordée de câbles longs et noirs, on voyait surgir de faux auvents flanqués de parasols blancs inclinés vers l'arrière, comme pour protéger l'endroit d'une lumière qui monterait du sol plutôt que de tomber du ciel. Je restai les bras ballants, à observer cette gigantesque machinerie quand des néons, tout à coup, se mirent à scintiller, on aurait dit qu'ils avaient été actionnés par un interrupteur et en une fraction de seconde, l'endroit se couvrit d'une lumière spectrale, presque aveuglante ; des jeunes gens commencèrent à s'agiter comme des fourmis sous des gouttes de vinaigre, les uns raccordant les câbles, d'autres tournant autour d'énormes paravents frappés des logos de la Rai, de Mediaset, de La7 ; d'autres encore, en costume-cravate ou en tailleur, répétaient des effets de voix aux intonations bizarres.

Je remarquai alors le fermier assis sur sa chaise, juste devant la porte de l'écurie, les mains agrippées à ses genoux cagneux, fantassin égaré dans un assaut de cavalerie. Sa mère, à ses côtés, la vieille Tancredi, se tenait recroquevillée sur des cageots de tomates empilés les uns sur les autres. Son visage desséché se redressait par moments comme s'il était tiré vers le haut par le chignon qu'elle gardait noué sous un foulard, pareil à une calotte. Les fils du fermier, pendant ce temps, observaient l'affairement d'un air incrédule, surpris, bien sûr, du choix des télévisions d'établir leur quartier général sur l'aire de la ferme familiale, où les seuls bruits audibles, d'ordinaire, étaient le mugissement des bœufs, les aboiements des chiens et quelquefois, beaucoup plus rarement, l'envol feutré des merles au passage d'un paysan.

Ravina venait de basculer. Le manège pouvait enfin tourner.

Rien ne subsiste du souvenir de certains êtres hormis les vices de leurs âmes étroites, comme si la mémoire, comptabilisant leurs lâchetés, n'admettait aucune atténuation aux fautes qu'ils ont commises. Au lendemain de la disparition de Chiara, le gros Dino, carabinier de son état, arriva chez moi au point du jour. Il était accompagné de son second, un jeune homme d'une vingtaine d'années que j'avais dû croiser quelquefois au Bar del centro.

Le gros Dino avait sur moi une génération d'avance et bien qu'affecté au commissariat de Matera, il était indissociable de Ravina, où sa famille et lui avaient toujours vécu. Son acolyte se posta près de la porte, tandis que lui, le gros Dino, ôta son béret, s'épongea le front, puis se laissa tomber dans le canapé. Après quoi il défit les boutons de son uniforme, faisant grimper puis redescendre sa bedaine informe, flasque comme un amas de gélatine.

« Tu sais pourquoi on est là, *saraca* ? »

Depuis toujours, ce misérable m'affublait de ce surnom grotesque en raison de ma maigreur, qui, disait-il, lui rappelait cette variété de poisson chétif et fade. Lui, en revanche, me parut avoir gagné en épaisseur et ce matin-là, plus encore que les autres jours, son dialecte lourd et gras, truffé de jurons et d'expressions ordurières, semblait lui sortir des fesses plutôt que de la bouche.

« Pour la petite, répondis-je.

— Ouais, c'est ça, t'as vu juste : pour la p'tite. »

Il rehaussa péniblement ses cuisses afin de glisser ses doigts boudinés dans la poche de son pantalon, préleva un mouchoir de tissu, puis se moucha en libérant un bruit de trompette désaccordée. Ensuite, il fit mine de s'enquérir des raisons pour lesquelles je ne m'étais pas rendu dans la cour des Serrai lorsque j'avais appris la disparition de Chiara.

« Ça t'intéresse pas, la disparition de la petite ? »

Sa lâcheté ne connaissait aucune limite. Bien sûr, il n'ignorait rien

du motif de mon absence de la veille chez les Serrai puisqu'il avait été, avec une poignée d'autres villageois, l'un des principaux instigateurs de ma mise au ban quelques semaines auparavant.

« J'ai pensé que ce n'était pas ma place. »

Le carabinier ouvrit d'abord sa bouche, puis, avec un temps de retard, il éclata de rire en frappant ses cuisses du plat de ses mains, faisant rebondir, par la même occasion, ses joues roses comme le cul d'une truie. À vrai dire, rien ne pouvait me causer plus de dégoût que sa profonde inaptitude à représenter le corps prestigieux des carabiniers. Cet être fat symbolisait la pire espèce possible de fonctionnaires, ces larves dont l'arrogance est décuplée par la conscience de jouir d'un privilège sans commune mesure avec leurs médiocres qualités. Des usurpateurs de cette espèce, dans la région, on en croisait à profusion. Il suffisait de solliciter une entrevue à la mairie, au palais provincial, ou simplement de brancher son poste de télévision sur un des nombreux débats politiques de fin de soirée. Leur morgue vous éclatait alors en plein visage. Pour la plupart, c'étaient des individus cupides, avides comme des vers à soie, et que la hantise de perdre leurs prérogatives rendait haineux.

« T'as pensé que c'était pas ta place ? ricana-t-il en épongeant la sueur qui lui dégoulinait du front. Elle est bien bonne celle-là ! Toi, au moins, tu manques pas d'air ! »

Vouloir discuter avec le gros Dino, cela revenait à creuser un puits avec un doigt. Mais quelle autre solution pouvais-je avoir ? Tout gros Dino qu'il était, c'était un représentant des forces de l'ordre, gonflé comme une grenouille dans son bel uniforme noir et flanqué d'une licence en règle pour vous pourrir la vie. Je réprimai la nausée qui m'envahissait et tentai de lui expliquer au plus simple mon attitude de la veille, qui n'avait rien à voir avec une quelconque absence de compassion. Toutes ces choses, naturellement, le gros Dino les connaissait mieux que quiconque, mais en bonne huile bien méprisante, il me cloua le bec :

« Arrête d'enculer les mouches, *saraca*. Quand éclate un drame comme celui-là, surtout dans un bled comme le nôtre, on se met pas à couper les poils de cul en quatre. On oublie les chamailleries et on fait ce qu'on a à faire. Or toi, malgré tout ce qui t'a lié à ces pauvres

gens, t'es resté bien peinard sur ta terrasse, à zyeuter ton ordinateur comme ces pervers qui se branlent devant leur écran. Voilà ce que t'es, *saraca*, un pauvre petit branleur. Un pervers de la pire espèce. Qui aurait pu croire, quand je t'ai tiré hors de cette bagnole en feu, que tu finirais de cette manière ? »

J'ai toujours envié les gens que rien ne déstabilise, doués du sens de la repartie et qui, d'un mot, ont la faculté de clouer le bec aux goujats du type du gros Dino qui, soit dit en passant, sont le plus souvent dépourvus de toute pudeur, ce qui les rend disponibles aux pires infamies. Cette voiture en feu à laquelle il faisait allusion, c'était celle de mes parents, dans laquelle je me trouvais, tout comme Pasquale Serrai, au moment de l'accident qui leur coûta la vie.

Nous nous rendions ce jour-là à une vente de bestiaux du côté de Potenza. C'était un matin d'hiver à ne pas mettre un ours polaire dehors, comme la Basilicate n'en avait plus éprouvé depuis des décennies. Les flocons de neige tombaient en ligne droite, pareils à de la poussière d'eau froide. Il avait été décidé qu'après la foire aux bestiaux, nous partirions en randonnée jusqu'au Monte Vulture, sur le volcan. Ma mère nous avait concocté un de ces pique-niques dont elle avait le secret, à base de poulet froid et de pommes de terre coupées en fines tranches, avec des tomates, des oignons et de la mie de pain. Nous avions pris la route à l'aube et la seule chose dont je me souviens, ensuite, c'est de mes paupières alourdies par le sommeil et de l'odeur de tabac dans l'habitacle.

Le gros Dino, lui, avait prêté serment la veille ou l'avant-veille dans le corps des carabiniers et le hasard le faisait patrouiller à proximité de l'embranchement vers la route provinciale, là où la voiture conduite par mon père, au moment de se diriger vers l'autoroute, entra en collision avec un tracteur débouchant d'un sentier bourbeux. Avec son collègue de patrouille, ils furent les premiers sur place et brisèrent à coups de pied la vitre arrière du véhicule, par laquelle Pasquale Serrai, ensuite, me fit sortir au péril de sa vie.

« Tu m'as bien compris ? *saraca*, répéta-t-il après s'être mouché dans un bruit de pétard mouillé. Voilà ce que t'es : un foutu enculeur de mouches. »

Je me retins de répliquer et le regardai manœuvrer afin de se

redresser. Au prix d'un effort considérable, il souleva ses fesses du canapé et se mit debout, scrutant la pièce à la recherche de son acolyte, comme s'il avait oublié que le jeune homme se tenait juste derrière lui. D'un signe de la tête, il l'invita à me remettre la convocation. « Prends ça. Tu t'expliqueras avec le procureur. » Puis il referma la veste de son uniforme, soupira d'aise et quitta les lieux sans prendre la peine de se retourner.

Le lendemain de la visite du gros Dino, le ciel, dès l'aurore, se gonfla d'épais nuages gris. Peu après sept heures, je pris la convocation que m'avait remise le carabinier et empruntai la route en direction de Matera, bien décidé à ne pas me laisser engloutir par le trafic de l'heure de pointe.

Il n'y eut pas d'embouteillage, de telle sorte que j'arrivai sur place à l'heure prévue. Le greffier me fit entrer dans le bureau du procureur. C'était une pièce minuscule, où une odeur de tabac acidulée se mêlait à l'arôme du café. Elle était uniquement meublée d'une étagère, d'une table de travail et de deux chaises. Des livres et des dossiers étaient empilés au sol.

Au mur, sous un crucifix de bois, trônait un portrait des juges Falcone et Borsellino s'échangeant des sourires complices. La photographie devait avoir été prise peu de temps avant les attentats car malgré ces sourires, leurs visages trahissaient une sorte de mélancolie funeste, comme si les deux hommes pressentaient la fatalité tragique qui était sur le point de les frapper.

« La tristesse de leur expression vous intrigue, n'est-ce pas ? observa le procureur. Cette impression, tout le monde la ressent dès le premier coup d'œil. »

Il marqua un temps d'arrêt, comme pour mieux souligner la suite de son propos.

« La photo m'a été offerte par un collègue il y a plus de vingt-cinq ans. Ces deux-là m'auront accompagné durant toute ma carrière, depuis mes débuts à Milan jusqu'à aujourd'hui, alors que se profile ma dernière enquête, celle pour laquelle vous avez été convoqué. »

Il avança jusqu'à se positionner sous le portrait des juges, qu'il contempla durant une poignée de secondes, avant de reprendre place sur son siège.

« Il ne se passe pas un jour où je ne leur parle de mes difficultés, un

peu comme ces vieilles qui racontent leurs petites misères à Padre Pio ou à saint Antoine de Padoue. »

Après quoi, il évoqua cette chose molle et confuse que représentait à ses yeux l'Italie de l'après-guerre, les impulsions égoïstes et la faiblesse morale auxquelles les juges avaient dû faire face dans leur lutte contre la mafia. Il s'exprima en homme cultivé, conscient de son savoir et de son autorité, mais le plus surprenant, quand on le dévisageait, c'était la capacité quasi mécanique de son regard à passer d'une fixité à l'autre, comme s'il s'efforçait de chercher en toute chose la clé du mystère ultime. Cette entrée en matière dura deux ou trois minutes, puis, sans marquer de transition, il souhaita savoir si j'avais vu ou entendu quelque chose d'inhabituel le jour de la disparition.

« De là où vous étiez, sur votre terrasse, vous auriez pu être alerté par un fait insolite, un bruit étrange, un visage suspect. »

Je répondis que non, je n'avais rien vu ni entendu, ou du moins je ne m'en souvenais pas. Il tira alors un étui de cuir brun hors d'un tiroir de son bureau et y plongea le fourneau de sa pipe, qu'il bourra à l'aide d'un instrument métallique. Une longue flamme jaune sortit de son briquet. Il inclina la tête, aspira plusieurs fois de suite, puis exhala un épais nuage de fumée bleue. Je m'étais préparé à une question du type : « Vous êtes proche des Serrai, et donc de l'ensemble de la famille. Vous connaissez la petite. Pourquoi ne vous êtes-vous pas rendu à la propriété dans les heures qui suivirent la disparition ? » Mais cette question, le procureur ne me la posa pas, du moins pas directement. Sans doute le gros Dino l'avait-il informé des raisons de mon absence. Il emprunta une voie détournée.

« J'aimerais que vous me parliez de vos relations avec les Serrai. »

J'eus un bref moment d'hésitation. Comment réduire en quelques mots les sentiments de toute une vie ? Il fallait pourtant bien que je me lance. Que je raconte. Alors, j'ai raconté.

« Mon père et Pasquale Serrai étaient très proches, à tel point que c'est le vieux qui a été choisi pour me baptiser. Et ces choix-là, chez nous, ce sont des choix qui comptent. »

Je rapportai les propos de mon père concernant Serrai, sa certitude d'avoir affaire à un ami fidèle, sur lequel il pouvait compter. J'ignore si cela relevait d'une marque de courtoisie ou d'une stratégie

particulière, mais le procureur me laissa dérouler le fil de mon récit sans jamais l'interrompre, permettant à ma mémoire de voguer à sa guise, librement, comme lorsqu'on feuillette un vieil album de photographies.

« D'une certaine manière, ils étaient les mêmes, tous les deux, précisai-je. Des travailleurs. Des gens de la terre, humbles, de peu de manières. »

J'évoquai un certain nombre de moments que nous avions passé ensemble, les Serrai et nous, et que le souvenir, avec le recul des années, rendaient d'une beauté presque insupportable. Des images me revinrent. Celles des vendanges, notamment quand, le soir venu, alors que Lucia n'était encore qu'une enfant, je la faisais rouler dans les herbes hautes de nos champs, pareilles à des chevelures de femmes. Serrai, un outil à la main, nous regardait jouer avec toute l'attention d'un père anxieux, pendant que Bianca et ma mère raillaient ses oreilles immenses, violettes, qui semblaient lui avoir pompé tout le sang du corps.

« À leurs yeux, la famille comptait plus que tout, ajoutai-je. C'était un autre de leurs points communs. »

Tout en m'écoutant, le procureur tournait les pages d'un classeur ouvert sur son bureau.

« Vos parents et les Serrai se fréquentaient quotidiennement ?

— À peu près, oui. Nous habitions à quelques mètres les uns des autres. Les dimanches, les jours fériés, nous les passions ensemble. »

Je me souvins de la célébration du saint patron, de la procession quittant l'église avec à sa tête la statue de notre protecteur que soutenaient, fiers comme Artaban parmi une demi-douzaine de porteurs, mon père et Pasquale Serrai. La fanfare, ses cymbales et ses clairons précédaient de peu le curé et son étole blanche, aux côtés duquel défilaient le maire et les conseillers municipaux drapés de leurs écharpes tricolores. Avec Bianca et ma mère, nous marchions en file tout à l'arrière, mêlés au reste des femmes et des enfants en habits traditionnels. Tel un grand frère responsable, je tenais Lucia par la main et devant chaque habitation, là où les paysans attendaient le passage de la procession dans une ombre chaude et paresseuse, nous nous signions d'un geste bref, juste avant que le curé ne marmonne

quelques mots de bénédiction. L'après-midi, au terme d'un repas qui n'en finissait pas, Serrai et mon père, rassasiés et un peu ivres, le visage embrasé par le *primitivo*, s'allongeaient sur une chaise longue, d'où ils émettaient des grognements de satisfaction, feignant de s'intéresser à la conversation des femmes avant de ronfler dans le bourdonnement des mouches excitées par la chaleur. À ce moment, Bianca et ma mère entraient en scène, libres du regard inquisiteur des mâles, de leurs sarcasmes, et racontaient des histoires jusqu'à une heure très avancée de la soirée, avec pour seule compagnie la lune et les cigales. Lucia et moi, entre-temps, avions repris la route du village et quand les adultes nous rejoignaient sur la Piazza Garibaldi, nous admirions le feu d'artifice qu'interrompaient, par intermittence, les applaudissements et les cris d'admiration. Les fusées sifflaient dans le ciel, pareilles à des serpents multicolores, dessinant des corolles qui se mêlaient et s'entremêlaient dans de jolies figures bariolées. Après quoi, mes parents et moi accompagnions les Serrai jusqu'à la propriété, où mon cœur s'attendrissait en voyant Pasquale s'agenouiller devant sa fille qui venait de s'endormir, demeurant de longues minutes sans la quitter des yeux.

« Après ça, il y a eu l'accident, n'est-ce pas ? » intervint le procureur.

Ses mots claquèrent comme autant de coups de fouet, balayant d'une traite l'atmosphère de tristesse paisible qui régnait dans le bureau.

« J'imagine que tout n'a pas toujours été facile.

— Effectivement, répondis-je. Tout n'a pas toujours été facile. »

J'expliquai ensuite que si je n'avais pas sombré à la mort de mes parents, c'est aux Serrai que je le devais. Au lendemain de l'accident, Bianca m'installa à demeure à la propriété et je devins, dès ce jour-là, leur deuxième enfant.

« Quel âge aviez-vous à la mort de vos parents ?

— J'avais quinze ans, répondis-je, et Lucia en avait huit. Si les Serrai ont agi de la sorte, c'est pour honorer la mémoire de mes parents, mais aussi par générosité. Par bonté d'âme. Ce sont des gens de cœur. »

Le procureur tira sur sa pipe tout en me considérant par-dessus les lunettes qu'il venait de chausser, comme s'il cherchait à évaluer le

juste poids des choses. Je poursuivis en lui expliquant le chagrin qui avait été le mien après la perte de mes parents. Combien de fois Bianca ne me trouva-t-elle pas tapi dans un coin de la maison, le corps agité par les sanglots ? Un monde vide, un monde de rien, sans plus d'interaction ni de désir, avait chassé un monde d'amour et de tendresse.

« Puis le vieux a quitté l'hôpital et est rentré à la propriété. Plusieurs semaines avaient passé depuis l'accident. À partir de là, les choses ont vraiment changé. Il s'est d'abord replié sur lui-même, et encore plus qu'auparavant. Comme s'il pressentait qu'avec la mort de mon père, rien ne serait jamais plus comme avant. Hormis ses visites au Cultivateur, il ne sortait pratiquement plus de la propriété. Bianca s'occupait de tout. Elle gérait les biens, la vente des récoltes, c'est elle qui engageait les saisonniers. C'est elle aussi qui s'est chargée du financement de mes études d'infirmier.

— Et avant l'accident, ce n'était pas comme ça ?

— Si, à vrai dire, c'était déjà un peu comme ça. Tous les aspects pratiques au sein de la famille, c'était elle qui s'en occupait. Mais après l'accident, Serrai ne s'y est même plus intéressé. Il s'est consacré uniquement à son travail de paysan, à ses terres et à ses bêtes. »

Ma présence à la propriété ne fut toutefois pas sans conséquences, cela aussi j'en fis part au procureur, au sens où nous devînmes l'un pour l'autre, Serrai et moi, par le fait d'avoir survécu à la tragédie, une sorte de miroir, nous renvoyant constamment à nos douleurs respectives.

« C'est durant ces semaines que nos liens se sont renforcés. Je vivais terré en moi-même. Je voyais mes parents partout, je leur parlais. Je restais couché des journées entières. Je ressassais mes souvenirs, regardais les photos, même au cimetière, j'y allais deux ou trois fois par jour. »

Puis, peu à peu, expliquai-je, Serrai me contraignit à le suivre sur ses terres, où, armé d'une sainte patience, il m'enseigna à percevoir la rumeur du blé qui lève, à reconnaître le sifflement des grives dans le soleil, à me dépêtrer dans le flot d'or de la moisson. À la suite des vendanges, nous écrasions le raisin dans des cuves de bois avant de

l'écumer dans le pressoir. Il m'apprenait à distinguer l'odeur du miel et de la fougère dans un feu de champ, à percevoir la vibration des oiseaux entre les branches d'un caroubier, là où les pies se perchent, le matin, pour lancer leur chant. Le samedi, par exemple, Bianca enroulait une serviette autour d'une marmite d'argile et lorsque je le rejoignais sur ses terres, on pique-niquait « entre hommes », à l'ombre d'un fruitier. Je nous revoyais de retour des champs, marchant l'un à côté de l'autre. Si je lui souriais, la gêne lui venait, il inclinait la tête sur le côté et je comprenais, à ce simple geste, pareil au repli d'une fleur blessée par trop de lumière, que sa pudeur combattait son envie de s'abandonner à de trop tendres sentiments.

« C'étaient des journées merveilleuses. »

Le procureur acquiesça, m'incitant à continuer. Ce que je fis.

« Au bout de plusieurs mois, j'ai été de nouveau à même d'affronter le réel, de poursuivre mon cheminement malgré ces circonstances difficiles. Je suis retourné au lycée, j'ai repris le sport, les soirées au ciné-club. La vie, d'une certaine façon, est redevenue possible. »

« Racontez-moi en détail les dernières années. Comment cela se passait-il pour vous à la propriété ? »

J'eus l'impression, tout à coup, d'avoir parlé seul durant des heures, comme le font dans leurs jeux solitaires les enfants uniques. La question demeura en suspens, le procureur quitta son siège et se mit à arpenter la pièce. Tout en marchant, il se lissa le visage à deux ou trois reprises et je remarquai ses mains plutôt maigres, cordées d'artères, ses tempes dégarnies. J'avais évoqué Pasquale Serrai et venais de lui décrire mes relations avec Lucia, les tentatives de cette dernière, peu après mon arrivée à la propriété, pour m'être agréable en feignant une tristesse qu'elle ne pouvait ressentir au vu de son jeune âge.

« C'était une petite fille pleine de vie et de curiosité, poursuivis-je. Elle prenait sur elle, se cachant pour rire, s'arrêtant de chantonner si elle m'apercevait. Pareil devant la télévision. Le choix des programmes était toujours conditionné par ma présence à ses côtés, par mon humeur plus ou moins maussade. Comme si elle refusait de profaner mon chagrin par sa joie de vivre. Avec le recul, je lui en suis reconnaissant. D'autant que de mon côté, je m'efforçais de garder mes distances. Je ne parvenais pas à ne pas lui en vouloir : elle avait ses parents auprès d'elle ; moi, je ne les avais plus. C'était un sentiment stupide, bien sûr, ridicule, mais après tout je n'étais qu'un adolescent. »

L'heure du déjeuner avait sonné et le procureur me proposa de partager son repas. Il nous fit livrer deux sandwiches que nous mangeâmes assis à son bureau, l'un en face de l'autre. Puis il me ramena à Lucia, à nos débuts difficiles, résumant mes propos avec le ton assuré de qui a parcouru tous les continents de l'âme humaine.

« D'une certaine façon, je violais son intimité, repris-je. Même si nos parents étaient proches, je restais un étranger débarquant chez elle.

Ce type d'intrusion n'est jamais facile à gérer. Surtout à cet âge-là. Avec le temps, les choses se sont arrangées. Je pense même que mon chagrin a commencé à la fasciner. Elle a dû voir en moi une sorte de personnage maudit par le destin, noyant sa peine dans le cinéma et la lecture, communiquant peu avec son entourage. Ça devait l'intriguer. Petit à petit, elle a commencé à s'intéresser à mes études ; elle voulait savoir ce que je lisais, ce que j'écoutais, les films que je regardais. Je l'ai introduite au ciné-club de Grassano, où j'étais actif. Je me souviens, par exemple, de sa passion pour le *Pinocchio* de Comencini, qu'elle a dû voir une bonne vingtaine de fois. Après les cours, je l'aidais à réviser et tous les mercredis je l'accompagnais à son cours de piano chez le vieux Giovanni, un type plutôt bizarre de Pomarico, incapable de jouer trois notes de musique sans transpirer de la nuque et des aisselles. Ces heures passées ensemble nous ont rapprochés. »

Le procureur tira sur sa pipe, souffla la fumée en l'air, qu'un rayon de soleil déploya à la façon d'un éventail.

« Mais chez nous, la monotonie sclérose les habitudes, et avec le temps, ces habitudes, elles deviennent des traits de caractère. »

Il me regarda d'un air sceptique. J'avais affaire à un Piémontais, un homme de la ville. Sans doute ne mesurait-il pas complètement l'ennui auquel pouvait être confrontée une adolescente dans un village tel que Ravina, perdu au fin fond de la Basilicate, où la vie s'étalait dans une lenteur presque irréelle.

« Pour une fille de son âge, précisai-je, il n'y avait pas grand-chose à faire. Beaucoup de nos jeunes avaient émigré avec leurs parents. Les ados encore présents se comptaient sur les doigts d'une main. Raison pour laquelle elle a fini par faire de la propriété son seul terrain de jeu. Mais ça ne lui suffisait pas. Elle aspirait à autre chose. »

Cela contribua à faire de Lucia, à la sortie de l'adolescence, une jeune femme à l'intelligence plutôt sauvage, une sorte de catapulte d'instincts et de contradictions, vivant dans l'attente perpétuelle de n'importe quel avenir, sujette aux élans de tendresse et aux caprices de la frustration, à de longs moments d'introspection et de brusques changements d'humeur. Je me souvins, tout à coup, de la venue au village du vainqueur d'une téléréalité musicale.

« C'était en 2000, précisai-je. Au début de l'automne. »

Cinq ans, environ, avant la disparition de la petite. Le chanteur était originaire d'une bourgade voisine, Stigliano ou San Mauro Forte, impossible de m'en souvenir, et afin de l'honorer comme il se devait, le comité des fêtes avait organisé, en préambule au concert, l'élection de la plus belle enfant de la région. Quelques jours avant la clôture des inscriptions, j'avais évoqué l'idée d'une participation de Chiara à ce concours. « Belle comme elle l'est, avais-je lancé, elle a toutes les chances de le gagner. »

Bianca cuisait du pain dans le four de la cour, comme elle avait pour habitude de le faire deux à trois fois par semaine. De mémoire, elle prêtait assez peu d'attention à la conversation et se contenta de hausser les épaules. Avec Pasquale et Lucia, nous étions assis sur des chaises basses. Nous immergions des tomates bien mûres dans une bassine d'eau bouillante en vue de les éplucher plus facilement. « Vous n'êtes pas d'accord, insistai-je, elle n'a pas toutes les chances de le gagner, ce concours ? »

Il y eut un bref instant de silence. Puis Lucia se tourna dans ma direction, le regard noir, l'air de vouloir en découdre. Elle se mit à soupirer, à secouer la tête par à-coups avant de bondir de sa chaise et de frapper du pied le cageot de fruits, éparpillant toutes les tomates dans la cour. Cela nous tomba dessus comme un seau d'eau froide. Bianca se retourna et dévisagea sa fille, sans parvenir à prononcer le moindre mot. Je restai figé, moi aussi. Mon regard se planta dans celui du vieux. « Pas question, lança Lucia sur un ton de menace. T'es pas son frère, à ce que je sache, ni même son cousin. Alors mêle-toi de tes affaires. »

Le caractère d'un enfant grandit dans sa chair et dans ses os, il le suit jusqu'à la sépulture. Ce n'était pas la première fois que Lucia s'emportait de la sorte, me rappelant quelle était ma place au sein de la famille. Mais tout en elle, ce jour-là, débordait d'une rancœur et d'une véhémence nouvelles. Je me souviens de ses yeux écarquillés. De sa bouche haletante. Elle paraissait prête à suffoquer, à tel point que je m'étais levé pour tenter de l'apaiser, mais elle m'avait écarté d'un geste de la main et continuait de m'invectiver.

« Fiche-moi la paix. T'es qu'un hypocrite. Tu fais semblant de

t'intéresser à moi, mais en réalité tu n'en as rien à foutre de ce que je ressens ! »

La candeur est presque toujours une faute, et aujourd'hui, bien sûr, je me rends compte de ma maladresse. Lucia avait été une petite fille splendide. La finesse de ses traits, ses cheveux longs et blonds lui tombant en boucles sur les épaules suscitaient à une époque l'admiration de tous. Lorsque nous nous promenions dans les rues de Ravina, les garçons ne pouvaient s'empêcher de l'admirer. En dépit de l'expression encore enfantine de son visage, ses formes étaient déjà celles d'une femme, pleines et épanouies. Puis le temps lui a joué un mauvais tour. Elle a cessé de grandir. Sa silhouette s'est épaissie. Le bleu de ses yeux s'est voilé. Son teint a perdu de son éclat et ses manières en grâce. Même ses boucles épaisses n'ont plus été qu'un vieux souvenir, tout comme le blond de ses cheveux, qui ont pris des reflets roux. Fini le regard énamouré des jeunes du village. Les invitations multiples au cinéma. Elle n'était plus la petite star du patelin. Mon initiative au profit de Chiara avait dû lui rappeler cette période bénie où elle se trouvait elle-même au centre des attentions, où elle se rêvait en princesse de Ravina.

Bianca demeura un moment devant le four, la palette avec le pain à cuire entre les mains, n'osant pas intervenir, tout comme le vieux, qui ramassa les tomates et recommença à les tremper dans la bassine de ses gestes lents, faisant mine d'avoir déjà oublié ce qui venait de se produire. Lucia se dirigea vers le figuier, au pied duquel gisait le chien. Elle lui caressa le dos un bon moment sans plus nous regarder, toute à sa colère. Puis, comme si elle s'était soudain transformée en un être neuf, elle s'approcha de moi et passa ses bras autour de mes épaules, m'implorant de la pardonner. « Je suis désolée, Sandro. Je n'ai pas voulu te blesser. Tu sais que pour moi, tu es de la famille. Je ne pensais pas ce que j'ai dit. Tu es mon frère de cœur. »

Aucune pensée n'est jamais totalement juste. Totalement pure. Aucun sentiment. Au fond, nous ne sommes qu'ombres et doubles-fonds, qu'écheveaux à débrouiller. C'est ce que je confiai, en substance, au procureur. Lucia, à cet instant précis, pensait les mots

qu'elle venait de prononcer. À ses yeux, je faisais partie de la famille. J'étais un Serrai à part entière. Je n'ai jamais douté de la sincérité de ses sentiments. Au fil du temps, je devins d'ailleurs le confident de ses secrets les plus intimes, de ses chagrins. Le soir en rentrant de l'hôpital, je l'écoutais des heures durant. Elle se livrait sans honte ni pudeur et moi, de mon côté, je prenais le temps de la conseiller. Comme cette fois où elle m'annonça son intention d'interrompre ses études, deux ou trois ans avant le drame. Nous étions assis à l'ombre du vieux figuier. Des lézards venus de la murette dans notre dos couraient entre nos pieds. Elle osait à peine me regarder.

« Le droit, c'est pas fait pour moi, avoua-t-elle. Et les études non plus, de manière générale. D'ailleurs, ça fait un moment que je n'y mets plus les pieds, à l'université. »

Quelques semaines auparavant, elle avait également cessé de fréquenter les cours de piano chez Giovanni. Ses parents, cependant, continuaient de répéter à qui voulait l'entendre qu'ils auraient bientôt une fille magistrate, au pire avocate.

« Et que veux-tu faire ? demandai-je.

— Je veux ouvrir un salon de relooking.

— De quoi ?

— De relooking. Les gens viendront chez moi pour que je les aide à améliorer leur look. À mieux se maquiller. À trouver une coiffure qui corresponde à leur visage. À mieux s'habiller. Comme une conseillère en beauté. J'ai déjà commencé à suivre des cours en ligne.

— Et tu ferais ça où ?

— Ici. J'aménagerai ma chambre. »

Je la suppliai de bien réfléchir.

« Ici ? Du relooking, à Ravina ? Mais tu n'auras pas de cliente, Lucia, sauf dans les premiers temps quelques amies pour te faire plaisir. Après, ce sera terminé.

— Je me débrouillerai. De toute façon, c'est ce que je veux faire. Mais toi, il faut que tu parles à mon père. Tu es le seul qu'il écoute vraiment. »

Le lendemain, après mes gardes à l'hôpital, je rejoignis le vieux sur son verger et lui annonçai la décision de sa fille. Les pans de sa chemise ouverte et maculée de terre flottaient à hauteur de ses

hanches. De son geste habituel, il souleva sa casquette plate et laissa le soleil frapper son crâne. J'eus l'impression, en lui apprenant la nouvelle, d'avoir désordonné tous ses rêves d'avenir, ses espoirs d'ennoblissement à travers la réussite de sa fille.

Il ne prononça pas un mot. Ne formula pas de commentaire, se contentant de faire tourner sa croix d'argent entre les doigts, avant de la laisser retomber sur sa poitrine. Dans les semaines qui suivirent, il finança l'aménagement de la chambre de sa fille. Comme c'était prévisible, les clientes ne furent jamais au rendez-vous et Lucia, au bout du compte, renonça à entreprendre quoi que ce soit d'autre, se laissant aspirer par une sorte de léthargie létale, s'abrutissant à la médiocrité des téléréalités et autres émissions où l'on palabre à l'infini sur la biographie des starlettes, des animateurs de télévision.

Moi, à cette époque, j'avais emménagé dans la maison héritée de mes parents, en contre-haut de la propriété. Dans les faits, cela n'avait rien changé à mon quotidien. Bianca me faisait à manger presque tous les jours, lavait mon linge, le repassait, venait le disposer, en mon absence, dans ma garde-robe. Le vieux, lui, continuait de me glisser un billet dans le creux de la main une fois par mois, comme lorsque j'étais étudiant, malgré le salaire que je percevais de l'hôpital.

Quand je me rendais à la propriété, je trouvais Lucia recroquevillée en boule sur le canapé, s'empiffrant de friandises et de noisettes grillées, croupissant dans le désœuvrement et la paresse ; seule sa main sur la télécommande semblait encore vivante. Au fil des mois, elle s'enfonça dans une existence dépourvue de perspective, se confrontant jour après jour aux mêmes visages, aux mêmes lieux, aux mêmes rêves avortés. Ses uniques sources de satisfaction étaient l'admiration que lui vouait Chiara et les sorties du samedi soir au Bar del centro, en compagnie des rares autres jeunes encore présents au village.

Mais entre nous cela ne changea rien et je me dis, aujourd'hui, plus de quinze ans après tout cela, que cette complicité émaillée de mouvements d'humeur représentait sans doute la source la plus pure de notre lien. Elle effaçait nos différences. Voilà pourquoi cette époque me manque. Plus encore, d'une certaine manière, que Ravina

même, l'azur de son ciel et le vert de ses étendues. Rien n'est plus âpre que la nostalgie du temps.

Huit mois, environ, avant la disparition de Chiara survint à la propriété un événement des plus surprenants. Nous étions en 2004, à la fin du mois d'octobre. Serrai et moi, ce matin-là, étions allés aux champignons. Les champs étaient couverts d'une étoffe de soie mauve, épaisse et resserrée, à cause des colchiques dont les pétales de gaze pointaient un peu partout.

Quand l'Alfa Romeo du maire débarqua dans la cour, nous étions déjà rentrés depuis une heure et, en compagnie de Bianca et de Lucia, nous terminions de déjeuner. Le maire de cette époque avait pour habitude de marcher le nez bien haut, c'était le descendant d'une famille d'anciens seigneurs, ce qui le rendait plutôt conscient de la distance le séparant de ses administrés. Il est vrai qu'il ne manquait pas d'allure, toujours tiré à quatre épingles et chaussant de beaux souliers vernis qu'il faisait venir de la ville. Pour railler ses manières un peu hautaines, au village, tout le monde l'appelait Cavour, en référence au personnage politique du même nom.

Bianca l'invita à s'installer, puis elle disposa sur la table un grand plateau de biscuits aux amandes et aux clous de girofle. Dans un premier temps, on eut droit à une longue série de gestes mal assurés, de phrases inachevées et de mots tronqués, tout cela en raison de l'embarras, bien naturel d'ailleurs, ce n'était pas tous les jours qu'on recevait le maire à la propriété. Puis les langues, petit à petit, retrouvèrent leur cadence habituelle et se succédèrent alors toutes sortes de ronds de jambe et de bavardages.

Le maire évoqua les sujets les plus divers, dont les vendanges qui cette année, regrettait-il, seraient moins fournies qu'à l'accoutumée, ou encore ses projets d'initiatives tout à fait originales afin d'agrémenter la prochaine fête du saint patron. Bref, il tournait autour du pot et cela nous parut vite interminable, d'autant que tout en pérorant d'une chose et l'autre, il s'enfilait les godets de liqueur de

noix que lui servait le vieux, les avalant l'un après l'autre sans presque respirer, comme s'il n'y aurait pas de lendemain. Au bout d'une dizaine de minutes, sans doute interpellé par le silence de plus en plus pesant autour de la table, il se racla la gorge et entra enfin dans le vif du sujet :

« J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, fit-il en se frottant les mains avec vigueur. Un médecin va finalement s'installer à Ravina. Un dénommé Aurelio Marra. Il a trente ans et nous arrive de son Piémont natal. Fini de courir à gauche et à droite pour se faire soigner. C'est pas une bonne nouvelle, ça ? »

Chez les Cavour, on était maire et propriétaire terrien de père en fils. Avec le vieux, ils étaient nés à deux jours d'intervalle. Plus d'une fois, j'avais entendu Serrai le prendre en exemple de ces gosses bien nés qui se rendaient à l'école en chantonnant, l'esprit et le cœur légers, vêtus d'un joli tablier bleu, alors que lui, le petit gueux, bouillonnait de rage sur la charrette de son patron, avec pour seule destination les champs de maïs, les vignes et les oliveraies, où il s'esquinterait jusqu'à la tombée du jour tandis que le père Cavour, à la lisière de ses terres, se pavanerait avec sa chaîne en or suspendue à son gilet et à son bras sa jolie épouse, bien à l'abri sous une ombrelle de dentelle.

Le maire marqua une courte pause, se laissant le temps de mesurer à nos expressions l'effet concret de son annonce.

« Le problème, reprit-il, c'est que nous ne savons pas où les installer, lui et son cabinet. Là où officiait l'ancien docteur, derrière l'église, ça n'est plus possible. Le bâtiment est à l'abandon. Il y aurait bien une possibilité pas loin de la mairie, mais vu où la maison est située, avec toutes ces marches à grimper pour y arriver, ce n'est pas un endroit convenable pour un médecin. »

Il avala une nouvelle rasade de liqueur de noix, complimenta Bianca pour la qualité de ses biscuits. Tous autant que nous étions avions maintenant compris où il voulait en venir.

« Voilà pourquoi, balbutia-t-il, nous avons pensé, avec le conseil municipal, que peut-être, et je dis bien peut-être, vous accepteriez de l'installer provisoirement dans un des appartements de vos dépendances. Votre propriété est la plus belle du village, la plus grande, chacun s'accorde à le reconnaître. Et vous êtes parfaitement

situés. Le nouveau médecin y serait tout à fait libre de ses mouvements et ne vous gênerait en rien. Naturellement, ce serait une solution provisoire, en attendant que l'administration retape les anciennes installations de feu l'ancien docteur, même si avec les faibles moyens qui sont les nôtres, il faudra nous laisser le temps de récolter les fonds. Si vous acceptiez, vous nous rendriez un fier service, à nous autres de l'administration, cela va de soi, mais plus encore à la population. »

Ce qui traversa l'esprit du vieux, ce jour-là, il ne me fut pas difficile de l'imaginer. Quelle revanche sur le destin ! Avant son départ pour la Belgique, lui, le miteux, le crève-la-faim se nourrissait des invendus des marchés du coin, légumes et fruits tavelés, vaches maigres et vie de chien jusqu'après le mariage, quand il continua, durant des années, à tirer le diable par la queue, pain ranci, navets et pas grand-chose d'autre, et tout cela afin de bâtir de ses propres mains cette propriété entourée de dépendances qui leur permettrait, à lui et à Bianca, de racheter toutes ces années où ils ne furent rien, sinon des bêtes de somme, des misérables. Sans compter cette bravade mal achevée que personne, en famille, n'osait évoquer mais dont le persiflage, au village, ne manquait jamais lors des soirées trop avinées.

Pasquale Serrai était alors âgé de six ou sept ans. Son patron de l'époque s'était entiché d'une de ces paysannes typiques de la région, avec des hanches bien pleines, de jolis seins bien lourds. Lorsqu'il la voyait soigner un pied de romarin la croupe assise sur ses talons, qu'il admirait le galbe rebondi de ses cuisses sous son jupon léger, son corps, à ce vieux porc, bouillonnait d'excitation. Un soir, comme elle ne cédait pas à ses avances, il hissa le petit Serrai sur sa charrette et l'emmena à l'ombre d'un châtaignier, où il déboutonna son pantalon et lui mit entre les mains son sexe aussi dur qu'un bout de bois. Le lendemain, après avoir raconté la mésaventure à ses parents, Pasquale sauta hors de la charrette qui le conduisait sur les terres de son maître. Mais une centaine de mètres plus loin, il se retrouva nez à nez avec son père, qui lui asséna une taloche magistrale, avant de le ramener sur les lieux du crime. Le tympan de l'enfant, ce jour-là, vibra aussi fort que les membranes d'un tambour, jusqu'à s'éteindre

définitivement. Son oreille folle, à Serrai, la droite, c'est de ce jour-là qu'il la tenait.

Et le voilà, à présent, près de quarante ans plus tard, ouvrant les portes de sa demeure au nouveau médecin du village, débarqué, qui plus est, d'une riche région du Nord ! Sans compter qu'il le faisait à la demande de ce pète-sec de Cavour ! Quelle reconnaissance ! N'était-ce pas jouer enfin dans la cour des puissants, ceux auxquels on s'adresse d'un filet de voix respectueuse le dimanche matin sur le parvis de l'église et que l'on salue le chapeau à la main, le buste légèrement courbé, le regard bas ?

Cela, au procureur, je ne sais plus si je le lui racontai. Et après tout quelle importance ? Si ce ne fut pas par moi, il dut l'apprendre par quelqu'un d'autre. Car les gens, à Ravina, bien qu'emmêlés dans leurs réseaux aux chaînes compliquées, avec leurs passions et leurs haines enracinées dans la nuit des temps, si on leur en laisse l'opportunité, finissent toujours par vider leur sac.

Chez nous, au mois de novembre, il ne fait ni chaud ni froid. Les vendanges sont terminées de longue main. Pour les noix, c'est la même chose. La récolte a lieu à la fin d'octobre, quand les fruits commencent à se détacher de l'arbre et qu'ils s'amoncellent sur la terre fraîche. Certains d'entre eux, cependant, restent accrochés à leur support, c'est toujours pareil, seule une gaule est à même de les déloger.

Le matin du 12 novembre 2004, le jour de l'arrivée du docteur Aurelio Marra, il tomba sur Ravina une de ces pluies d'automne qui laissent l'herbe ployée et les oliveraies luisantes comme de l'argent vif. Vers midi le vent chassa les derniers reliquats d'averse, le ciel se dégagea et le soleil brilla d'un coup. Serrai grimpa sur son tracteur et se rendit au champ afin d'y ramasser les dernières noix et de couper du bois car la pâleur des nuages, au nord, annonçait un hiver rude.

Pendant plus d'une heure, on entendit claquer la serpe contre les troncs et aussi, par moments, s'emballer le moteur de la tronçonneuse. Puis le vieux, avec ses chaussures lourdes de terre et sa casquette plate remplie d'échardes, on le vit rentrer en tractant une benne remplie de sacs de noix et de fagots. Je l'aidai à décharger tandis que, dans la cour, Bianca rinçait les cuves à raisins à l'aide d'un tuyau percé.

Nous entendîmes alors haleter l'autobus en provenance de Matera, et, comme chaque jour à la même heure, nous vîmes approcher Chiara du portail, le cartable sur ses épaules. Bianca l'apostropha brutalement : « Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi en revenant de l'école, espèce d'écervelée, au lieu de débarquer ici tous les jours que Dieu fait ? T'as pas une maison comme tout le monde ? À force de traîner dans mes pattes, tu vas m'attirer des ennuis supplémentaires avec ta mère ! »

Bianca, à la propriété, c'était un peu notre cotret d'épines à nous, on ne savait jamais trop par quel bout la prendre. Dès qu'on la contrariait, elle prenait feu comme une allumette et alors tout s'embrasait, ça crépitait de partout, elle vous couvrait de reproches et d'invectives, vous lançait à la tête que plus jamais, non, plus jamais elle ne vous ferait confiance, elle qui avait tant fait pour vous. « Je n'aurais jamais cru ça de toi. » C'était sa phrase préférée. Mais aucune de ces menaces, bien sûr, n'était jamais exécutée. Dès l'instant d'après, tout rentrait dans le rang, elle vous préparait ses *chinulidd* dont elle avait le secret, remplis de châtaignes pochées et de poire séchée et le passé était le passé, on n'en parlait plus.

« C'est parce que je tiens à toi que je m'emporte de cette façon, s'excusait-elle à demi-mot. Si c'était pas le cas, je dirais rien quand on est pas d'accord. Je laisserais aboyer les chiens. » D'autres fois : « Tu sais, moi, je me fais du souci pour toi. Faut penser à l'avenir. Tu peux pas toujours rester comme ça. » Un jour, notamment, en raison de son inquiétude permanente pour mon désœuvrement sentimental, elle dressa la table dans la cour.

« On attend du monde », annonça-t-elle.

Les visites, à la propriété, étaient assez inhabituelles.

« Ah bon ? Et qui attend-on ?

— Des émigrés qui ne sont plus rentrés au pays depuis des années. Des braves gens. Je les ai rencontrés à l'église. »

Je devais avoir une vingtaine d'années. C'était l'été. Il faisait presque nuit. La lune était haute et ronde. Un vent léger frémissait dans les feuillages.

« Coiffe-toi et habille-toi correctement, m'ordonna-t-elle. Il faut qu'on leur fasse honneur. »

Je m'exécutai. Lorsque je rejoignis la cour, les invités avaient déjà pris place autour de la table. Un couple dans la cinquantaine, installé à Stuttgart depuis trente ans. La femme tenait une boutique de glacier et lui, le mari, dirigeait une entreprise de taxis. Leur fille s'appelait Nora. Une vingtaine d'années elle aussi, avec un visage plutôt aigu, des lèvres d'un rouge vraiment cru. En me voyant arriver, elle baissa les yeux comme une enfant timide. Bianca m'installa à ses côtés. À chaque fois que je lui parlais, peu importe le sujet, Nora portait les

mains à sa bouche en arrondissant les yeux. Durant tout le repas, ses parents et Bianca nous jetèrent des regards en coin, jusqu'au moment où cette dernière m'invita à faire visiter la propriété à la jeune femme.

« Excellente idée », lança la mère en dévisageant le père d'un air autoritaire.

Nous marchâmes jusqu'aux noisetiers, portés par le chant des grillons et le cri des chouettes. Au bout d'un moment, Nora s'appuya contre le tronc d'un arbre.

« C'est vraiment joli, ici, souligna-t-elle. Tu as de la chance de vivre là. Nous, à Stuttgart, on n'est pas entourés d'aussi beaux paysages.

— Oui, répondis-je, tu as raison. C'est très joli. »

Elle me prit la main, la regarda un bref instant, la relâcha.

« Je ne connais personne à Ravina. À cause du magasin de glaces, nous ne sommes plus revenus depuis dix ans. Ça te dirait de me faire redécouvrir la région ? »

Elle n'était ni belle ni laide. Ni sympathique ni particulièrement antipathique. Banale sous tous rapports. Je lui parlai de mes études d'infirmier, de mon emploi du temps assez chargé, promettant toutefois de la rappeler, ce que je ne fis pas. À notre retour dans la cour, Bianca affichait une mine de victoire.

« C'est ce genre de fille qu'il te faut, me dit-elle. Une jeune de bonne famille qui te change les idées et te redonne le goût de vivre. Et puis, ses parents sont très à l'aise. La glace, d'après ce que j'ai compris, ça marche bien là-bas, à Stuttgart. Et les taxis, ils sont à lui, pas à un patron.

— Je ne suis pas encore prêt, répondis-je. Il faut me laisser du temps.

— Le temps, dans ces histoires-là, ça ne sert à rien. Je te l'ai déjà dit, Sandro. Faut se lancer. Après, on voit. »

Avec Chiara, c'était pareil, Bianca l'enveloppait de ce même langage acerbe, quasi cynique, qu'elle promenait sur tout.

« C'est pas possible que tu sois toujours ici. Passe plus de temps chez toi. Ça me fera des vacances. »

La petite se fichait des remontrances de sa tante comme d'un radis.

« Vous n'avez qu'à m'adopter, comme ça, ma maison, ce sera ici, une bonne fois pour toutes. Ce serait plus facile pour tout le monde, non ? Chez moi, de toute manière, c'est pas une maison. Il n'y a jamais personne. Ils sont toujours fourrés au Cultivateur et ne pensent qu'à leurs affaires. C'est à peine si je les croise, y compris avant d'aller dormir. Ils sont bien trop occupés à faire leurs comptes pour me souhaiter bonne nuit. »

Quelquefois, avec le vieux, nous nous demandions si Chiara, avec ses longs cheveux blonds et sa pâleur de marbre, ne rappelait pas trop cruellement à Bianca sa jeunesse perdue. C'était une adolescente épanouie. Elle prenait soin de son apparence. Sa silhouette paraissait avoir trouvé une harmonie nouvelle, comme si sa beauté avait éclos d'une traite, soudaine et catégorique, pareille à une fleur de printemps.

Le jour de l'arrivée du nouveau médecin, elle portait une combinaison près du corps et à la voir traverser la cour en sautillant aussi gaiement pour rejoindre la chambre de Lucia, nos visages, à tous les trois, s'ouvrirent sur un sourire. Puis, tout à coup, le chien se mit à aboyer. Personne ne lui prêta la moindre attention car à chaque fois qu'il entendait un bruit ou flairait une odeur nouvelle, c'était le même cinéma, il se dressait sur ses pattes arrière et hurlait à s'en étrangler.

Il devait être quatorze heures, ou quatorze heures trente. Le soleil, à ce moment de la journée, donnait sur le côté, plongeant l'avant de la cour dans un bain d'ombre opaque. Le docteur Aurelio, au bout du compte, c'est moi qui le repérai. Je pensai tout d'abord à un ferrailleur de Grottole ou à un de ces hippies des métropoles qui de temps à autre s'égarent dans nos villages pour se ressourcer l'esprit. Si cela n'avait été pour les bagages posés à ses pieds, jamais je n'aurais imaginé que ce jeune homme au visage d'enfant, avec ses cheveux éparpillés dans tous les sens et ses favoris jusque sous le menton, pût être notre nouveau médecin.

Je m'arrêtai de décharger le bois et observai son veston de velours élimé, son pantalon lui avalant les chevilles comme une bouche d'entonnoir. On aurait dit qu'il s'était réveillé dans ses vêtements. Tout à sa surprise, Bianca en laissa tomber le tuyau d'arrosage encore

rempli d'eau. Le vieux, lui, se frotta les yeux avec les poignets de sa chemise, comme s'il venait d'apercevoir une mule coiffée.

Le jeune homme regarda autour de lui, saisit sa valise et nous rejoignit en prenant garde de contourner l'emplacement du chien. « Enchanté, annonça-t-il, je suis Aurelio Marra, le nouveau médecin. Le chauffeur de l'autobus m'a indiqué le chemin de votre propriété. J'ai vu le portail ouvert et je me suis permis d'entrer. »

Pour une oreille de chez nous, rompue aux sons rêches de nos paysans, ses mots paraissaient un rien glissants, presque savonneux, traînant un peu trop sur les voyelles. Pour éviter de le salir, Serrai lui tendit le poignet en prenant appui de l'autre main sur sa hanche la plus basse, pendant que Bianca, de son côté, se fendait d'une génuflexion un peu ridicule, à la manière d'une communiante.

« C'est la première fois que je viens dans la région, reprit Aurelio. C'est magnifique ! J'ai hâte de m'installer. »

Bianca lui demanda si la valise posée à ses pieds était son unique bagage. Il répliqua que oui, effectivement, c'étaient là ses seules affaires. « Le reste, ajouta-t-il, un ami me l'apportera dans quelques jours. »

Ma première impression fut de rencontrer un jeune homme résolu, plein de courage, qui avait choisi de réaliser une expérience de vie originale, loin des siens et de sa terre natale, sinon à quoi bon se retrouver dans ce trou perdu où personne ne vient jamais, entouré de champs et d'arbres de toutes parts ?

Serrai, le médecin et moi nous rendîmes ensuite à la dépendance. L'appartement, le vieux en avait fait un petit bijou, cinq pièces au premier étage, dont une pour le cabinet et une autre pour la salle d'attente, le tout bordé d'un grand balcon dont la vue enveloppait le champ de noisetiers et un petit îlot de mûriers aux mûres très blanches. Sur ce balcon, le médecin s'attarda un long moment, les mains posées sur la rambarde, comme si son imagination avait soudain pris le dessus sur ses pensées. Après quoi, nous fîmes le tour du village. Quand nous revînmes à la propriété, la nouvelle de l'arrivée du nouveau médecin s'était répandue comme une traînée de poudre. Serrai eut à peine sorti sa liqueur de noix et Bianca ses biscuits aux clous de girofle que débuta une véritable procession. Le

premier à débarquer, naturellement, ce fut le maire, encadré par le conseil municipal au grand complet. Puis la directrice du lycée, le gros Dino et le curé, sans oublier le vieux Cavani et sa jambe boiteuse, ainsi que Tancredi et son odeur de cochon à truffe.

Les présentations s'effectuèrent sur un mode solennel. Le maire formula ses vœux de bienvenue, puis le curé fit de même. Le docteur Aurelio, ensuite, chacun voulut l'interpeller. On sollicita son avis sur une série de symptômes faisant penser à telle ou telle pathologie, on évoqua des prescriptions à renouveler, des indispositions et autres maladies plus ou moins déclarées. Après quoi, on souhaita savoir d'où il venait précisément et pourquoi un jeune diplômé comme lui, beau et sympathique, avec des manières si délicates, avait choisi de s'égarer dans un village comme Ravina.

Pour ne pas sembler lui manger la soupe sur la tête, les questions sur sa famille furent toutefois formulées du bout des lèvres, comme si elles avaient pour unique but d'entretenir un bavardage de circonstance. On enchaîna avec un couplet sur l'importance des festivités du saint patron, sans oublier l'organisation de la journée de la *frisella*. Ensuite, ce fut le tour des dernières intrigues, des cancaneries, des bisbilles et des haines élémentaires entre familles rivales. En moins d'un quart d'heure, tout y passa. Puis, comme à la fin d'un marchandage entre paysans, les bouches se scellèrent d'un trait, les regards s'éparpillèrent dans une sorte d'indifférence générale. Chacun avait obtenu ce qu'il était venu chercher. On avait scruté le nouveau médecin sous tous les angles. Les origines de sa famille ne présentaient plus aucun mystère. Nous savions le prénom de ses sœurs et de ses frères, celui de ses grands-parents, la localité où ils étaient nés.

La cuisine des Serrai pouvait donc se vider et de fait, il n'y resta bientôt plus personne, sauf Bianca, Aurelio et moi. Le vieux, entre-temps, en avait profité pour aller se changer. Quand il revint, tout engoncé dans sa belle chemise blanche, on aurait dit un autre. Bianca posa sur la table une marmite d'argile d'où sortait un fumet d'ail et de romarin. Elle ôta le couvercle et un nuage de vapeur s'empara de la pièce.

Un bruit sourd et répété se fit alors entendre depuis la chambre de

Lucia. Bianca, dans un premier temps, réprima un mouvement de gêne, puis elle proposa de monter à l'étage afin de voir de quoi il en retournait. J'insistai pour qu'elle demeurât aux côtés du vieux et d'Aurelio et m'y rendis moi-même. Lorsque j'ouvris la porte de la chambre, je trouvai Lucia et Chiara qui sautillaient sur le lit en moulinant des bras, comme si elles cherchaient à s'envoler. En me voyant entrer, leurs cris de joie redoublèrent d'intensité, puis elles partirent d'un rire énorme, irrépressible, qui commençait haut et descendait par bonds. Je repérai alors la bouteille de mousseux au pied du lit, complètement vide. « Mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes soûles, ma parole ! Le nouveau médecin est dans la cuisine. Que va-t-il penser ? »

Autant vider la mer avec une petite cuiller. Au lieu de m'écouter, elles continuèrent à rire à gorge déployée, le corps pris de hoquets convulsifs qui leur soulevaient les côtes. Il fallait les voir, rouges à en prendre feu, les yeux luisants : on aurait dit deux folles. Je m'approchai du lit et tentai de les tirer par le bras pour les y asseoir, mais tout ce que je parvins à faire, c'est de m'y étaler moi-même, ce qui les excita encore davantage, de telle sorte qu'elles se couchèrent sur moi jusqu'à pratiquement m'étouffer.

Au bout d'un moment, elles me dégagèrent de leur étreinte. Ni l'une ni l'autre ne pouvait plus parler ni se tenir assise. « Nous avons pris une grande décision, parvint à bégayer Lucia en se tenant les côtes. Un jour, Chiara et moi, on partira de ce foutu village où on s'ennuie comme des rats crevés. On s'installera dans une grande ville du Nord, peut-être à Milan, pourquoi pas, et on deviendra des vedettes de la télévision. On sera connues et admirées dans toute l'Italie. Et toi, tu seras encore ici, dans ta maisonnette en haut de la colline, à admirer ta vallée, à papoter le soir avec les vieux puisque c'est ce qui te plaît, et tu diras à tes collègues de l'hôpital, en nous apercevant sur l'écran : vous les voyez ces deux filles, là, la rousse et la blonde ? Eh bien, ce sont mes deux petites sœurs ! Et tu en pleureras, tellement tu seras fier de nous ! »

Les deux cousines s'embrassèrent chaleureusement, comme si nous étions à la veille de leur départ pour Milan.

« Tu nous crois, Sandro, dis, tu nous crois ? reprit Lucia en se

détournant de Chiara.

— Oui, bien sûr. Je vous crois. Mais maintenant, il faut vous reposer. »

Je me levai et ouvris la fenêtre pour les aider à dégriser. D'une traite, elles cessèrent de rire, épuisées par l'alcool et l'excitation. Lucia, ensuite, m'obligea à me coucher entre elle et sa cousine. Elle posa sa tête contre mon épaule, imitée par Chiara dès l'instant d'après, avant de me demander de l'aider à s'endormir, comme je le faisais lorsqu'elle était enfant et qu'elle me rejoignait à l'insu de ses parents durant les nuits d'orage. Je me lançai, détachant chaque syllabe très distinctement, comme pour une berceuse : « Il était une fois un morceau de bois. Ce n'était pas du bois précieux, mais une simple bûche, de celles qu'en hiver on jette dans les poêles et dans les cheminées. Je ne pourrais expliquer comment, mais le fait est qu'un beau jour ce bout de bois se retrouva dans l'atelier d'un vieux menuisier… »

J'eus à peine le temps d'achever le premier chapitre de mon histoire qu'elles fermèrent les paupières et s'abandonnèrent à un sommeil pesant, un de ces sommeils où il n'y a pas même place pour le rêve. Avant de quitter la pièce, je remontai la couette sur leurs corps endormis et leur caressai le front. Comment imaginer que cet instant, quinze ans plus tard, m'apparaîtrait comme le dernier d'une complicité parfaite ?

L'hospitalité, chez nous, est une vertu ancienne. Quand un étranger se présente sur nos terres, on le reçoit avant de lui demander son nom, on l'invite à partager un bout de pain, un verre de *primitivo*. Cela nous viendrait de la nature, à qui rien, sous nos latitudes, ne fait vraiment défaut, ni l'abondance ni la générosité, pas même, quelquefois, une pointe d'orgueil. Avec le temps, elle a sans doute fini par nous servir de miroir.

Ce sens inné de l'hospitalité ne fut cependant pas l'unique raison du bon accueil réservé au docteur Aurelio, qui disposait, pour se faire aimer, de plus d'une corde à son arc. Jamais il ne rechigna à recevoir personne. Vieillards, enfants, malades réels et imaginaires, patients récurrents ou occasionnels, éclopés et infirmes calamiteux, à toute heure du jour et de la nuit, chacun trouvait sa porte ouverte. Au bout de quelques semaines, il fut d'ailleurs à même de déchiffrer les claquements de langue de nos paysans, les comprenant à demi-mot, leur parlant net et simple, s'adressant au cœur autant qu'à la raison, ce qui constitua une preuve irréfutable de sa compétence.

Dès les premiers jours, il ne put quitter la dépendance sans être apostrophé à tout bout de champ. Lorsqu'il traversait la Piazza Garibaldi ou se rendait à la supérette, par exemple, les gens le hélaient de loin, l'interpellaient, sollicitaient toutes sortes de conseils. Sans oublier les jeunes. Eux aussi, il savait comment les prendre. En toutes circonstances, il se montrait disposé à les écouter, à les guider. Les plus petits quittaient le cabinet le sourire aux lèvres, bondissant comme des sauterelles pour un bonbon qu'il leur avait offert au terme de la visite.

Sur les conseils du maire, ses besoins domestiques avaient été confiés à une pauvrette d'une soixantaine d'années, laide à couper le souffle, qui s'occupait de son nettoyage et de ses repas, même si, pour le déjeuner, il s'arrêtait le plus souvent au Bar del centro, où le patron

lui préparait un plat de pâtes ou une tranche de veau grillée. Pour le dîner, c'était pareil, il se contentait d'une soupe de chicorée, toujours au Bar del centro, ce qui faisait dire aux villageois que les gens du Nord, contrairement aux Méridionaux, sont uniquement remplis d'air et de bonnes manières, raison pour laquelle ils sont si pâles et si délicats. Puis il remontait dans la vieille voiture qu'il avait achetée peu après son arrivée et reprenait la route des malades jusque tard dans la nuit.

Aujourd'hui je ne pourrais le dire, mais à l'époque, la vie, à Ravina, se concentrait dans un mouchoir de poche : une place, une église, une poignée de ruelles pavées et pleines d'ombre, et pour le bourg c'était à peu près tout. Tout le monde finissait toujours par se croiser. Ainsi, avec Aurelio, il n'était pas rare de nous rencontrer au détour d'une ruelle, à la sortie d'un magasin, sans compter les fois où nous tombions l'un sur l'autre en traversant la cour de la propriété. Au début, nous échangions sur des nouvelles sans importance, comme on le fait entre gens bien élevés, puis, peu à peu, les conversations commencèrent à s'allonger et la sympathie finit par s'installer.

Quelques semaines seulement après son arrivée, il y eut le départ d'une des plus anciennes familles du village. Nous étions sur la Piazza Garibaldi, quand apparut un camion de déménagement, suivi de plusieurs autres. « C'est pour les Ciccolini », dit Aurelio. Nous nous rendîmes sur place, où tout ce que Ravina comptait de forces vives se relayait entre l'habitation et les camions de déménagement stationnés devant le moulin à huile.

« C'est terrible, soupira le médecin. Une vraie désolation. »

Les Ciccolini n'étaient pas la première famille à quitter Ravina et plus le temps passait, plus l'impression nous venait, à nous autres qui restions sur place, de vivre dans une réserve. L'engrenage qui les avait broyés était simple. Les dernières années, les olives du Maroc, de Tunisie et d'Algérie avaient envahi la région en passant par l'Espagne, à la suite de quoi les prix du marché avaient fondu comme neige au soleil, au point qu'il était devenu moins coûteux pour nos producteurs de ne plus cueillir les fruits et de les laisser pourrir sur les plantes comme de petits bouts de chair tuméfiée. Faute de récolte, les

Ciccolini avaient été contraints de mettre la clé sous le paillasson, fermant pressoir et moulin à huile.

« Ça ressemble à la fin d'un monde », remarqua Aurelio.

Nous mîmes la main à la pâte, nous aussi, remplissant les camions de déménagement de meubles, de matelas, de caisses débordant d'objets, de bric-à-brac en tous genres, tandis que les vieux observaient la scène depuis leurs fenêtres, les visages baignés de larmes, comme s'ils revivaient des temps anciens. Ensuite, nous rejoignîmes la dépendance à pied. Tout en marchant, Aurelio évoqua le quartier ouvrier où il avait grandi, à l'ancienne périphérie laborieuse de Turin. « Quand les ouvriers y vivaient, dit-il, tout y respirait la dignité. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un repère pour les dealers et les prostituées. Mais malgré tout, ça reste ma ville, mon quartier. J'y suis né. C'est là que sont mes amis, ma famille. Un jour j'y retournerai. »

Arrivés à la propriété, nous prîmes place sur la murette près du figuier, où nous poursuivîmes la conversation. Le soleil tapait sur les coteaux et la réverbération des champs renforçait la sensation d'une immobilité des lieux. Par la suite, nous nous revîmes très régulièrement, le plus souvent dans la cour de la propriété. Un soir, il m'invita à prendre un verre chez lui. J'arrivai à l'heure convenue, mais les lumières à la dépendance étaient encore éteintes. Je patientai près du figuier, en jouant avec le chien. Au bout d'un moment, il finit par arriver. « Encore un accident provoqué par des sangliers, soupira-t-il. Sur la route provinciale. Heureusement, c'est sans gravité. Juste quelques contusions. »

Il me fit entrer. Son salon était sens dessus dessous. Je n'avais jamais rien vu d'aussi désordonné. Un vrai capharnaüm. Tout encombré de livres et de revues, de dossiers et de classeurs. Il y en avait partout, sur la table et sur les chaises, de part et d'autre du canapé. Il m'invita à prendre place. En m'asseyant, j'aperçus un papillon de la couleur d'une brique, avec de grands yeux vifs sur les ailes, recroquevillé au bas d'une plinthe. Quand il me vit l'observer, Aurelio prit l'insecte entre ses doigts puis s'engouffra dans la cuisine.

« En deux semaines, c'est le quatrième que je récupère, annonça-t-il en revenant au salon. Les papillons, c'est comme les tortues. À cette

période de l'année, ils cherchent un endroit pas trop chaud où passer l'hiver. Alors je les mets dans une caisse grillagée que j'ai installée à l'arrière de la cuisine, à l'abri du soleil et des prédateurs. »

Il s'assit sur le fauteuil. Passa une main dans ses cheveux.

« Ce sont des êtres d'une grande noblesse, ajouta-t-il. Dans la mythologie, Psyché, la plus belle des trois filles d'un roi, était précisément représentée par les ailes d'un papillon. Et tu sais pourquoi ? Parce que *psyché*, en grec, ça veut aussi bien dire *âme* que *papillon*. Aujourd'hui encore, certains croient que l'âme, lorsqu'elle quitte le corps humain, prend son envol sous la forme d'un papillon. C'est joli, non ? Tu ne trouves pas ? »

De retour de l'hôpital, ce soir-là, je m'étais attardé au cimetière et comme à chaque fois que je m'y rendais, une sensation de vide avait commencé à me tenailler. À m'alourdir l'esprit. Je répliquai de façon sèche. Sur la défensive.

« C'est probablement plus joli que vrai, lançai-je. La plupart du temps, l'âme nous quitte alors que le corps, lui, il continue de vivre. »

Il me dévisagea. Je compris que j'en avais trop dit.

« Pourquoi tu dis ça ? Tu as l'impression de ne plus vivre tout à fait ? »

Un sentiment de gêne me fit détourner le regard vers la fenêtre, où le ciel se couvrait de nuages. Il insista.

« J'ai raison, n'est-ce pas ? »

Sa voix exprimait une intimité si forte que je ne pus garder le silence.

« En quelque sorte », balbutiai-je.

C'est lui qui mentionna en premier la mort de mes parents.

« Plusieurs de mes patients m'ont parlé de l'accident auquel Pasquale Serrai et toi avez survécu. Après toutes ces années, ils l'évoquent encore avec beaucoup de tristesse.

— Mes parents étaient très actifs au sein de la communauté, expliquai-je. Ils étaient membres du comité des fêtes et à ce titre, ils prenaient part à l'organisation du jour de la *frisella*, aux célébrations du saint patron. À Noël et à Pâques, ils prêtaient main-forte à la paroisse. Ils étaient toujours disponibles, et donc appréciés de tous. Ça ne répare rien, mais ce bon souvenir que gardent d'eux les villageois, c'est une forme de consolation. »

Il voulut en savoir plus. Mon enfance. Mon adolescence. Ma vie après le drame.

« Mon père était garde-champêtre, poursuivis-je. Et ma mère sage-femme. Ils étaient très amoureux l'un de l'autre. J'ai eu beaucoup de chance de grandir à leur côté. En réalité, ils se connaissaient depuis toujours. Ma mère m'a raconté que mon père l'a demandée en mariage alors qu'ils avaient dix ans. Et cette demande en mariage, il l'a formulée dans les règles de l'art, comme un adulte, se procurant une bague et lui promettant qu'elle ne manquerait jamais de rien. Elle a accepté sans hésiter. De sorte que quand ils se sont vraiment mariés quinze ans plus tard, ce n'était plus, à leurs yeux, que l'officialisation d'un pacte conclu dès l'enfance. Et jamais trahi ensuite. Leur rencontre et leur vie commune se sont déroulées comme un conte de fées. Et d'une certaine manière, même la mort n'est pas parvenue à les séparer puisqu'ils ont péri l'un près de l'autre. Je peux dire que j'ai eu une enfance heureuse, avec des parents aimants et aimés de tous, attentionnés. Cet héritage-là, on ne pourra jamais me l'enlever. »

J'évoquai ensuite l'attachement viscéral de mes parents pour Ravina, où ils étaient nés et où étaient nés leurs parents, leurs grands-parents, ma conviction profonde, depuis leur mort, de ne pouvoir vivre, moi non plus, nulle part ailleurs que sur cette terre, dans cette maison perchée en haut de la colline, où nous avions toujours habité. Aurelio nous servit du thé, puis il m'indiqua, en passant devant la fenêtre, l'îlot de mûriers au-dessus duquel tournoyaient des chauves-souris. « C'est magnifique, ce paysage. Je ne m'en lasse pas. »

Il me demanda de lui relater un souvenir de mes parents.

« Le premier qui te vient à l'esprit, précisa-t-il. Sans réfléchir. »

Je n'eus pas la moindre hésitation. Il fut question d'un chevalet planté au pied d'un caroubier. D'un ciel ouvert. De mon père remplissant la toile de couleurs, le front perlé de sueur. Et de moi, enfant, m'extasiant devant la beauté d'un détail que je n'avais encore jamais remarqué, alors que j'avais pourtant posé mon regard sur ce tronc, ces branches, ces feuilles des milliers de fois.

« Quand je repense à ces moments passés ensemble, ajoutai-je, je m'en veux de ne pas m'être intéressé davantage à sa passion pour la peinture. Le jour de l'accident, il voulait m'emmener à Matera, dans

une église rupestre, pour reproduire une fresque. Je n'ai pas voulu l'accompagner parce qu'il faisait froid, et aussi par crainte de m'ennuyer. Au bout du compte, lui aussi a renoncé à s'y rendre et nous nous sommes repliés sur la vente de bestiaux. »

Aurelio m'écouta avec attention. Ensuite il évoqua l'histoire d'un de ses amis d'enfance ayant survécu à un échange de tirs dans les rues de Turin alors que sa mère, qui l'accompagnait à l'école en le tenant par la main, avait été tuée par une balle perdue.

« Il s'appelait Guido. Je me souviens bien de lui. Nous étions plutôt proches. Au cours des années qui ont suivi, il n'a pas arrêté de s'interroger sur l'erreur qu'il avait bien pu commettre. "Si je n'avais pas traîné pour m'habiller, nous aurions quitté la maison plus tôt", disait-il. Ou : "Si je n'avais pas insisté pour lacer mes chaussures sur le trottoir, la balle ne l'aurait pas atteinte et elle serait encore en vie." Il avait besoin d'une faute pour expier. Les rares fois où il lui arrivait de s'amuser, l'impression lui venait, tout de suite après, que sa dette à l'égard de ses parents et de la vie en général grandissait. Et qu'il devait la rembourser, d'une manière ou d'une autre. »

Aurelio marqua une pause, nous resservit à boire.

« Toi aussi, tu as le sentiment que la vie n'est que l'interminable lendemain de cet accident, n'est-ce pas ? Comme Guido, tu te noies dans la culpabilité d'avoir survécu. Alors tu passes le plus clair de ton temps chez toi ou à la propriété, comme si tu peinais à trouver ta place parmi le reste des vivants. C'est bien ça ? »

Je voulus m'en tirer par une pirouette.

« Mais je ne suis pas aussi solitaire qu'on veut bien le dire, tu sais. Je sors, moi aussi. Je fais mes courses. Je me rends chaque jour à l'hôpital. Je fréquente le ciné-club. »

Ma pirouette tomba à plat. Sa voix se fit plus grave.

« Le vrai solitaire est celui qui vit à l'abri de toute espérance. C'est peut-être de cette solitude-là que tu souffres, Sandro. Je me trompe ? »

Il ne se trompait pas. Au fil des années, je m'étais replié dans une sorte d'agonie lucide. Mes journées se résumaient à pas grand-chose, rythmées par une monotonie plutôt fade, insipide : l'hôpital, les visites à la propriété, le ciné-club du mercredi soir, les rares promenades sur la Piazza Garibaldi. Bien sûr, il y avait les Serrai,

dont la proximité évitait que la douleur m'empêchât de continuer à faire ce que j'avais fait la veille et ferais encore le lendemain. Mais pour le reste, j'avais échoué à nouer de vraies amitiés, à envisager toute forme de relation amoureuse.

« J'ai pas envie de passer pour un moralisateur, poursuivit Aurelio, mais t'habituer à la vie plutôt que de la vivre, à la longue, ce n'est pas un choix tenable. D'une certaine manière, tu as le devoir, en mémoire de tes parents et de tous ces gens qui t'ont soutenu, de tout mettre en œuvre pour être heureux. Tu n'es coupable de rien. Renoncer à vivre est une offense vis-à-vis de ceux qui sont partis et qui auraient voulu te voir devenir un homme. »

Il continuait de me considérer fixement, sans sourciller.

« La vraie dette à leur égard, s'il y en a une, ce serait celle-là : les garder en vie à travers toi, à travers ton envie de vivre. C'est ce qu'ils voudraient, j'en suis certain. C'est ce que souhaite tout parent pour son enfant. À défaut de quoi, tu les enterrerais une seconde fois. »

Les affinités les plus profondes s'exercent d'une âme à l'autre, comme une alliance immédiate entre deux êtres partageant un même rapport à la vie. Je sais, aujourd'hui, que c'est ce qui s'est produit ce soir-là à la dépendance. D'instinct, Aurelio parvint à sonder ma solitude, à se mettre à ma place sans me juger. Ce fut, tout à coup, comme si je sortais de moi-même, comme forcer un passage muré depuis longtemps. J'eus la sensation d'avoir cessé de me débattre dans le vide. Je n'avais encore jamais éprouvé un tel sentiment de familiarité spirituelle, de rapprochement sensible avec personne. Pas même avec Lucia ou avec Marianna. Nous parlâmes toute la nuit, sans pratiquement nous arrêter, et plus les heures s'écoulaient plus il nous semblait battre le rappel de nos préférences communes, de nos visions similaires de l'existence. Nous étions en phase sur presque tout et tout me vint d'ailleurs en liberté, y compris les aveux de souffrances, les rêves et les espérances, ma reconnaissance pour les Serrai.

Plus d'une fois, par la suite, Aurelio m'invita à le retrouver chez lui. À chaque fois, ce fut le même rituel. Il faisait bouillir du thé, que nous

prenions assis face à la fenêtre. Tout en buvant, nous écoutions la nuit tomber. Face à nous s'étiraient les mûriers, la silhouette des châtaigniers bordant la propriété, les étendues d'oliviers argentées. Nous bavardions des difficultés de son métier. Des différences de mentalité entre son Piémont natal et notre Sud à nous, et notamment de cette forme d'insouciance si particulière grâce à laquelle les gens de chez nous se tirent à bon compte de quantité de drames et de misères : « Votre désinvolture, à vous autres Méridionaux, disait-il, c'est votre meilleure arme pour affronter le monde. Le secret, c'est de ne jamais la perdre, cette désinvolture, ou de la retrouver quand elle a été perdue. »

Les visites de Pasquale Serrai à la dépendance débutèrent en décembre 2004. Aurelio était installé à Ravina depuis un mois. Au fil des jours, il était devenu un familier. Très régulièrement, Bianca l'invitait à sa table et il n'était pas un dimanche où il ne partageait nos fusilli à la mie de vieux pain, qu'elle agrémentait d'anchois et de piment, ou la polenta de maïs arrosée de vin cuit préparée spécialement pour lui. En plus de faire office de médecin de famille, il endossait le rôle du confident pour toutes sortes de questions, notamment concernant les relations avec les autres villageois, ou la résolution de conflits entre Lucia et ses parents. Il n'était pas rare non plus de l'apercevoir dans la cour en compagnie du vieux ou de Bianca, voire de tous les deux, arpentant les lieux côte à côte, absorbés dans leur conciliabule.

À cette époque de l'année, l'ensemencement des blés et du froment occupait le vieux toute la journée, pendant que Bianca, de son côté, confisait les raves avec de la moutarde et du vinaigre jusque bien tard dans la soirée. Après le dîner, au lieu de s'installer dans sa chaise longue, Pasquale avait cependant pris l'habitude de s'éclipser quelques minutes dans sa chambre, puis de réapparaître changé de pied en cap. Bianca prélevait une enveloppe dans la poche de son tablier et la glissait dans la veste de son mari, qui prenait ensuite la direction de la dépendance.

Plus d'une fois, je tentai de percer le mystère de ces escapades du vieux, sans jamais y parvenir. Puis un dimanche où je ne déjeunais pas à la propriété, Bianca me demanda de la rejoindre. C'était peu avant Noël. Les sarments crépitaient dans l'âtre et l'atmosphère, chez les Serrai, était tendue comme un ciel d'orage. Sur place, je trouvai Aurelio, installé entre Lucia et Chiara. Je compris à sa mine grave qu'il avait été mis dans la confidence. Face à lui se trouvait Marianna, la meilleure amie de Lucia, le regard inquiet, qui devait ignorer, tout

comme moi, de quoi il retournait. Serrai, à ses côtés, avait les yeux éteints, pareils à des étangs morts. Son esprit paraissait voguer loin de la pièce où nous nous trouvions, et avec sa casquette plate posée sur le crâne et ses paupières tombantes, on l'aurait cru sur le point de piquer du nez.

Tout cela me parut très solennel, d'autant que Bianca, lorsque je me fus assis, nous demanda de ne pas l'interrompre car ce qu'elle avait à nous communiquer revêtait une importance considérable. « Il y va de l'honneur de la famille », annonça-t-elle en chaussant ses lunettes de lecture. Ensuite, elle ouvrit une enveloppe et se mit à lire un bout de papier mal découpé : « "Pasquale et Bianca Serrai, votre fille Lucia est une putain. Tout le village sait qu'elle se fait baiser comme une traînée par ce crétin de Franco Cantatore." » Elle marqua une pause. Nous considéra froidement. « Et ça, c'est qu'une partie, reprit-elle. Le reste, je préfère pas le lire. Ça fait des semaines que ça dure. Maintenant, il faut que ça s'arrête. Par n'importe quel moyen. »

Plus personne, autour de la table, ne savait où donner du regard, hormis Lucia, imperturbable aux côtés de sa mère et de sa cousine. Seul Aurelio osa prendre la parole :

« Vous m'avez invité à donner mon avis, annonça-t-il, et je vous remercie pour cette marque de confiance. La meilleure chose à faire, d'après moi, est de vous rendre chez les carabiniers et de déposer une plainte en bonne et due forme. Ils sauront comment agir pour retrouver les auteurs de cette calomnie. »

Il parut sur le point de continuer, mais Bianca le stoppa tout net.

« À la police, docteur, mais vous n'y pensez pas ? On voit bien que vous n'êtes pas d'ici. Ces gens-là, ça sait pas garder sa langue. Il suffit d'imaginer le gros Dino avec une de ces lettres en main. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, tout Ravina serait au courant, et pour nous autres, avoir une fille qui passe pour une putain, ce serait le pire des déshonneurs. »

Le vieux servit de la liqueur de noix.

« Alors si vous le souhaitez, reprit Aurelio, je mènerai mon enquête au sein de ma patientèle, l'air de rien, juste pour tâcher de deviner qui pourrait bien en vouloir à Lucia. »

À cet instant, Bianca fixa Chiara dans le blanc des yeux, puis elle

dévisagea sa fille tout aussi rudement, avant de poursuivre sur un ton encore plus menaçant :

« Pas la peine de mener votre enquête, docteur. Ces lettres, moi, je crois savoir d'où elles peuvent venir. »

En dehors d'Aurelio, chacun savait à quoi Bianca faisait allusion. Ou plutôt à qui. Sa rancœur envers Assunta, la mère de Chiara, était une condition première de son existence et à la moindre occasion, cette rancœur refluait en elle comme un torrent d'eau sale. Les ressentiments remontaient à l'époque où le père des deux jeunes femmes, en lutte contre une misère qu'il jugeait irréformable, alla trouver une lointaine cousine pour lui proposer d'adopter la cadette de ses filles, autrement dit Assunta, alors âgée de cinq ou six ans. En agissant de la sorte, il offrait à cette dernière la possibilité de grandir dans de bonnes conditions, en ne manquant de rien, tout en consacrant ses maigres ressources à l'éducation de Bianca.

De telles décisions, à cette époque, étaient monnaie courante. Il s'agissait d'une forme d'adoption toute familiale, sans document ni reconnaissance d'aucune sorte. En l'occurrence, tout le monde y trouva son compte, car cette lointaine cousine, pauvre femme, n'avait pas connu le bonheur de mettre au monde des enfants. Elle avait épousé sur le tard un homme fortuné, garde forestier de son état, propriétaire d'un pavillon Via Toledo et de vignobles à ne plus savoir qu'en faire. L'arrivée d'Assunta, pour cette tante, fut une délivrance, tout comme pour le garde forestier, qui combla l'enfant de cadeaux et d'attentions, ce qui n'alla pas sans attiser la jalousie de sa sœur aînée, confinée dans les privations de la maison familiale.

« Pendant qu'on croupissait dans la mélasse, me raconta Bianca un jour où nous en parlions, Assunta, elle, se pavanait sur la Piazza Garibaldi dans de jolies robes à fleurs, un cornet de glace à la main, et dans l'autre une ombrelle de dentelle, à la façon des femmes de la haute. Toute petite, elle jouait déjà la grande dame ! Pas une fois, durant toutes ces années, elle n'est venue nous demander de quoi nous avions besoin, alors que nous, sa vraie famille, on aurait rongé la nappe tellement on avait faim. »

À la mort de sa bienfaitrice, Assunta hérita du pavillon de la Via Toledo, ainsi que d'un joli magot qui leur permit, à elle et à Ninetto

après leur mariage, de lancer le Cultivateur. Les rancœurs, alors, se fixèrent en obsession. « Nous, avec Pasquale, ce que nous possédons, poursuivit Bianca, nous l'avons acquis à la sueur de notre front. Nous n'avons pas hérité d'une lire et ne devons rien à personne. Tandis qu'elle, la grande dame, avec son parvenu de mari, tout leur a été livré sur un plateau d'argent. Dans ces conditions, c'est facile de jouer aux riches. »

Lorsqu'il leur arrivait de se croiser, les deux sœurs se dévisageaient en chien de faïence et, hormis de froides salutations d'usage afin d'éviter le qu'en-dira-t-on, elles ne s'adressaient pas la parole. La réussite de l'entreprise d'Assunta et de Ninetto ne fit d'ailleurs qu'empirer les choses, au sens où le succès du Cultivateur n'avait d'autre finalité, selon Bianca, que celle de l'humilier, comme lorsque Assunta, étant enfant, avalait sa crème glacée en longeant la Piazza Garibaldi. Dans son esprit, ces lettres anonymes ne pouvaient être qu'une vexation supplémentaire ourdie par sa sœur afin de l'humilier au travers de Lucia.

« Cette histoire de coucherie avec Franco Cantatore, c'est pourtant pas nouveau, m'apprit Marianna au terme de cette étrange réunion. Ça fait un bail qu'au village, tout le monde sait que Lucia en est raide dingue, de ce type. »

Franco Cantatore. Pas un mauvais bougre, non, loin de là, mais un drôle de personnage tout de même, à mi-chemin entre l'homme non encore achevé et l'enfant au corps qui lui échappe. La tête pleine de rêves de gloriole à bon marché. Grand. Brun. Les yeux d'un vert presque transparent. La part de rêve, en somme, de toutes les adolescentes de Ravina. La plupart du temps, on le croisait au Bar del centro, où il pouvait contempler des heures durant son image fantasmée dans l'écran du téléviseur, miroir damné de ses plus ardents désirs. La vie, à ses yeux, n'était rien d'autre qu'une longue partie de plaisir, sans contraintes ni souci d'avenir. « Pourquoi j'en profiterais pas ? » s'étonnait-il lorsqu'on lui reprochait son oisiveté, son narcissisme exacerbé. Et au fond, comment lui donner tort, puisque les plus jolies filles de la région défilaient en pâmoison devant

le portail de son immeuble, s'agglutinaient dans les tribunes du stade local pour s'extasier au moindre de ses gestes, flattant sa frivolité ?

Lucia n'avait pas échappé, elle non plus, au pouvoir de séduction du bellâtre. « Le problème, me confia Marianna, c'est qu'elle n'est pas le type de fille avec qui un gars dans son genre s'afficherait publiquement. » Elle me raconta un épisode plutôt curieux, lorsque avec un groupe de jeunes du coin, ils s'étaient rendus tous les trois en visite guidée à Bari : « Dans le car, Franco et Lucia se sont installés sur les sièges à l'avant du mien. Lucia en avait fait des tonnes avec le maquillage. En la regardant, on se blessait les yeux. Ses lèvres étaient tellement rouges et ses pommettes tellement brunes qu'on aurait dit un Arlequin. Ses cils étaient couverts de mascara et elle avait mis des bottes à talons hauts que je ne lui avais jamais remarquées auparavant. Elle ne savait presque plus marcher. À plusieurs reprises, j'ai vu Franco retirer sa main de celle de Lucia, qui cherchait constamment à l'effleurer. Durant tout le trajet, il n'a pas décollé les yeux de son portable. Et quand elle lui parlait, il répondait en râlant, comme s'il voulait qu'elle lui foute la paix. Ça m'a paru étrange. Ensuite, va savoir ce qui se passe quand il la ramène chez elle le samedi soir après leurs sorties au Bar del centro. Certains disent qu'après quelques bières, il est moins regardant, qu'il ne serait pas exclu qu'il se laisse gâter, si tu vois ce que je veux dire. Moi, je les ai pas vus faire, mais avec vous autres, les mecs, on peut jamais jurer de rien. »

Les courriers anonymes affluèrent à la propriété jusqu'au printemps. Aurelio mena sa petite enquête au sein de sa patientèle, comme il s'y était engagé, mais ses démarches demeurèrent vaines. Bianca nous réunit une fois encore au mois d'avril 2005, soit deux mois avant la disparition de Chiara. Sur le fond et sur la forme, rien n'avait changé, si ce n'est la présence, dans les nouvelles missives, de menaces à peine voilées : « Bianca et Pasquale Serrai, votre fille est la plus grande putain que Ravina ait jamais connue. Qu'elle foute la paix à Franco Cantatore, sinon cette histoire finira mal. »

Après ça, il n'y eut plus de lettre. Ou, du moins, il n'en fut plus question en ma présence. Au terme de cette dernière réunion

d'avril 2005, Aurelio et moi éprouvâmes le besoin de grimper jusqu'au Torrione, comme nous le faisions de temps en temps, afin de nous changer les idées. L'ambiance autour de la table avait été tendue. Une fois encore, Bianca avait accusé sa sœur d'être l'auteur des lettres anonymes et lorsque le vieux lui avait fait remarquer que ses incriminations ne reposaient sur rien, sinon de vieilles rancœurs, elle avait éclaté en sanglots, lui reprochant de ne jamais l'avoir soutenue comme l'aurait fait un mari digne de ce nom.

Le Torrione, ce sont les restes d'un château normand, avec une tour moyenâgeuse reliée par une galerie à l'ossature d'une casemate. De là-haut, la vue enveloppe la vallée et s'étend jusqu'à la côte. L'air y est le plus frais de tout le village. Nous prîmes place sur la murette de pierre qui borde la casemate.

« C'est dingue, cette rancune entre les deux sœurs, lança le médecin. C'est comme si depuis tout ce temps elles restaient rivées à un boulet gigantesque, dont rien ne pourrait les libérer. »

Il s'exprimait d'une voix amère, presque mélancolique, sans inflexion ni respiration.

« La jalousie, c'est le seul vrai mal incurable, ajouta-t-il. Et je suis bien placé pour le savoir. »

Je ne compris pas, sur le moment, s'il faisait allusion à sa situation personnelle ou à sa qualité de médecin et ne lui posai pas non plus la question. D'autant que le ciel, tout à coup, parut lui répondre par les rimes. Les nuages se chargèrent d'électricité et on les vit scintiller de mille éclairs, tantôt jaunes tantôt blanchâtres, à tel point qu'on se demandait où ces couleurs prenaient racine, du littoral ou des lointaines collines. En une fraction de seconde, les grondements commencèrent à rouler un peu partout et quel que soit l'endroit où se posait notre regard, l'horizon nous apparaissait en tout point identique à lui-même, comme lorsque l'on navigue en mer. Combien de temps grondèrent les éclairs, je ne pourrais le dire, mais très vite l'eau se mit à tomber à seaux, tirant un rideau de brume entre la vallée et nous. Aurelio se leva d'un bond, nos regards se croisèrent ; son sourire était celui d'un môme s'apprêtant à braver un interdit, pétillant de malice ; il leva les yeux au ciel puis m'adressa un signe du menton et, portés par un élan irrépressible, sans prononcer le

moindre mot, nous courûmes à la manière de deux adolescents, soulevés par le vent, moulinant des bras afin de ne pas perdre l'équilibre à cause de la route étroite et en pente raide, le visage ruisselant et les yeux quasiment clos, les vêtements détrempés. C'était une sensation merveilleuse, unique, dont le souvenir, aujourd'hui encore, me saisit le corps. Plus je courais et moins j'avais le sentiment de pouvoir m'arrêter, pareil à une bille sur un plan incliné. Face à nous, il n'y avait que l'eau, l'eau et les éclairs, et tout ce que l'on réussissait à entrevoir c'était la pointe d'un balcon, la cime d'un arbre, aussitôt avalé par les éclaboussures qui nous maculaient la peau. Ce fut un instant de bonheur sans artifice, comme je n'en avais plus vécu depuis l'enfance, une pure lévitation, avec cette impression prodigieuse de fendre les caprices magnétiques du ciel, de prêter nos visages à la chaleur qui remontait d'entre les vignes chargées d'odeurs de tilleul et d'acacia.

Nous reprîmes haleine sous le kiosque à journaux de la Piazza Garibaldi. Nos chemises, nos pantalons, nos chaussures, nous dégoulinions de pluie. Puis l'ombre des nuages s'éloigna de la vallée, comme si le soleil avait bu toute l'eau du ciel. Ce qui arriva par la suite, lorsque nous nous retrouvâmes dans la cour de la propriété, appartient à ces moments étranges où le temps vous échappe et dont on continue à se demander, des années plus tard, s'ils relèvent du songe ou de la réalité.

Serrai se trouvait sous le figuier, une fiasque de vin à la main et sur la tête, au lieu de sa casquette plate, un chapeau en papier journal. La campagne alentour avait la couleur du soufre. Les figues étaient noires de mouches et lui, le vieux, les regardait tourner autour de sa tête sans esquisser un geste pour les chasser. Dans l'air flottait une forte odeur d'herbe coupée. Il nous tendit la bouteille et nous invita à goûter de son vin aigre et transparent, qui vous tordait les tripes avec ses quatorze ou quinze degrés, puis il se plaignit des nids de pucerons qui proliféraient sous les feuilles de ses cerisiers.

Ensuite, il annonça qu'il devait s'en retourner à ses champs séance tenante : « Le travail, il va pas se faire tout seul », maugréa-t-il d'un air de chien battu. Avec Aurelio, nous demeurâmes sous le figuier à l'observer s'éloigner, le buste incliné vers l'avant, comme s'il était sur le point de piquer du nez, jusqu'au moment où le médecin repéra un papillon qui voletait juste devant nous, un papillon avec des taches fauves, rouges et noires, sur un fond de jaune flamboyant. « Viens, dit-il avec l'enthousiasme d'un enfant, voyons où il nous mènera. »

Nous le suivîmes d'instinct, comme s'il devait nous servir de guide vers la source de la beauté du monde, empruntant le chemin de terre bordé d'herbe haute menant à un îlot de fermes. Aurelio me précédait, son ombre devant lui. Nous nous laissions guider par le vol du papillon, écartant de nos bras les ronces et les arbustes dont les

branches, par endroits, s'entremêlaient pour former des arcs épineux menaçant de nous griffer le visage. À hauteur de la ferme des Tancredi, les chiens se mirent à aboyer en sautillant au bout de leurs chaînes enroulées à des pieux de bois. Je m'arrêtai face au portail, dont les battants étaient ouverts. Le grognement des cochons à truffe parvenait jusqu'à nous. Devant les étables, des poules s'agitaient autour des petits qu'elles conduisaient, suivies par des batteries de chats et de chiots. Plus en retrait, deux gosses jouaient au ballon en s'invectivant l'un l'autre, tandis qu'installée sur une chaise paillée au milieu de la cour, la grand-mère Tancredi, aux yeux enfouis dans des milliers de rides, écossait des haricots dans le creux de son tablier.

Le ballon, tout à coup, me roula devant les pieds. En relevant les yeux, je reconnus le regard torve du dernier des rejetons Tancredi, un petit morveux d'une dizaine d'années affublé d'un bec-de-lièvre. Ses yeux se plantèrent dans les miens, noirs et immobiles, puis dans ceux d'Aurelio, et lorsque je voulus déposer une caresse affectueuse sur sa joue, il esquissa un geste de recul. Ensuite, nous traversâmes de longues étendues de vignes dépouillées. Les sentiers dont nous suivions la trace étaient plus ou moins bien dégagés, remplis de pies volant d'un arbre à l'autre. En quelques minutes, nous atteignîmes le ruisseau, où une cuvette couverte de feuillages épais formait une voûte et baignait l'herbe d'un lac d'ombre.

L'endroit, je le connaissais par cœur. Enfant, je m'y étais rendu un nombre de fois incalculable. Au premier coup d'œil, je repérai ces plantes semblables à des lianes dont mon père m'avait appris l'utilité contre les morsures de serpents, même si ce jour-là elles n'étaient que feuilles, alors que l'été leurs fleurs en forme de tube s'élargissent en coupe, aussi jaunes que le soleil. Les papillons voletaient partout et tous étaient semblables, à peu de chose près, à celui qui nous avait servi de guide. « Quelle beauté ! » s'extasia Aurelio.

Il se déchaussa, s'assit sur l'herbe en bordure du ruisseau, laissa tremper ses pieds dans l'eau peu profonde. Il m'invita à faire de même et nous regardâmes briller l'eau bleu et vert sur notre peau. Le sourire nous vint à la vue d'un lézard apeuré par nos ombres, courant se réfugier dans le tronc creusé d'un arbre. L'après-midi était finissante. Au loin, on percevait le chant des grenouilles, sans doute

en provenance des marécages. Le vent bruissait entre les feuilles et le soleil brillait sans brûler la terre. Ses rayons, sur la peau de nos visages, avaient la douceur d'un baume.

Lequel de nous deux prit la main de l'autre, je ne m'en souviens plus. Autant que je peine à me rappeler quelles lèvres s'abreuvèrent en premier aux soupirs de l'autre. Après, j'ai gardé un long moment la tête sur sa poitrine, me laissant bercer par le rythme de sa respiration qui se mêlait au souffle du vent, au ruissellement de l'eau. Je ne sais plus si je voulais dire quelque chose, ou si je voulais me taire. Tous mes mots restèrent à l'intérieur. Bien plus tard, nous partîmes en prenant garde à ne pas glisser sur l'herbe humide, à ne pas nous égarer dans le rouge pâle du crépuscule. La lune, au-dessus du ruisseau, formait une rondelle bleutée.

Souvent, on désire la répétition d'un moment vécu, raviver les flammes éteintes d'un instant de grâce. Quand je me souviens de ces heures passées avec Aurelio près du ruisseau, l'impression me vient que si je tendais le bras vers cette scène, il me serait possible de la toucher, de la revivre à l'identique. Plus jamais je n'ai ressenti cette profonde conscience de moi-même, cette impression pleine et entière d'être enfin au monde, de lui être relié par une sorte d'affinité magique qui anoblirait le moindre de mes actes, la moindre de mes pensées. D'être débarrassé de mes asphyxies.

Cette nuit-là, je dormis peu. À l'aube, je quittai mon lit comme à la suite d'une renaissance. Je me sentais porté par une énergie nouvelle. Par la sensation d'une santé parfaite. Je me préparai à entamer mon tour de garde à l'hôpital. J'ai le souvenir d'un matin de clarté diaphane. D'un couple d'oiseaux décrivant un cercle lent dans l'air. Du parfum des fruits mûrs affluant jusqu'à la fenêtre ouverte de ma chambre. Ces parfums, cette lumière, je les inhalai comme si c'était la première fois. Je me souviens aussi du ressac d'un vent léger, venu du littoral, où se dissolvait le chant des pies. Jamais je n'avais connu un temps aussi réel. Aussi vrai. Tant de clarté dans mon âme et au-dehors de moi.

À l'hôpital, j'envoyai un texto à Aurelio. Il ne répondit pas. J'appelai. Il ne décrocha pas. Mon cœur se mit à battre vite. L'air me manqua, comme sous l'oppression d'un pressentiment pénible. Je pris la route de Ravina aux alentours de quatorze heures. Riton, avec ses moustaches pointues et son torse bombé, se tenait à l'extrémité de la Piazza Garibaldi, près de la fontaine de pierre blanche en forme de vasque antique, large et ronde comme une soucoupe. Il discutait avec le gros Dino, dont les mouvements de bras agitaient sa bedaine sous sa chemise. Ni l'un ni l'autre ne répondit à mon signe de la main. Le gros Dino me fixa même d'un air de défi, avant de siffler en plaçant

deux doigts dans sa bouche. Sur le seuil du Bar del centro apparurent une dizaine de villageois, dont je me demandai pourquoi ils se tenaient là, à m'observer pendant que je longeais la place.

Je poursuivis ma route sans plus y penser jusqu'à la propriété, où je trouvai le chien des Serrai gisant près de la porte du garage, les yeux mi-clos, perdu dans de petits râles à vous donner des frissons derrière la nuque. La cour était déserte. Le silence, l'ombre du figuier, les persiennes closes des appartements, les rideaux tirés sur les fenêtres de la dépendance semblaient la pavoiser pour une veillée de deuil. Avec le recul, cette carence de réaction peut paraître étrange, mais ni l'absence de vie, sur le moment, ni le manque de voitures, ni même l'atmosphère glaciale enveloppant la propriété n'attirèrent mon attention. Je traversai la cour sans m'attarder et une fois chez moi je pris une douche l'esprit léger, enfilai un jean et une chemise propre, puis fis défiler les titres de la presse sur l'écran de mon ordinateur, comme je le faisais d'ordinaire en rentrant de l'hôpital.

C'est à ce moment que j'entendis héler mon nom depuis la cour. Je dus me montrer trop lent à réagir car on le hurla à deux ou trois reprises, peut-être plus, et à chaque fois d'une voix dure et ferme, une voix brutale. Je me souviens d'avoir sursauté sur ma chaise, secoué par l'intensité des cris, et d'avoir entendu mon cœur battre de plus belle, comme s'il répondait à un appel de trompettes. Mon premier réflexe fut de penser à Bianca, car les dernières semaines, la pauvre femme se déplaçait péniblement en raison d'une phlébite, et aussi de cette histoire de lettres anonymes, qui lui alourdissait le cœur.

Il a dû arriver quelque chose, pensai-je, et je me précipitai sur le balcon, où une tranche de ciel rougie ensanglantait les campagnes. Juste en dessous, dans la cour, une dizaine de personnes, dont Riton et le gros Dino, pointaient les yeux dans ma direction. Il se dégageait du groupe une impression de cohue frétillante. De vilaine impatience. Je les voyais trépigner sur place, se dévisager l'un l'autre.

Lorsqu'il me vit apparaître sur le balcon, le gros Dino me fit signe de les rejoindre en agitant la main à la façon d'un berger battant le rappel de son troupeau. Je cherchai Bianca du regard, ou bien Lucia, ou même le vieux, mais je ne vis personne, et mon corps, alors, se couvrit tout entier d'une sueur froide, quelque chose de grave doit

vraiment être arrivé, me répétai-je en dévalant l'escalier. En deux ou trois pas, je me retrouvai nez à nez avec le gros Dino. Le reste de la troupe se tenait en arrière. Le carabinier n'était pas en uniforme. Je revois sa chemise au col ouvert sur sa poitrine, flottant au vent à hauteur des hanches. Il releva le rabat de sa casquette pour mieux me dévisager. Ses yeux roulaient dans leurs orbites. « Que se passe-t-il ? » demandai-je.

Personne ne répondit. Puis, soudain, quelqu'un se racla la gorge et ce fut comme un coup de feu au départ d'une course. Le gros Dino fit un pas en avant pour se planter devant moi, et se lança dans une tempête de propos désordonnés où il fut question de personnages très haut placés, au niveau national, voire international, avec qui lui, Dino Rossini, carabinier de la République, entretenait des liens fraternels depuis l'enfance et qui pouvaient, sur un simple mot de sa part, transformer mon existence en un cauchemar dont je me souviendrais pour le restant de mes jours. J'étais abasourdi. Pourquoi diable des gens si haut placés voudraient-ils transformer ma vie en un cauchemar ?

Plus le carabinier vociférait plus sa bedaine remuait, jusqu'à ce qu'une mare de sueur lui couvre le crâne, le front et les ailes du nez. Je ne fis rien d'autre que le regarder, ne comprenant toujours pas de quoi il en retournait. Le gros Dino, ensuite, détailla ses compagnons d'expédition avec dans le regard un vif scintillement d'orgueil. Puis il se tourna vers moi et se lança dans une nouvelle tirade, tout aussi brutale, tout aussi fielleuse, portant sur l'idée de dignité, sur ce que les hommes, les vrais, et non ceux de mon espèce, doivent donner en exemple à la jeunesse, sur toutes ces valeurs qui m'étaient étrangères, cela allait sans dire, à moi le débauché, le vicieux, autant que l'est la parole à l'animal. Tout devint alors très clair. Je revis le bec-de-lièvre du petit-fils Tancredi, le ballon roulant jusqu'à mes pieds lors de notre promenade au ruisseau avec Aurelio. Le petit nous avait suivis.

Les réactions, ensuite, s'enchaînèrent à toute marche, comme si ces gens étaient reliés entre eux par une chaîne sacrée, magique, qui n'était pas seulement celle de la parenté, de l'amitié, de l'intérêt, mais aussi d'un sentiment de peur viscérale inspiré par une loi antique, au point d'en perdre toute capacité de raisonner. Filomena, la directrice

du lycée, y alla la première à grands coups de mots pompeux, pleins de dégoût, sans jamais se départir de cette mine suffisante typique des gens de condition intermédiaire, qui cherchent à masquer leur nature de paysan par toutes sortes de politesses apprises. Sur moi, annonça-elle, et pour la suite de mon existence, pèserait désormais une honte inexpiable, elle en était certaine, une honte dont je n'aurais sans doute jamais conscience, ni aujourd'hui ni dans les années à venir, car de la part d'un homme qui s'adonne à pareil scandale, on ne peut pas s'attendre à des éclairs de lucidité, et encore moins à de la repentance.

Dans la foulée, Agostinella, la sacristaine, se mit à m'invectiver, elle aussi : « Je ne comprends pas », ne cessait-elle de répéter, la lèvre méprisante, le sourcil haut, « je ne comprends pas comment des enfants du bon Dieu peuvent se perdre à ce point dans le vice et le péché ». Pendant qu'elle fulminait, la rage ôtait tout ressort à son visage et je me souviens d'avoir pensé que la solidarité dans la haine était la pire des épouvantes, car elle vous transforme une poignée d'honnêtes gens en bourreaux impitoyables.

Agostinella, ensuite, des sanglots la secouèrent. Ses épaules tremblèrent. La peau de son visage se fit toute blanche. Sa poitrine se gonflait et se dégonflait, comme si elle était habitée par mille présences inconnues. Il souffla alors sur la cour comme un vent de panique. Filomena poussa de petits cris aigus et saccadés qui se mêlèrent à des voix de tête, celles de Riton et du gros Dino : « De l'air, de l'air, laissez-la respirer, il lui faut de l'air ! » Les deux hommes se précipitèrent sur la pauvre femme, dont les bras et les jambes flottaient tout seuls, puis ils la firent asseoir à l'ombre du figuier.

De voix, ensuite, il n'y en eut plus qu'une, celle de Tancredi, le grand-père du petit qui nous avait suivis jusqu'au ruisseau. Un type d'une bonté rare, ce Tancredi, pour qui cependant j'étais indigne, dorénavant, de crécher sur terre, ou du moins sur une terre peuplée de gens bien comme il faut, de bons chrétiens, parce que lui, Tancredi, ces choses-là, il les connaissait sur le bout des doigts grâce à son cousin d'Émilie-Romagne, qui avait séjourné dans les plus grandes villes du monde et croisé, de ce fait, tout un tas de dépravés de mon acabit. Il ponctua sa harangue d'un mouvement des épaules,

un mouvement de crâneur, pareil à celui d'un homme qui résout d'un claquement de doigts un problème d'une complexité extrême.

Tancredi, pourtant, je le connaissais depuis toujours, son fils et moi avions pris place sur les mêmes bancs au lycée, nous avions fréquenté les mêmes clubs sportifs, les mêmes salles de cinéma à Matera et à Potenza. Toujours est-il qu'il déchira l'air d'un grondement sonore, abject, puis il s'approcha de moi et me cracha sa salive en plein visage, avec l'air écœuré de qui souille une vieille loque, tandis que derrière lui, tous les autres se mirent à applaudir.

À cet instant, je n'étais plus qu'un amas de chair désarticulé. Un simulacre d'homme. Le reste de la troupe, unie comme une seule âme, accomplit un pas dans ma direction et chacun me cracha au visage à tour de rôle. Leurs regards étaient noirs, leurs traits déformés par la rage.

Le dernier à accomplir sa sale besogne, ce fut Riton. Après m'avoir souillé, lui aussi, il ne rejoignit pas ses acolytes. Il continua de me fixer en faisant rouler sa tête sur son cou à plusieurs reprises, jusqu'à faire craquer ses vertèbres comme des sarments sous les semelles d'un chasseur. Ensuite, il considéra le reste de la bande avec l'air de dire vous allez voir ce que vous allez voir, avec ce bon vieux Riton pas question de plaisanter. Après quoi, il me flanqua un coup de poing magistral en pleine figure, et un autre encore dans l'estomac, me faisant d'abord vaciller sur place, puis m'écrouler d'une pièce, le nez maculé de sang.

La mémoire, quand on y pense, est un instrument curieux. Ce dont je me souviens, à présent, c'est des chaussures du gros Dino. Je les revois se déplacer dans l'ombre de sa silhouette, à quelques centimètres des essaims de moustiques tournoyant autour de mon visage, alors que je gisais tel un fruit trop mûr sur le pavé de la cour. La voix brute de Riton reste gravée dans ma mémoire, elle aussi. « Demande pardon, hurla-t-il. Demande pardon pour tes saletés ! »

Puis tout s'arrêta. Tous ces gens refluèrent vers l'ombre apaisante de leurs pavillons. Ils rejoignirent les confins clos et sans mystère de ces enceintes intemporelles que resserre sur elles-mêmes la douce monotonie des habitudes. Ils reprirent le fil de leurs existences le cœur léger, la conscience apaisée par le sentiment du devoir accompli,

bercés par le ressac de leurs certitudes. Grâce à eux, d'une certaine manière, Ravina l'avait échappé belle. Dans quelques heures, à la fraîche, on les retrouverait sur la promenade de la Piazza Garibaldi, se baladant bras dessus, bras dessous jusqu'au Torrione, ou alors assis sur le seuil de leurs habitations avec leurs visages sacerdotaux, leurs voix riantes, excessives, heureux d'avoir fait en sorte que leur monde soit le même qu'hier.

Au bout d'un moment plus ou moins long, le chien hurla dans la cour désormais déserte, pareille à un lendemain de fête, comme si la mort venait de le frôler. Je criai le nom de Bianca, et aussi celui du vieux. J'appelai Lucia et même Aurelio. Mais les persiennes de la propriété demeurèrent scellées ; les rideaux de la dépendance tirés. Ce ne fut plus qu'un long silence. Le lendemain, j'appris par Marianna que Riton et le gros Dino, ce matin-là, avaient interpellé Aurelio à l'entame de ses visites pour lui ordonner de quitter Ravina séance tenante, et de ne plus jamais y revenir, sous peine de représailles.

Bien sûr, j'aurais pu chercher à le retrouver. Me rendre dans ce quartier ouvrier à la périphérie nord de Turin dont il m'avait si souvent parlé lors de nos balades au Torrione, remonter la trace de sa famille, de ses amis, de ses collègues, m'adresser à l'ordre des médecins, ou que sais-je encore.

Je ne l'ai pas fait. J'ai laissé s'accomplir l'œuvre d'effacement, suppliant le temps de réduire ces heures passées en sa compagnie à une succession d'images translucides, illisibles, de les éteindre à tout jamais avec mes désirs, mes illusions. Ce fut une prière vaine. Depuis lors, je ne compte plus les nuits où je me suis assis en rêve au bord du ruisseau aux papillons dans l'espoir de voir surgir sa silhouette sur le sentier, où j'ai imploré la terre, la mer et tous les saints du ciel de voler à mon secours, leur promettant de les payer mille fois en retour.

Je sais, aujourd'hui, que l'on n'est jamais prêt à souffrir réellement, qu'aucune expérience ne nous met à l'abri de l'effarement, de la stupeur que provoque l'injustice. Après le départ de mes bourreaux, la honte, le sentiment de dignité perdue investirent chacune de mes fibres. Ils prirent possession de moi. Je restai dans la cour de la propriété des heures durant. Puis la pluie tomba. Une de ces pluies de

chez nous aux gouttelettes tellement fines qu'elles ne transpercent pas même les frondaisons. Je n'eus alors d'autre choix que de remonter le sentier jusqu'à chez moi. Et de m'y terrer. Après, ce fut une autre vie. Un autre monde.

J'essaie de comprendre depuis tant d'années. De percer ce manque de volonté qui empêche de résister à l'appel de la haine, retournant tant de belles âmes en une horde de soldats fielleux. Par moments, je me dis que c'est inutile. Que l'Homme est une énigme, dont les desseins du cœur demeurent enveloppés par d'épais mystères.

Plus d'une fois, dans les jours qui suivirent la ratonnade, je me rendis à la propriété. J'implorai. Suppliai. M'agenouillai. Rien n'y fit. Pas une porte ne s'ouvrit. Je suivis le vieux dans ses champs. Je tentai d'intercepter Bianca dans la cour. Mille et une fois j'appelai Lucia. Jamais ils n'acceptèrent de me parler. De me laisser m'expliquer.

Ce furent des jours de solitude insoutenable. Chaque heure qui s'écoulait exacerbait en moi l'obsession de l'abandon. Mes parents. Aurelio. Et maintenant les Serrai. Je tentai de me consoler en me répétant qu'ils avaient agi par faiblesse plutôt que par volonté de me trahir. Mais l'amour n'est pas un livre qu'on referme si facilement, et avec lui les voix et les visages, les péripéties heureuses et malheureuses.

Leur absence était un poison qui chaque jour m'avilissait davantage. Je n'étais pas lié aux Serrai par le sang. Je n'étais pas leur fils. À mes yeux, cependant, notre lien était tout aussi puissant. Nous étions soudés par une communion presque religieuse, que la mort de mes parents semblait avoir établie une fois pour toutes. La trahison me paraissait si basse, l'abandon si cruel. Ne pouvaient-ils comprendre que si Dieu ou la nature avait muni les hommes de passions aussi pures que celle qui m'avait uni à Aurelio, ce ne pouvait être pour leur interdire de les satisfaire ?

Au village, c'était pareil. Lorsque la nécessité me contraignait de m'y rendre, c'était à chaque fois un débordement d'outrages. Je rasais les murs, humilié par les mines de dégoût, les ricanements. Vous pensez si cela leur faisait horreur, à tous ces gens, si cela leur occupait la

langue un type dans mon genre, un homme à la douleur si peu virile. À mon passage, petits et grands crachaient à terre, excités par le plaisir secret de me mortifier. Quand je marchais, la honte, toujours, était à mes trousses. Les murs me dévisageaient. L'écho des moqueries agitait ma respiration. Les bruits de pas dans mon dos me terrorisaient.

À la supérette, au kiosque à journaux, on ne me parlait pas, ou alors à l'aide de quelques mots indispensables. Il y eut, notamment, cet épisode au Bar del centro, où le patron, un grand type édenté qui gardait toujours une arme derrière le comptoir, au cas où les jeunes de la maison de correction de Bernalda traîneraient dans les parages, refusa de me servir.

C'était une de ces nuits de fin de printemps à la chaleur irrespirable, sans un souffle de vent. En dehors de quatre vieux jouant aux cartes, le local était vide de clients. Le patron, lui, se tenait accoudé au comptoir, le visage à vingt centimètres du ventilateur, la poitrine grasse et molle, une serviette enroulée autour du cou. Pendant qu'il avalait des pois chiches grillés, des nuées de moustiques lui tournaient autour de la tête, d'autres se faisaient rôtir sur le verre de la lampe, où des restes d'ailes et de pattes grillées s'agglutinaient.

J'entrai et demandai mes cigarettes. Le patron me fixa de ses grands yeux jaunis par des charretées de laurier mêlé d'alcool, qu'il faisait infuser lui-même à l'arrière de sa taverne. Puis il ajouta à l'adresse des joueurs de cartes : « Oh, les gars, il vous semble de vous trouver dans un lupanar ici, ou dans un endroit où on ne sert que des gens bien ? »

Tout ce bel aréopage éclata de rire. Après quoi, le patron quitta son comptoir et rejoignit ses acolytes en jouant des hanches et du poignet, la tête inclinée sur le côté, telle une vieille poupée désarticulée. L'envie me démangea de les apostropher, de leur demander si je n'étais pas un homme de chair et d'os autant qu'ils l'étaient, ou si le simple fait d'être animé de sentiments éloignés des leurs suffisait à faire de moi un monstre.

Mais je n'en fis rien. Je pris sur moi et résolus de chasser tout sentiment de culpabilité, sans jamais y parvenir. Je me disais qu'un jour, je ne retiendrais plus la haine qu'ils m'inspiraient. Je la leur cracherais en plein visage, moi aussi. Mais cela ne suffisait pas à

atténuer ma peine. Ce renoncement à l'orgueil m'était devenu insupportable. Hormis mes collègues de l'hôpital et Marianna, je ne voyais plus personne. L'unique source de réconfort, je la trouvais en me rendant sur la tombe de mes parents, où je priais de longues heures durant.

C'est d'ailleurs là, sur leur tombe, que je songeai pour la première fois à quitter Ravina. Un projet qui jusqu'alors aurait passé pour un supplice aussi cruel que la mort. Je me disais que je n'étais plus des leurs. Que j'étais radié de leur univers aux règles intangibles, un univers qui prenait son parti des injustices, qui les acceptait d'un bloc, sans volonté aucune de les infléchir, par crainte de se dénaturer. Mais je me ressaisis tout aussitôt et décidai de résister. D'élever mon bannissement en une forme de dignité toute personnelle. Après tout, cette terre était aussi la mienne. Celle de mes parents. Mes racines. Ma mémoire. Malgré ma mise au ban, la quarantaine morale dans laquelle je me trouvais désormais, banni d'eau et de feu par l'écrasante majorité des villageois, comment aurais-je pu l'abandonner ?

« Le temps arrangera les choses. Le bon sens finira par prévaloir. J'attendrai le temps qu'il faudra, là-haut sur mon coteau. La patience est l'arme des vainqueurs. Je laisserai à la raison, chez tous ces gens, la possibilité de faire son œuvre. » Voilà ce que je me répétais inlassablement. Quelle sottise ! Le temps, bien entendu, n'a rien arrangé du tout, ni même le bon sens. Mais je vais trop vite. Le souvenir de l'adversité me rend égoïste. Car le monde, malgré ma souffrance d'alors, n'avait pas cessé de tourner.

Il me faut en revenir à ces heures qui suivirent la disparition de Chiara et par lesquelles, le temps de l'enquête, je fus arraché à mon isolement. Dès le lendemain de notre première rencontre, le procureur voulut me réentendre : « Dans ce genre d'événement, se justifia-t-il, quand on ne possède pas d'indice, on part de la victime, de sa personnalité, de ses centres d'intérêt, puis on procède par cercles concentriques, en incluant les rapports avec ses parents, ses amis, ses camarades de lycée, jusqu'à dresser un tableau complet de son environnement. »

D'évidence, il n'avait pas encore d'idée précise de la tournure à donner à son travail.

« Je lis dans votre dossier que vous avez entretenu une relation avec l'ancien médecin du village, Aurelio Marra. Après avoir été surpris, disons en situation délicate avec celui-ci, vous avez eu maille à partir avec un groupe de villageois. C'est bien ça ? »

Je détournai la tête. Le poids des préjugés est si fort que nous finissons par éprouver ce que les autres attendent de nous. Je fus saisi de honte, comme si était soudain exposée, à la vue de tous, une sorte de souillure immonde que je gardais tapie au fond de moi. Mon malaise n'échappa pas au procureur.

« Rassurez-vous, poursuivit-il. Ces faits relèvent de votre vie privée, et pour ma part, ils y resteront. Aucun élément ne permet d'établir de lien entre cette histoire et notre affaire. Je vous interroge au titre de témoin, comme le reste des personnes impliquées, de près ou de loin, dans la vie de la petite. Rien qui vous soit spécifique, donc, malgré le zèle qu'ont employé certains de vos calomniateurs afin d'attirer mon attention sur votre personnalité, d'après eux, assez *problématique*. »

Il se leva de son siège et se dirigea vers la fenêtre, blanchie par une cataracte de soleil. Puis, comme il l'avait fait la veille avec les juges Falcone et Borsellino, il se laissa aller à digresser.

« Vous savez, reprit-il, les vrais tribunaux ne siègent pas dans les palais de justice. Ils sont à l'extérieur, dans nos rues, sur les places de nos villes et de nos villages. »

Il alluma sa pipe.

« La vie est un tribunal permanent. Et le plus rude des procureurs, c'est notre imagination, notre capacité à affabuler, à procéder par raccourcis, par supputations. Dieu merci, l'imagination n'est pas toujours secondée par l'intelligence, sinon le malheur des hommes serait encore plus grand. »

Il reprit place sur son siège, souffla la fumée sur le côté.

« L'expérience m'a enseigné une chose assez simple. L'accusation, la plupart du temps, ce n'est rien d'autre qu'un moyen de diversion. Ça permet de nous arroger des vertus par opposition, des vertus dont la plupart du temps nous sommes dépourvus. En salissant autrui, on pense le priver de sa lumière et, par ricochet, briller un peu plus soi-même. Le pire, c'est que cette façon de faire nous permet de nous sentir mieux ! Elle rend heureux, du moins sur le moment. Et comme nous sommes tous, à tour de rôle, accusé et accusateur, on ne se départit jamais vraiment d'une forme de complaisance assez malsaine à l'égard de ceux qui nous blâment. Ce qui fait la différence, au bout du compte, c'est le degré où certains portent le vice, et la limite que nous posons à notre complaisance. »

Son propos visait à me rassurer. Il s'exprimait sans amertume, comme si, ne pouvant diriger les événements, son unique arme pour les affronter était la clairvoyance.

« Nous haïssons nos bourreaux mais peinons à nous détacher d'eux, conclut-il. C'est étrange, quand on y songe, non ? Je pense que c'est parce que nous nous sentons toujours un peu coupables et innocents en même temps, quoi qu'il arrive. C'est le propre de la nature humaine. L'erreur, c'est qu'on se dit que l'équilibre entre ces deux pôles, tôt ou tard, finira par se faire. Illusion ! Pure illusion ! »

Le greffier servit le café. Ensuite, le procureur aborda mes liens avec Chiara. Je rappelai que je la connaissais depuis toujours, sans pour autant m'en sentir très proche ; quinze ans nous séparaient, nous n'étions pas de la même génération. Lorsque je la croisais, la plupart du temps, c'était à la propriété, quand elle rendait visite aux Serrai, ce

qui arrivait presque quotidiennement, ou alors en compagnie de Lucia, de Franco Cantatore et de Marianna, lors de leurs sorties au Bar del centro.

Mes réponses parurent le satisfaire. Il me raccompagna dans le couloir, puis je rejoignis la vieille ville à pied, où je déambulai dans les lacis troglodytiques des *Sassi*, me laissant guider, en levant la tête, par la coupole des églises. Mais à cette heure de la journée, l'endroit fourmillait de Japonais aux silhouettes fléchies par la chaleur, et se balader constituait une vraie pénitence. J'achetai donc la gazette locale et m'éloignai en direction d'une trattoria. En attendant mon plat d'*orecchiette al tegamino*, je tentai de lire les nouvelles du jour, mais sans y parvenir, de telle sorte que j'avalai mon assiette vite fait puis montai dans ma voiture, quand la voix de Pasquale Serrai, en allumant la radio, me tomba sur la tête comme un couperet. Cela faisait des semaines que je n'avais plus entendu ses mots traînants et empâtés, ses traces d'italien mêlées aux sonorités brutales du dialecte. J'en eus le cœur serré.

« La petite, disait-il, je la revois encore. Bianca, ma femme, elle lui avait dit : "Chiara, va appeler ton oncle." Alors la petite, elle est venue, et elle m'a dit : "Mon oncle, il faut que tu montes, c'est prêt à manger" ; moi j'étais dans le garage, qui me sert aussi de cantine ; la petite, elle était sur la rampe, tout en haut ; elle est pas descendue ; elle est restée perchée là comme un oiseau tombé du nid ; "Et toi, où c'est que tu vas ?" que je lui ai demandé à cause du sac sur son épaule ; "Je rentre me changer, mon oncle", qu'elle a répondu. Elle a dit : "Je reviendrai plus tard pour aller à la fête au village, avec Lucia et Marianna. On a rendez-vous ici, dans la cour." Après ça, elle est partie ; et nous, on l'a plus revue. »

Nos sentiments personnels, quoi qu'il arrive, se débrouillent toujours pour occuper la première place, la plus grande. Sur le moment, je ne pensai pas à Chiara, ni à l'enquête sur sa disparition. J'imaginai seulement le vieux dans sa chemise maculée de sueur, sa casquette plate vissée sur la tête, ses petits yeux soumis, opaques comme deux fenêtres murées dans une vieille grange. Je le voyais répondre au journaliste en battant du pied, pinçant sa croix d'argent

entre les doigts, impatient de rejoindre ses champs comme le serait un gosse à l'idée de reprendre un jeu trop vite interrompu.

Je quittai la route provinciale au moment où prenait fin son interview et empruntai la bifurcation en direction de Ravina, longeant cette bande d'asphalte bordée de végétation touffue qui s'élargit sur près d'un kilomètre, puis rétrécit à l'entrée du bourg, et plus encore autour de l'église, avant de déboucher sur la Piazza Garibaldi, son agglomération de maisons et de commerces resserrés sur eux-mêmes, tel un troupeau de moutons apeurés.

C'est là, à l'entrée du bourg, que j'aperçus les fourgonnettes. Il en émergeait un peu partout, le long de la route, en bordure de la place, sur le chemin s'élançant en zigzag vers le Torrione. La plupart étaient de couleur blanche, avec écrit *Rai* ou *Mediaset* sur les portières ; d'autres, beaucoup plus grandes, étaient affublées de paraboles gigantesques sur le toit. Derrière les micros, les gens gesticulaient, secouaient la tête de dépit. Il me semblait les écouter parler sans bruit, dans un silence tellement lourd qu'on aurait pu entendre se déployer le chant d'un merle. Aux abords de la propriété, la confusion était encore plus grande. Des journalistes devisaient en fixant l'œil des caméras, la mine attendrie, tandis que d'autres, dans la cour, interrogeaient les villageois en articulant chaque parole avec lenteur, comme s'ils s'adressaient à des enfants.

Je garai ma voiture près du portail, puis remontai le chemin jusqu'à chez moi, où j'allumai le téléviseur. La première chaîne transmettait en direct de la propriété, le dernier lieu où Chiara avait été aperçue avant de s'évaporer dans le néant. « Si les citoyens de Ravina pensent détenir le moindre élément utile, annonça le maire, aimable et plein d'onction à la façon d'un politicien, je leur demande de contacter au plus vite les enquêteurs. Ils peuvent également se rendre à la mairie, ou auprès de notre agent de référence, Dino Rossini. L'anonymat sera garanti à quiconque apportera sa contribution au bon déroulement de l'enquête. L'important est d'agir vite afin de retrouver Chiara saine et sauve. Je demande enfin à tous les agriculteurs du territoire de vérifier les moindres recoins de leurs terrains, leurs puits, leurs hangars afin de s'assurer qu'aucun indice pertinent ne puisse être négligé. »

La caméra, à présent, se déplaçait dans la cuisine des Serrai. Je

reconnus le portrait de Padre Pio sur le manteau de la cheminée, les statuettes du saint patron et de la Vierge noire. Ce fut comme si l'on me versait du sel sur une plaie à vif, tant me torturait le fait de ne pas y être, moi aussi, dans cette cuisine, de ne pas partager un peu de la souffrance des Serrai, assis sur le canapé d'osier déplacé pour l'occasion sous la fenêtre.

« Le procureur, annonça la journaliste, n'a pas souhaité faire de commentaire, si ce n'est pour nous confirmer que les recherches continuent. Deux mille affichettes ont été distribuées dans tous les villages avoisinants. Plusieurs dizaines de personnes sont sur les traces de l'adolescente, des carabiniers, mais aussi des spéléologues, des membres de la protection civile, de la police d'État et de la police provinciale. À ce stade et sans négliger les autres pistes, les enquêteurs semblent se concentrer sur la possibilité d'un kidnapping. L'hypothèse privilégiée est que Chiara soit montée dans la voiture de quelqu'un qu'elle connaissait. Je peux en tout cas vous dire qu'ici tout le monde prie pour que la malheureuse retrouve les siens dans les plus brefs délais. »

La journaliste pérorait sans effort ni fatigue. On aurait dit qu'elle avait avalé du savon et que les mots lui glissaient tout seuls hors de la bouche. Son prénom et son nom scintillaient au bas de l'écran en lettres fluorescentes, *Tiziana Valente*, était-il écrit, *en direct de Ravina*. Elle fixa la caméra en esquissant un sourire d'intimité, puis s'approcha de Lucia comme l'on s'avance vers un malade, à pas comptés, le visage alourdi par la compassion : « Comme vous pouvez l'imaginer, les parents de la disparue ne sont pas en état d'intervenir sur nos antennes. Mais nous sommes ici chez l'oncle et la tante de Chiara, Bianca et Pasquale Serrai, où elle a déjeuné avant de se rendre chez elle et puis de disparaître, et où, par ailleurs, elle passait, me dit-on, le plus clair de son temps. Vous êtes la cousine de Chiara, c'est bien ça ? Je crois savoir que vous exercez le métier de relookeuse, ici, à Ravina.

— Oui, enfin, si on peut dire », répliqua Lucia en se redressant sur le canapé.

Elle fixa la caméra, ajusta ses cheveux et tira son menton vers le

haut, avant de s'exprimer sur le ton pénétré de quelqu'un qui mesure l'importance de la tribune qu'on lui offre.

« Ce n'est que le début. Dans les villages, c'est pas comme dans les grandes villes, la clientèle, pour en avoir, c'est beaucoup plus compliqué.

— Vous étiez comme deux sœurs avec Chiara, n'est-ce pas ? »

Les traits de Lucia se décomposèrent. Elle dévisagea la journaliste avec des yeux arrondis de candeur, comme si elle prenait soudain conscience de l'ampleur du drame. Puis elle se ressaisit :

« Nous sommes *encore* comme deux sœurs, rétorqua-t-elle sans quitter la caméra des yeux. Je ne veux pas croire qu'elle ne reviendra pas. Ce n'est pas possible. »

Elle parlait maintenant d'une voix discordante, rauque, dans un bégaiement étouffé par un début de sanglot. En la voyant porter ses mains à hauteur de son visage, ma gorge se noua. Elle se couvrit les yeux et secoua la tête, comme pour chasser une douleur intolérable.

« Ce que vous vivez là est terrible, reprit la journaliste, avant de s'accroupir près de Lucia et de poser une main sur son épaule. Mais en plus de cette peine immense, qu'est-ce que vous ressentez, là, en ce moment précis ? Dites-nous : de la colère ? De la peur ? »

Lucia inspira dans un bruit de concentration pénible. Sous ses yeux, le rimmel se diluait. Elle en essuya les traces noires à l'aide d'un mouchoir. Puis elle évoqua sa relation avec Chiara comme l'on parle, bizarrement, d'un monde qui n'existe déjà plus que par le souvenir.

« Nous étions toujours ensemble, elle et moi. Avec le commerce, ses parents étaient fort occupés, et puis elle était fille unique. Elle a pratiquement grandi chez nous. Pour moi, c'était comme une petite sœur, et pour mes parents comme une deuxième fille. Quand elle était petite, c'est moi qui la conduisais à l'école. Le soir, j'allais la rechercher. Très souvent, elle dormait avec moi. Quand elle est devenue plus grande, jamais je ne sortais sans elle, même si certains prétendaient qu'elle était trop jeune pour me suivre comme ça partout. C'est moi qui lui ai appris à se maquiller, à choisir ses vêtements, à lisser ses cheveux. On avait même le projet d'habiter un jour ensemble, d'avoir notre appartement à Matera ou à Taranto, ou peut-être à Milan. »

Bien que sa voix se fût de nouveau durcie, les larmes, au bout du compte, la suffoquèrent. Elle chercha le soutien de sa mère, assise à côté d'elle. Chez Bianca, cependant, toute trace d'énergie et de confiance semblait avoir disparu. Elle était anéantie. Je songeai à ses relations compliquées avec Assunta, la mère de la petite, aux rancœurs enracinées dans le cœur de leur enfance, à l'acuité des petites mesquineries qui s'étaient ensuivies à l'âge adulte, rendues féroces par l'étroitesse du milieu, par le contact continuel de tous avec tous. Les deux sœurs, désormais, étaient unies dans le malheur, prisonnières d'une attente dont la densité était celle du cauchemar. Et je me rendis compte, à cet instant, qu'il me serait impossible de renier les Serrai, voire simplement de me détacher de leur douleur. Très vite, le regard blessé de Bianca me devint insoutenable, si bien que je m'éloignai du téléviseur et me rendis à la cuisine, où j'avalai un grand verre d'eau.

À mon retour, la journaliste était encore accroupie près de Lucia, elle hochait la tête à la façon de ces petits chiens en peluche qui remuent sur la plage arrière des voitures. Quand elle se redressa, Lucia en fit autant, comme si elle était aimantée par l'œil de la caméra, au point que les deux femmes se retrouvèrent épaule contre épaule.

« Voilà, annonça Tiziana Valente en plissant les yeux. Ici à Ravina, du moins pour le moment, c'est tout ce que l'on peut dire. »

On vit alors surgir la silhouette un peu tassée de Mino Fiore, et à ce stade de mon récit, il me faut ouvrir une parenthèse car le vieux Fiore en ce temps-là, malgré son brushing et ses costumes bleu pâle, c'était une véritable institution, une sorte de dieu cathodique des turpitudes de l'âme humaine, toutes les turpitudes sans exception, bien qu'avec un penchant très net pour les disparitions de personnes, les enlèvements et les faits de mœurs. La notoriété lui était venue avec l'affaire dite de Vermicino, du nom d'une rue dans le quartier romain de Finocchio, le long de la Casilina.

L'incident remontait au 10 juin 1981, quand un enfant de dix ans tomba dans un puits profond de quatre-vingts mètres, près de la

résidence secondaire de ses parents, rue Vermicino. Les opérations de sauvetage se prolongèrent durant dix-huit heures, intégralement commentées par Mino Fiore. Entre-temps, une foule de dix mille personnes s'était entassée sur les lieux du désastre. Comme dans une foire paysanne, des vendeurs de boissons et de sandwichs s'étaient agglutinés à quelques encablures du puits.

Ce jour-là, rien n'échappa à la télé de la douleur : l'intervention des spéléologues, le défilé des volontaires, le désespoir des parents, l'arrivée du président de la République. Des acrobates tentèrent de se faufiler dans l'entonnoir rocheux où était emprisonné l'enfant, et ensuite, après l'échec des gymnastes, ce fut au tour d'une équipe de nains de s'efforcer d'y parvenir. En vain : le 13 juin 1981 à sept heures vingt précises, Mino Fiore, le visage défait, la voix éraillée, mit fin au plus long direct de l'histoire de la télévision italienne. Certains se demandèrent, ensuite, si le mécanisme du spectacle, depuis Vermicino, au lieu d'illustrer la réalité, n'était pas devenu la réalité elle-même, au point de transformer cette dernière en l'ombre de sa représentation.

Lorsque Tiziana Valente, flanquée de Lucia, rendit l'antenne depuis la cuisine des Serrai, Mino Fiore s'approcha de la caméra.

« Merci, Tiziana, pour ces témoignages bouleversants, lança-t-il d'une voix pleine d'empathie. Nous prions, nous aussi, pour que la petite nous revienne au plus vite, saine et sauve. »

D'un geste lent et réfléchi, il écarta la mèche qui lui caressait le front. Avant de conclure par ces mots, toujours les mêmes, qui accompagnaient chacune de ses interventions à la manière d'un mantra :

« Rendez-vous demain à la même heure, sur cette même antenne. D'ici là, je vous souhaite une excellente soirée. Et que la providence soit avec vous. »

De l'enquête officielle, dans les heures qui suivirent, nous n'apprîmes pas grand-chose, si ce n'est que les gendarmes passaient au crible les profils à risque – parents, amis, enseignants, commerçants, compagnons de lycée. Un nombre important de portables, parmi les proches, avaient été placés sur écoute et lorsqu'un véhicule stationnait ou ralentissait à proximité de la Via Toledo, sa plaque minéralogique était relevée par les habitants de la rue, puis transmise au commissariat local.

Bien sûr, on avait fait appel aux profileurs de la section scientifique des carabiniers pour analyser le moindre indice utile, tandis que sur le littoral les plongeurs s'activaient sans relâche. Il en allait de même dans les campagnes à proximité de Ravina, où les battues se poursuivaient. Les fouilles s'accéléraient également du côté de Matera dans le parc archéologique, dans le dédale des sentiers rupestres ; mais autant compter les étoiles par une nuit d'été car s'y retrouver dans ce parc immense, dans ces enclaves de pierre, percées de caves de tuf et de grottes plus ou moins transformées en habitations, semblait illusoire.

Puis la rumeur, un moment, évoqua la piste d'un forain, un type dans la cinquantaine, se déplaçant dans une voiture de couleur sombre et de marque allemande, profil collant en tout point à la description fournie par Riton du mystérieux conducteur vadrouillant, à l'heure approximative de la disparition, près du champ de chicorée. Mais cette piste, comme tant d'autres surgies dans ces jours-là et retombées tout aussitôt, se révéla des plus farfelues, de telle façon que le village s'abandonna au supplice de la résignation, le pire qui soit, se laissant emprisonner par un goût de mort, délétère, putride, qui nous figea dans la terreur. Comment concevoir qu'une adolescente de quinze ans disparaisse sans crier gare, comme aspirée par un trou

noir, sur cette bande d'asphalte longue de quatre cents mètres et habitée de part en part, séparant son domicile de chez les Serrai ?

Dans le pavillon de la Via Toledo, à la propriété, c'était un défilé constant d'avocats et de journalistes, de bonnes volontés de toutes sortes arrivées des quatre coins de la région, offrant leur solidarité à la famille. Des parents d'enfants disparus proposaient leur expertise, leur compassion. Les politiciens locaux défilaient, eux aussi, Cavour en tête, tout comme un certain nombre de célébrités venues témoigner de leur soutien. Il y avait aussi les ouvriers de la Fabrique de Taranto, dans les Pouilles toutes proches, pourtant sur le point d'être licenciés en masse, qui se relayaient pour la distribution et le collage des affiches. Ils infiltraient les manifestations sportives, les spectacles, les réunions syndicales, les amicales afin d'entretenir l'émotion collective. Sans oublier les autres, plus ou moins proches, plus ou moins intéressés, intervenant avec plus ou moins de jugeote. Comme ce Fabrizio Cavani, le fils du boiteux. Vingt-sept ans, une barbe en triangle et une vie passée à zoner autour de la Piazza Garibaldi sur une Vespa blanche, comme une abeille en quête de pollen. « Moi, pour être honnête, déclara-t-il, je n'ai plus aucun espoir. Ça me crève le cœur de dire ça, mais à l'heure où on parle, elle doit déjà être morte. »

Nous étions le samedi 11 juin 2005, soit six jours après la disparition de Chiara. J'avais été de garde à l'hôpital durant la nuit. Selon mon habitude depuis mon bannissement, j'étais rentré chez moi sans passer par le village, traversant cette sorte de longue selle de cheval qu'était Ravina, étroite et vallonnée, sans m'y attarder. Après avoir avalé un café, je branchai le téléviseur sur la première chaîne nationale, depuis laquelle Assunta et Ninetto devaient adresser un appel solennel au président de la République. Afin de meubler l'attente, un micro-trottoir avait été organisé parmi les villageois. Le premier à s'exprimer fut donc le fils Cavani : « Je connais la région comme ma poche, dit-il. Et ça, c'est grâce à la musique. J'en joue depuis que je suis tout petit. La journée, je travaille dans un *call-center*, faut bien gagner sa vie. Mais mon vrai métier à moi, c'est la chanson. Le soir et les samedis, je fais des concerts, j'anime les mariages et les communions. Ça commence à bien marcher. Ce qui

me manque, pour vraiment percer, c'est un manager, un coup de pouce, quoi, quelqu'un qui connaît le milieu. D'ailleurs, j'ai enregistré un CD. Si vous allez sur YouTube et que vous tapez *Une vie de dingue*, vous me verrez. C'est mon meilleur titre. Mais je voudrais pas avoir l'air de me faire de la pub sur le dos de Chiara, ce serait pas correct. D'autant que la petite, je la connaissais depuis toujours. »

Le jeune homme marqua une pause. Lissa sa barbe. L'air méditatif dont il se parait lui allait comme des guêtres à un lapin. Dans son dos, on entendit aboyer un chien, et aussi hurler un coq, mais d'un chant de l'après-midi, triste et chevrotant. « Les derniers temps, reprit-il, on sortait souvent à cinq, Franco, Lucia, Marianna, Chiara et moi. Mais faut pas penser à mal, hein ? On se racontait des blagues, on buvait des coups. Rien de plus. La petite, elle buvait même pas, je veux dire pas d'alcool, rien que des jus de fruit. C'était un peu notre mascotte. On la protégeait. Faut dire qu'elle s'était faite jolie, très jolie même ; c'était devenu une petite femme ; elle se maquillait, elle s'habillait plus sex, quoi, si vous voyez ce que je veux dire. Quand elle passait devant un homme, eh bien, l'homme, il pouvait pas faire autrement que de la reluquer. D'ailleurs, ça manquait jamais. La seule chose, c'est qu'elle était exubérante, toujours à vouloir ramener l'attention à elle, comme si elle avait peur qu'on l'oublie. Plus d'une fois, sa cousine l'a engueulée pour ça. Faut dire que c'est elle, Lucia, qui l'avait introduite dans le groupe des grands ; elle l'emmenait partout avec elle ; d'une certaine manière Chiara était son ombre ; Lucia en était responsable, au fond elle était sa grande sœur. *Sois plus discrète,* qu'elle lui disait, *arrête de faire ta starlette*. C'est vrai que des fois ça pouvait prêter à confusion, surtout qu'elle restait dehors avec nous jusqu'à trois ou quatre heures du mat, ça aussi j'ai jamais compris comment c'était possible. Donc, moi je dis qu'avec tous ces porcs qui traînent dans les rues de nos jours, ça pouvait pas manquer que quelqu'un l'embarque de force. Enfin je dis ça je dis rien. Je voudrais pas avoir d'ennuis : j'ai déjà été entendu une fois par les flics et ça m'a suffi. Mais je vous le dis, moi, ça m'étonnerait pas que ça se soit passé comme ça. »

Dès les premières heures du drame, le fils du boiteux avait multiplié les coups de fil aux rédactions des télévisions, de la presse écrite ; il

avait fait le pied de grue au Bar del centro où se réunissaient les journalistes. « Cette peluche, dit-il en brandissant devant la caméra un petit singe à poils marron, c'est moi qui la lui ai offerte. Je sais plus à quelle occasion. Les peluches, elle en était folle. Dès qu'elle en voyait une, il la lui fallait. Et nous, les plus grands, quand on le pouvait, on tentait de lui faire plaisir. Je vous dis, Chiara c'était un peu notre mascotte. Cette peluche, elle l'a oubliée dans ma voiture un soir où on était sortis tous ensemble avec Franco, Marianna et Lucia. Aujourd'hui qu'elle est plus là, c'est tout ce qui me reste d'elle. »

Mino Fiore reprit l'antenne sans chercher à en savoir davantage, puis la transféra à un de ses envoyés spéciaux se trouvant Via Toledo, un type dans la trentaine, lui aussi, long et mince comme un fil de fer. On le vit entrer dans la chambre de Chiara, où s'entassaient sur des étagères des posters de chanteurs, des têtes de mort et des peluches. Au-dessus de la garde-robe trônait le visage chargé de rimmel de Rihanna, une affiche des Blue et une autre d'Hilary Duff. Assunta et Ninetto étaient assis sur le lit de l'adolescente. La caméra tourna autour de leurs silhouettes voûtées, cadra en gros plans leurs regards éteints, leurs visages creusés par les larmes et la douleur.

« Assunta, Ninetto », fit Mino Fiore, comme pour les ramener à la vie, avant de déployer une feuille de papier noircie par une écriture manuscrite. Pour mieux marquer l'importance du moment, il laissa s'installer un instant de silence, adopta une moue inquiète. « Ce que vous allez entendre, maintenant, ne vous fera peut-être pas plaisir, lança-t-il ensuite. Mais je ne peux pas ne pas vous soumettre ce message. La copie de la dissertation de Chiara nous a été fournie par une de ses enseignantes, une fidèle de l'émission, que je remercie d'ailleurs pour sa collaboration. Je la trouve très instructive, compte tenu des circonstances. Et aussi très forte. Je vous en lis un court extrait : "Je m'appelle Chiara. Mon père s'appelle Nino, même si tout le monde l'appelle Ninetto. Ma mère s'appelle Assunta. Elle a quarante-cinq ans. C'est une femme très froide, peut-être parce qu'elle a été adoptée quand elle était petite. Je ne m'entends pas très bien avec mes parents, surtout avec ma mère. Avec elle, on a des

rapports conflictuels. On se dispute presque tous les jours, le plus souvent pour des bêtises. Je n'ai jamais le droit d'exprimer ce que je ressens. Elle a son idée sur tout et c'est toujours elle qui a raison. Mon père, lui, il est toujours fourré dans son magasin. C'est un homme gentil, mais il ne pense qu'à travailler, qu'à acheter du terrain pour agrandir son commerce. À ses yeux, il n'y a que ça qui compte. Moi, c'est à peine s'il me voit. Quand je serai plus grande, j'aimerais voyager, parcourir le monde, travailler sur des bateaux de croisière. Je n'en peux plus de vivre à Ravina. J'ai hâte d'avoir quelques années de plus pour pouvoir enfin partir." »

Mino Fiore détacha les yeux du document, redressa lentement la tête, puis il ajusta le nœud de sa cravate. Après quoi, il interpella la mère de la petite :

« Assunta, demanda-t-il, que vous inspirent les mots de votre fille ? Ce sont des mots très durs à l'encontre de sa famille, non ? »

Devant mon téléviseur, je fus pris d'un mouvement de révulsion. Comment ce type pouvait-il creuser le pathos à ce point, avec autant d'acharnement, jusqu'à l'obscénité ? Du haut de quelle moralité ? Six jours, seulement, que Chiara avait disparu, nul n'était à même de la déclarer morte ou vivante et voilà qu'Assunta et Ninetto, hébétés par la souffrance, ravagés par l'absence inexpliquée de leur enfant, devaient se défendre face à des millions de téléspectateurs de l'accusation à peine voilée d'être de mauvais parents ; le tout sur base d'une dissertation scolaire de quelques lignes, peut-être rédigée au lendemain d'une engueulade portant sur une futilité ! Quinze ans ont passé depuis lors et je ne sais toujours pas de quelle manière décrire le silence qui suivit. Par quels mots fixer un tel vertige. Le visage baigné de larmes, Assunta semblait à l'agonie.

« Que voulez-vous que je vous dise ? répliqua-t-elle. Les incompréhensions, dans les familles, ce sont des choses qui arrivent. C'est une question de génération ; c'est comme ça qu'il faut le prendre ; ça veut rien dire d'autre. De toute façon, pour les enquêteurs, c'est pas une fugue, car après autant de jours, les jeunes de cet âge, quand ils fuient, ils doivent bien demander de l'aide à quelqu'un pour manger et pour dormir. D'ailleurs, c'est de cette manière qu'on les retrouve. »

Apparut alors à l'écran le portrait d'une Chiara toute souriante, tiré de son profil Facebook. Ses lèvres étaient tendues vers l'avant, comme si elle s'apprêtait à emboucher une trompette. Son index et son majeur étaient soulevés en signe de victoire. Défilèrent ensuite d'autres photographies. Elle y apparaissait tantôt seule tantôt en compagnie de membres de la famille, dans la cour de la propriété, avec le vieux ou aux côtés de Bianca, jouant à la cliente dans la chambre aménagée en salon de relooking de Lucia, bras dessus bras dessous Piazza Garibaldi avec Franco Cantatore.

« Chiara sortait beaucoup, n'est-ce pas ? remarqua Mino Fiore. Et souvent avec des jeunes gens beaucoup plus âgés qu'elle, comme ce Franco Cantatore ou ce Fabrizio Cavani qui frôlent la trentaine, alors qu'elle, la petite, en avait à peine quinze. »

Nouvelle mise en accusation. La tête inclinée vers l'avant, drapé de sa belle autorité cathodique, Fiore arpentait le studio de long en large, écartant périodiquement la mèche qui lui envahissait le front.

« Une telle liberté, vu son âge, n'était-elle pas dangereuse ? Cela ne vous effrayait pas ? »

Cette fois, ce fut au tour de Ninetto et de sa voix à peine audible.

« Ici, à Ravina, nous sommes dans un village, ce n'est pas comme dans les villes. Tout le monde se connaît. Très jeunes, les enfants circulent librement. Toutes les portes leur sont ouvertes. Chacun surveille celui de l'autre. Quand il s'agit de manger, par exemple, si tu es avec un ami, eh bien tu rentres chez lui et tu t'assieds à sa table. Pas besoin d'invitation. Pareil pour se déplacer. Celui qui a la voiture, il charge les autres. Et puis Chiara n'était pas toute seule. Elle était avec sa cousine. Avec ses amis. Les plus âgés, ils veillaient sur elle. Nous, on n'avait pas à s'inquiéter. »

Ninetto regarda tout autour de lui. Les yeux bas, apeurés. Il semblait ne plus savoir où il se trouvait. Ne pas reconnaître la chambre de sa fille. La peur de mal faire, de mal dire, lui comprimait le visage. Il s'était exprimé avec des mots tremblants, boursouflés, prononcés de manière enfantine, presque en zozotant, comme si sa langue le gênait ou qu'il peinait à déglutir. Il me sembla, en l'écoutant, que ces mots, ce n'était pas lui mais bien moi qui les avais prononcés, avec ces mêmes balbutiements, le même effet de passer aux yeux du monde

pour un péquenaud triste et besogneux, muré dans son existence de pauvre diable, incapable, sans doute, de sonder l'âme tourmentée de sa fille adolescente. La silhouette recroquevillée sur elle-même de Ninetto, ployée par la gêne et l'embarras, était devenue ma silhouette. Cette forme de résignation, je l'avais éprouvée dans ma propre chair. Elle ne relevait pas uniquement du désespoir d'un père craignant pour le sort de son enfant. Elle avait à voir avec cet asservissement sournois, ce sentiment d'infériorité qui piétine, chez les laissés-pour-compte, ce qu'ils ont de plus intime lorsqu'ils sont confrontés aux autorités, au pouvoir, aux gens qui parlent et s'agitent comme il se doit, les induisant à accepter le mauvais sort, l'injustice, sans jamais se révolter. À courber l'échine. Cette sorte de résignation honteuse, aliénante, comment aurait-elle pu ne pas me serrer le cœur, tandis que je voyais le pauvre Ninetto baisser les yeux face au regard franc, puissant, bien assuré de Mino Fiore ?

Très vite, les femmes se relayèrent auprès d'Assunta et de Ninetto. La patronne de la supérette chargeait tous les matins sa fourgonnette de cageots de vivres, que son mari déposait discrètement dans le jardin du pavillon de la Via Toledo. Plus d'une fois, des voisins se donnèrent rendez-vous au Cultivateur pour tondre la pelouse derrière le hangar, afin d'arracher les mauvaises herbes des plates-bandes. Lucia triait les milliers de lettres, de dessins et de cartes postales adressés aux parents de la disparue, auxquels elle répondait avec l'assistance de Franco Cantatore et de Marianna.

Les esprits furent de la partie, eux aussi, car deux voyantes très actives dans la région mirent au service de l'enquête leur proximité avec le surnaturel. La première demeura plusieurs heures accroupie sur une chaise basse, dans la chambre de la petite, à réciter une litanie de sons perçants, à cause de ses gencives clairsemées. La scène se déroulait en pleine nuit, dans le plus complet silence afin de faciliter la communication avec l'au-delà, et au bout de quelques heures, une chouette se posa sur le rebord de la fenêtre, mais sans chanter, ce qui, annonça la sibylle, confirmait son intuition d'un retour rapide et tout en regrets de Chiara chez ses parents. La seconde fut moins longue mais plus active. Elle brûla de l'huile dans une soucoupe, la recueillit avec de la filasse et la versa sur une feuille de papier. L'huile se sépara en quatre, formant une croix. La sentence tomba tout net : « Votre fille est morte, asséna-t-elle. Toutes mes condoléances. »

Le conseil municipal ne demeura pas en reste, lui non plus, puisque sous l'impulsion du maire, une marche de soutien fut bientôt organisée. Pour l'occasion, l'hôpital m'accorda un congé exceptionnel. Cette fois, j'étais bien décidé à m'arracher à mon bannissement, à affronter les regards torves et les ricanements, bref à réhabituer le village à ma présence. Je ne dormis pratiquement pas de la nuit et lorsque les cloches de l'église sonnèrent le rassemblement, je

me plaçai en queue de cortège, deux ou trois mètres derrière les derniers participants. Cependant, j'eus très vite la sensation d'accomplir quelque chose d'inconvenant et ce ne fut d'ailleurs pas bien long avant que ce sentiment se traduise en faits concrets, car dès que nous commençâmes à marcher, le petit-fils Tancredi, ce morveux, remua son bec-de-lièvre en direction de son voisin et lui murmura quelques mots à l'oreille, avant de disparaître en ricanant, la mine dégoûtée, emmenant son camarade dans son sillage. Sans doute s'en alla-t-il prévenir Riton et son grand-père de ma présence, de telle façon qu'au bout d'une à deux minutes, je vis les deux hommes fondre sur moi d'un pas décidé, la mâchoire serrée et les poings fermés, comme s'ils partaient en guerre.

« Qu'est-ce que tu fous là, sale pervers ? m'apostropha Riton. T'as pas encore compris que ta place n'est plus parmi nous ? J'ai pas été assez clair la dernière fois ? Faut que je te réexplique ? »

Le vieux Tancredi se tenait à ses côtés, immobile dans son pantalon en toile de jute flairant le cochon, l'œil brillant de fureur, prêt à intervenir. Ses mains devaient transpirer d'excitation, car il les essuya contre ses cuisses, exposant dans toute leur saleté la crasse nichée sous ses ongles. Malgré la peur, j'étais bien résolu, cette fois, à ne pas céder à leurs intimidations, à ne pas reculer d'un pouce.

« Je suis ici pour Chiara, répliquai-je. Pour personne d'autre. Et je marcherai comme tout le monde afin de lui témoigner mon soutien, que ça vous plaise ou non. »

Riton n'était pas du genre à s'en laisser conter, le récit détaillé et quasi quotidien au Bar del centro de ses nombreuses bagarres faisait partie de la légende, au même titre que les mille et une manières par lesquelles il avait abusé son prochain pour se bâtir une fortune sans égale à Issy-les-Moulineaux puis à Ravina. Il fronça le bout de son nez, fit rouler sa tête sur son cou et s'approcha jusqu'à frôler mon visage. Son haleine de raisin mûr mêlé d'un fort relent de tabac acidulé m'empêchait presque de respirer.

« Écoute-moi bien, petite pédale, asséna-t-il, je crois que t'as pas bien saisi à qui t'avais à faire. »

J'avais le cœur dans mes chaussures. Ma gorge n'était plus qu'un nœud. Je fermai les yeux, certain que l'ancien peintre en bâtiment

allait m'asséner cette fois encore une droite magistrale, et sans doute l'aurait-il fait sans l'intervention providentielle de Marianna, qui l'apostropha comme on le ferait avec un gosse turbulent, dont le comportement franchit toute limite acceptable.

« Fiche-lui la paix, s'agita-t-elle. C'est pas croyable, ça ! Vous n'en avez pas assez fait ? »

Cette brute épaisse de Riton et son acolyte se dévisagèrent un bref instant, surpris par la véhémence de la jeune femme et cherchant chacun chez l'autre la meilleure manière de réagir. Au bout du compte, ils s'éloignèrent sans renchérir, sans doute afin d'éviter de se donner en spectacle en pareille circonstance. L'attroupement de curieux qui avait commencé à se former autour de nous se dispersa, lui aussi. Après quoi, Marianna me donna le bras et nous remontâmes une partie du cortège par le flanc, indifférents au brouhaha d'indignation causé par notre passage. J'aperçus alors le calicot portant l'inscription : *C'est tout un village qui prie pour son enfant* – et les larmes me montèrent aux yeux, comme si la prière pour cet enfant perdu, d'une certaine manière, je l'invoquais également pour moi.

Tout à leur douleur, les parents de la petite ne me virent pas. Ils figuraient en tête de cortège, main dans la main, là où se trouvait le maire. Les Serrai se tenaient juste derrière : Pasquale, voûté dans sa chemise blanche, la cravate molle tombant sur le nombril ; Bianca, couverte d'un châle sombre. Eux non plus ne remarquèrent pas ma présence. Ni même Lucia, d'ailleurs, sur qui l'attention ne pouvait manquer de se porter puisqu'elle ne cessait de pleurer, ôtant et chaussant un nombre incalculable de fois ses larges lunettes noires afin de s'essuyer les yeux. Très vite, elle sortit du rang et se dirigea vers les journalistes qui couvraient le défilé caméra au poing. Un rassemblement s'opéra et la silhouette de la fille Serrai disparut derrière les micros. Seule sa voix chevrotante, brisée par les sanglots, parvint à se frayer un chemin dans la cohue. « Je veux m'adresser aux ravisseurs, déclara-t-elle. Ou à ceux qui s'en sont pris à ma cousine. Qui que vous soyez, donnez-nous de ses nouvelles. Je vous en supplie. Dieu est grand. Si vous vous repentez, il vous pardonnera. »

Puis elle reprit place aux côtés de ses parents. « C'est incroyable, cette volonté d'apparaître coûte que coûte, lança Marianna. On la voit

et on l'entend tout le temps. Je ne la connaissais pas comme ça. » Le manège se répéta quelques mètres plus loin, cette fois avec des représentants de la presse écrite. « À mon avis, c'est un talent inné, reprit Marianna. Il y a des gens comme ça, comme d'autres présentent des aptitudes pour tel ou tel sport, les mathématiques, le chant ou que sais-je encore. »

Marianna avait raison. J'avais bien remarqué, moi aussi, que depuis la disparition de Chiara, Lucia s'échinait à occuper le devant de la scène. Il ne se passait pas un jour sans qu'on ne la vît intervenir à l'écran, qu'on ne pût lire dans les journaux un de ses souvenirs la liant à sa cousine. Rien ne manquait : Chiara à l'école, Chiara à la maison, Chiara et les garçons, Chiara et ses parents. Dans ce village global qu'était devenu Ravina au lendemain du drame, elle passait sans transition des studios de Mediaset à ceux de Mino Fiore, des pages du *Corriere della Sera* à celles du *Messaggero*. Elle était devenue, en quelque sorte, le personnage central de l'*affaire*. Chaque jour, elle distillait un nouvel épisode de la narration familiale et le faisait avec une maîtrise évidente des codes médiatiques, alternant larmes et sourires, messages d'espoir et appels aux politiques. On sentait dans ses interventions publiques une volonté farouche de marquer les esprits, de briller à tout prix face à la caméra. Cette ambition se lisait sur son visage, elle transpirait du moindre de ses gestes, comme si chacune de ses apparitions devait lui assurer l'opportunité de se donner en spectacle le jour d'après, de s'arracher une fois encore à la platitude d'une existence terne et immobile, un peu à la manière de ces starlettes de la téléréalité qui avaient façonné jour après jour ses fantasmes de gloire et d'une vie meilleure. « Aux yeux des journalistes, reprit Marianna, c'est le client parfait. »

Nous continuâmes d'avancer en nous tenant à flanc de cortège. Les jeunes du lycée avaient confectionné des dizaines d'écriteaux, ainsi qu'une banderole longue de plusieurs mètres avec écrit en lettres rouges *Rendez-nous Chiara*. Une dizaine de carabiniers avaient également été dépêchés par le commissariat de Matera pour épauler le gros Dino, dont on eût dit, engoncé comme il l'était dans son uniforme flambant neuf, qu'il avançait le buste calé entre deux planches. Dès les premiers mètres, le cortège parut broyé par

l'émotion et la foule adopta l'allure d'un serpent se déployant de tout son long dans les ruelles du village. À chaque mètre ou presque, on apercevait un portrait de la disparue. Il y en avait aux fenêtres des habitations, sur les devantures des commerces, sur les portails et les garages. Lentement, nous remontâmes jusqu'à l'église, où une photographie géante de Chiara avait été accrochée à la façade. Le curé entama une longue litanie de prières, que nous reprîmes en chœur.

Pendant ce temps, les badauds affluaient de toutes parts, grossissant sans répit le corps du cortège. D'un peu partout, on voyait déboucher des paysans en costumes de ville, des vieilles aux visages couleur de terre débarrassées pour l'occasion de leurs fichus et de leurs tabliers de cuisine. Personne ne se saluait ni ne se regardait, tant l'émotion nous paralysait ; on se faufilait entre les silhouettes resserrées, le regard bas, le cœur lourd, agrégeant son désarroi à celui des autres, tandis que les vieux et les enfants s'asseyaient sur la murette bordant la façade latérale de l'église.

Combien de temps durèrent les prières du curé, je ne pourrais le dire, mais dès après ses appels à l'entraide et au courage, je décidai de m'éclipser. Les efforts qu'il m'avait fallu pour tolérer les regards en coin et les messes basses m'étaient devenus insupportables. Derrière l'église se dressait un mamelon de terre herbeuse donnant sur une place minuscule ; je saluai Marianna et le contournai, certain de passer inaperçu, puis m'engageai sur la route de la propriété.

Une fois arrivé dans le bas du village, au lieu d'emprunter le chemin remontant jusqu'à chez moi, je pris le sentier menant à la ferme des Tancredi. Depuis le départ d'Aurelio, je n'y avais plus remis les pieds et aujourd'hui encore, j'ignore ce qui me conduisit à le faire ce matin-là. Ce dont je me souviens, par contre, c'est de l'état de vacuité dans lequel je baignais. À proximité de la ferme, je perçus un filet de voix basse et plutôt molle, un bruissement d'air plus encore qu'une voix : « *Micho micho*, par ici, *micho micho*, par ici… » J'avançai de quelques pas et aperçus la vieille Tancredi seule au milieu de la cour, assise sur une chaise paillée. À qui s'adressait-elle, impossible de le dire. Une

poule ? Un chat ? Un fantôme ? Au bout d'un moment, elle finit par me repérer. « Qu'est-ce que tu fais là, couillon ? » demanda-t-elle. Puis, d'un geste de la main, elle me fit signe d'approcher.

Les personnages de cette histoire, je les connais par cœur. Les courbes de leurs vies ont un jour ou l'autre croisé la mienne. Leurs visages, leurs rires, leurs larmes, le son de leurs voix ont donné à mon existence son unité inaliénable. Dans ce livre de souvenirs, la vieille Tancredi tient une place à part. Auprès des villageois et plus encore des enfants, elle passait pour une sorcière à demi folle, totalement imprévisible. Cela faisait un moment que je ne l'avais plus vue, si ce n'était, furtivement, le jour de la disparition, quand elle assistait toute désorientée avec son fils à l'installation des équipes de télévision sur l'aire de la ferme.

Lorsque j'arrivai près d'elle, je retrouvai intacte cette odeur de renfermé mêlée de vinaigre qu'elle charriait depuis toujours. Elle était déjà centenaire et quasi aveugle. Son visage s'était réduit à la grosseur d'un poing et on eût dit que sa robe à fleurs était uniquement gonflée d'air tant elle était maigre. Par la fenêtre ouverte dans son dos, on distinguait des gousses d'ail et des épis de maïs attachés au mur de la cuisine. À ses pieds, près d'un sac de haricots non écossés, traînait un cageot de tomates bien rouges, un verre sale et un broc rempli d'eau. Elle ne me laissa pas le temps de la saluer.

« C'en est où, cette histoire de disparition ? » demanda-t-elle.

Son dialecte lent, pâteux, semblait s'échapper des plis de sa peau. Je résumai la situation en quelques mots. Pendant que je lui parlais, je la vis scruter les lieux de ses yeux presque révulsés. Je repensai alors à ma mère, à cette histoire qu'elle me racontait les soirs d'hiver au coin du feu et selon laquelle la vieille n'avait jamais été l'enfant de personne, si ce n'est du vent, de l'air et de la pluie. Et ce n'était pas tout. À Ravina, on racontait une chose plus étrange encore, ayant à voir avec sa venue au village en provenance d'une localité voisine alors qu'elle était enfant, souhaitée, disait-on, par les esprits eux-mêmes afin de défaire les campagnes d'un mauvais sort qui mettait à mal les récoltes. D'après la légende, la preuve de sa nature de sorcière résidait tout entière dans son humeur versatile, une humeur dont elle ne pouvait être tenue pour responsable car dépendante des caprices

magnétiques de la Lune et du Soleil, dont elle ressentait la moindre perturbation, comme si elle jouissait, en quelque sorte, d'une personnalité multiple, humaine, naturellement, mais aussi végétale, animale et organique, raison pour laquelle elle pouvait lire dans les boyaux, interpréter le vol des oiseaux, déchiffrer les odeurs les plus bizarres et concocter des breuvages de toutes natures.

Après s'être éclairci la voix, elle préleva une tomate hors du cageot et la suça à la façon d'une poule.

« Je n'ai rien pu faire pour les arrêter », fit-elle ensuite, sans que je comprenne où elle voulait en venir.

Elle recracha la peau de la tomate dans le creux de sa main, puis la lança près de la chèvre attachée au tronc de l'amandier.

« Ce jour-là, reprit-elle, le petit vous a suivis jusqu'au ruisseau, le médecin et toi. Quand il est revenu, on aurait dit qu'il avait vu danser le diable. "Je les ai vus, qu'il disait, je les ai vus." Mon couillon de fils, après ça, c'était comme si on lui avait rempli le cul d'aiguilles. Plus moyen de le calmer. Il a alerté tout le village et en un soupir ils étaient tous là. On aurait dit que l'enfer était sur le point de s'échapper. Quand je les ai entendus jurer et menacer, je leur ai dit, moi, que la nature, je la connaissais, et qu'il fallait la laisser faire, sinon tôt ou tard elle vous le fait payer. Mais autant essayer de tuer un chien avec des cris. "Faut leur donner une belle leçon, qu'ils répétaient. À tous les deux, au médecin et à l'infirmier. Oui, une bonne leçon, c'est tout ce qu'ils méritent." Ça ressemblait à une épidémie. Ils avaient perdu la tête et, rien qu'en se regardant, ils se contaminaient les uns les autres. Après ça, ils sont partis en trombe. Comme des fous ! »

La vieille avait balancé ses mots comme on lance des couteaux et il lui fallait reprendre haleine. Elle resta silencieuse un bon moment, tandis que ses mains se remirent à écosser les haricots. Je me doutais depuis le début de la manière dont les choses s'étaient déroulées lors de notre balade au ruisseau. Qui d'autre pouvait nous avoir surpris, Aurelio et moi, sinon le petit ? Je m'efforçai toutefois de ne rien laisser paraître de mon trouble et posai le regard sur le sentier, sur les campagnes avoisinantes. Face à nous, il ne passait personne ; d'un coup d'œil, on pouvait embrasser l'étendue des champs, les poules sautant d'un arbre à l'autre et un petit lézard tout mince, pareil à un

brin d'herbe, prenant le soleil sur la murette bordant l'aire. Tout à coup, la vieille lâcha ses haricots pour écraser une fourmi s'avançant sur son tablier. Puis elle me caressa le visage comme l'aurait fait une mère, traînant sur le bout des doigts une odeur âcre et piquante, pareille à celle d'un médicament.

Une fois encore, je repensai à mes parents. Depuis l'accident, personne ne m'avait caressé le visage de cette manière, avec tellement de bienveillance, de tendresse, pas même Bianca, pas même le vieux. Personne hormis Aurelio. Soudain, je me sentis écrasé par l'émotion et tout en m'efforçant de masquer mon trouble, je gardai la main de la vieille contre ma joue. Comment aurais-je pu deviner, ce jour-là, qu'on la retrouverait sur cette même chaise paillée trois semaines plus tard, avec son corps de moineau aussi raide qu'un bout de bois, désertée par un esprit sans doute parti rejoindre ses amies les sorcières ?

« Tu ne dois pas leur en vouloir, reprit-elle. Quand on sait les prendre, nos gens à nous, ce ne sont pas de mauvais bougres. Leur problème, c'est les œillères. À cause d'elles, ils ont l'impression que la vie se résume aux quelques mètres qu'ils ont devant leur nez, sans rien ni à gauche ni à droite ; les obstacles, pour les éviter, ils pensent qu'on ne peut rien faire d'autre que leur flanquer un bon coup de pied ; alors que ces œillères, s'ils prenaient la peine de les enlever, ils verraient qu'il y a place pour tout le monde. Mais si tu te mets en tête de leur faire croire que les choses sont différentes de comme ils les voient, alors c'est comme pour les chevaux, tu ne peux jamais prévoir comment ils vont réagir. »

Autour du cageot de tomates bourdonnait un tas de mouches. La vieille libéra une plainte pareille au gémissement d'un moineau blessé, puis elle tenta de les éloigner d'un coup de pied.

« Moi, dans ma jeunesse, reprit-elle, le monde je l'ai vraiment vu ; je sais que les amours sont toutes les mêmes, que toutes les chairs sont bonnes. Mais eux, ça, ils peuvent pas le savoir. Toute leur vie, ils l'ont passée sur le pas de leur porte, sans jamais sortir de leur trou perdu, pas même avec la tête. Et puis ici, à Ravina, tout le monde se connaît, tout le monde se voit tout le temps, et ça, c'est très mauvais ; c'est comme avec les blessures ; pour les guérir, il ne faut pas y chipoter

tout le temps, sinon ça tourne vite à l'abcès, et les abcès, après, ça prend des siècles à cicatriser ; sans compter que des fois, ça reste comme des plaies ouvertes : on ne parvient jamais à les refermer. »

La vieille se tut, me laissant seul avec ses paroles. Peut-être voulait-elle m'inciter à méditer, à relativiser l'importance de ce qui m'arrivait. Je ne voulus pas la contredire et passai sous silence l'incident avec son fils et avec Riton peu avant le départ de la marche de soutien. Son regard, de toute manière, battit en retraite, ses yeux s'enfoncèrent dans les rides de son visage. L'espace d'un instant, elle parut sur le point de s'endormir.

Je quittai alors la ferme en clignant péniblement des yeux, moi aussi, à cause du soleil qui semblait avoir avalé tout le vert des champs. Nous étions en plein cœur de la matinée, bientôt le cortège de soutien se dissiperait, chacun rentrerait chez soi et brancherait le téléviseur sur la première chaîne nationale, où Mino Fiore livrerait les derniers développements de l'*affaire*. Le lendemain aux premières heures, l'enquête basculerait de façon irréversible. Mais cela, aucun d'entre nous n'était à même de le prévoir. Pas même le pape télévisuel du sordide.

Au lendemain de la marche de soutien, Marianna frappa à ma porte. Il devait être vingt-deux heures. Elle était tout agitée et je pensai, en la faisant entrer, à une de ses crises d'angoisse habituelles depuis sa séparation. C'était une jeune femme plutôt trapue, avec un visage rond et de grands yeux noirs. Ses cheveux coupés très court, touffus et noirs eux aussi, lui donnaient un petit air d'adolescente encore un peu sauvage. Elle s'était mariée très jeune, à peine majeure, subissant sans broncher durant les deux ou trois années de vie commune avec son mari les coups et les insultes, jusqu'au jour où, après une dernière dérouillée particulièrement brutale, elle trouva le courage de le plaquer séance tenante, se réfugiant chez moi. Du même âge que Lucia, elle s'était ensuite efforcée de se reconstruire et vivait maintenant près de l'église, dans le haut du village. Elle fut la seule à qui je parlai, à l'époque, de ma relation avec Aurelio.

« Ne te montre pas au village dans les jours qui viennent », trembla-t-elle.

Riton, le gros Dino et le vieux Tancredi fulminaient en raison de ma présence à la manifestation.

« Laisse-les se calmer. Ils sont capables de s'en prendre à toi physiquement, une fois encore. Ne leur en donne pas l'opportunité. »

Je ne me laissai pas désemparer.

« L'injustice serait inutile si elle ne servait pas au moins à nous révéler, tu ne trouves pas ? J'y ai réfléchi, Marianna : ils ne me chasseront pas de Ravina comme ils ont chassé Aurelio. Je suis ici chez moi, autant qu'eux. Je ne compte plus me cacher. »

Son expression balançait entre la volonté de m'encourager à tenir bon et l'inquiétude.

« Sois prudent, rétorqua-t-elle. Pas la peine de tenter le diable. »

Elle m'expliqua que lorsque la procession s'était dispersée, la veille aux alentours de midi, Pasquale, Bianca et Lucia avaient aussitôt

regagné la propriété. « Comme je me trouvais avec eux, dit-elle, j'ai fait le chemin en leur compagnie. Une fois sur place, Bianca nous a demandé, à Lucia et à moi, de l'aider à préparer des plats à emmener le soir même à la Via Toledo. "Comme ça, ils n'auront pas à se tracasser pour le dîner." Mais Lucia a toisé sa mère des pieds à la tête. Sans prendre la peine de lui répondre, elle m'a agrippé le bras et m'a tirée vers l'escalier : "Viens, on va dans ma chambre. Ses plats, elle n'a qu'à les préparer elle-même !" Pendant qu'on montait les marches, j'ai entendu Bianca hurler dans notre dos : "Mais pour qui tu te prends, espèce de grossier personnage ? Je t'ai dit de m'aider à préparer le repas pour ta tante et pour ton oncle !" J'ai bien tenté de la convaincre de changer d'avis, mais il n'y a rien eu à faire. De ce que disait sa mère, elle s'en fichait comme de la mauvaise herbe, au point de refermer la porte en la faisant claquer bien fort, façon de dire : gueule toujours, ma vieille, de tes conneries, moi, j'en ai rien à foutre ! »

Dans la chambre, selon Marianna, Lucia a été prise d'une agitation soudaine. Elle avait du mal à tenir en place, arpentant la pièce avec son portable calé dans le creux de la main. « Je lui ai demandé si elle attendait un appel urgent, mais elle m'a rembarrée : "Les journalistes sont chez ma tante. Ils vont peut-être vouloir que je les rejoigne. À mon avis, ça va les intéresser de savoir comment nous autres de la famille on a vécu la marche." » Marianna fut prise de dépit : « De toute façon, à la propriété, c'est Lucia qui dirige tout. C'est elle la patronne, désormais. Pasquale et Bianca ont perdu toute force de commandement. Elle leur marche sur la tête. »

Cette fois encore, Marianna voyait juste. La mainmise de Lucia sur le reste de la famille n'était pas de nature à me surprendre. Elle ne datait pas de la disparition de la petite, loin de là. Cela faisait un moment que Lucia n'était plus la même. J'avais été bien placé pour constater ses mouvements de colère, ses comportements contradictoires. Elle était devenue autoritaire et plus d'une fois, je m'étais demandé comment une femme aussi directive que Bianca avait permis à sa fille de devenir cette petite reine brutale et intransigeante dont les humeurs rythmaient les jours et les nuits de la propriété. Était-ce de la complaisance, la fatigue et l'âge aidant ? Une

volonté tacite de transmettre le flambeau ? Ou était-elle plutôt dépassée par les événements ? C'est comme si elle acceptait, en se défaisant de son bâton de commandement au profit de Lucia, de déposer une première part d'elle-même dans l'escarcelle de la mort.

On ne devrait jamais s'aventurer dans des interprétations que l'on n'a pas les moyens de démontrer, surtout dans les questions humaines. Mais depuis mon départ de Ravina, je me suis frotté aux hommes et à leurs errances, à leurs croyances et à leurs peurs. Je les ai vus s'efforcer de tromper l'ennui, de toutes sortes de manières, et aussi la mort. J'ignore si après ces années d'exil j'y vois beaucoup plus clair, mais je pense avoir compris une chose : les passions s'affrontent selon les règles du monde où elles surgissent ; elles aussi sont le fruit d'une nature particulière, d'une humeur collective. À cette époque, Lucia était un être en pleine maturation. Elle traversait une période de sa vie où nos femmes, sur cette terre où tout est théâtre et tragédie, s'apprêtent à régner sans partage sur les tribus d'enfants appelés à remuer sous leurs jupons, sur ces gosses qu'elles allaiteront, élèveront, protégeront, marieront, pour qui elles sueront sang et eau jusqu'à leur dernier souffle. Chez nous, l'autorité des mères est souveraine, le pouvoir, le vrai, se décline depuis toujours au féminin. Durant près de trente ans, Bianca avait dirigé la propriété de main de maître, et pareil avec son mari, sa progéniture, elle avait décidé des chemins à prendre, des traverses à éviter, et l'heure était sans doute venue de transmettre le sceptre à sa fille. Mais pouvait-elle voir Lucia quitter sa chrysalide et voler de ses propres ailes, et ne pas avoir l'impression de se dévisager dans un miroir, d'y retrouver un visage perdu, le sien, sans esquisser ne fût-ce qu'un réflexe de survie ?

« Quand nous sommes redescendues de la chambre de Lucia, reprit Marianna, Bianca se trouvait dans la cuisine. Elle était affairée devant ses fourneaux. Le téléviseur était allumé et on entendait la voix d'Assunta qui remerciait tout le monde, les gens de Ravina et ceux venus d'ailleurs, pour leur participation à la marche de soutien. Le vieux, lui, se tenait debout devant la fenêtre, malaxant son pendentif en forme de crucifix, comme pour attirer à lui la clémence des dieux.

Pour la troisième nuit d'affilée, la météo annonçait une pluie battante et ça le rendait inquiet. Ce que faisait sa fille, il n'avait pas l'air de s'en soucier. D'ailleurs, le vieux, il lui a toujours passé tous ses caprices ; jamais je ne l'ai entendu élever la voix contre elle ou la contredire publiquement. Les choses ont alors tourné au vinaigre. Lucia s'est couchée dans le canapé comme elle le fait toujours, avec les jambes sur un accoudoir et les pieds qui balançaient dans le vide. Bianca s'est mise à brailler de toutes ses forces, à frapper sur la table avec sa cuiller en bois et à balancer les couverts un peu partout contre les murs, en direction de sa fille. "Tu ferais mieux de bouger ton cul de ce canapé, qu'elle a hurlé, et de venir me donner un coup de main !" Mais ça ou rien, pour Lucia, c'était pareil. Elle n'a pas remué le petit doigt. Au contraire, elle a continué à chipoter son téléphone, à envoyer des textos aux journalistes. Moi, je ne savais plus où me mettre, tandis que le vieux, lui, il regardait par la fenêtre. Au bout d'un moment, il a tout de même lâché à l'adresse de sa femme : "Fous-lui la paix. Tu vois pas qu'elle est occupée sur son téléphone ?" À ce moment, Bianca a quitté ses fourneaux et s'est approchée de son mari. On voyait qu'elle était sur le point d'exploser. Une vraie grenade dégoupillée. "Et toi, qu'elle a beuglé à son oreille, tu prends sa défense ! T'en as du culot ! C'est de ta faute, tout de même, si on en est là ! À force de tout lui passer et de t'occuper seulement de tes champs et de tes tracteurs, voilà le résultat : t'en as fait une fainéante, une bonne à rien ! J'espère que t'es content de toi !" »

Je visualisai parfaitement la scène décrite par Marianna. La docilité, chez le vieux, était depuis toujours celle d'une bête domestique. Une docilité acceptée bien plus que subie. Avec le recul, je me dis que le destin est parfois un bourreau cruel, puisque d'une certaine manière, ses années de mariage furent le prolongement malheureux de son esclavage d'enfance auprès de son patron et maître, comme si la providence lui avait remis dès la naissance un passeport pour le pilori. Combien de fois ne l'avais-je pas vu s'installer pour la nuit sur une chaise longue à côté de l'âtre de la cuisine, lorsque l'envie venait à Lucia de coucher près de sa mère ? Ne pas se rendre au Cultivateur ou chez un de ses amis paysans en raison d'une tâche domestique à exécuter à la demande de sa femme ? Renoncer à contrecœur à une

réparation de son tracteur parce que Bianca, par pur caprice d'autorité, refusait de lui donner les fonds nécessaires à l'achat d'une pièce de rechange ? Avec les opprimés, cependant, on ne peut jamais prévoir, c'est quand on s'y attend le moins qu'un ressort se rompt sans crier gare, faisant remonter des siècles de frustration à la surface ; quelquefois, cela s'achève par un coup de sang violent et éphémère ; à d'autres moments, le coup de sang peut transformer n'importe quelle chiffe molle en assassin.

Selon Marianna, tout se joua en un éclair. Bianca fit égoutter les pâtes dans une passoire, puis les versa dans la marmite où fumait la sauce, avant de déposer le tout au centre de la table. Après quoi, elle souleva le couvercle de la marmite et apostropha son mari sur un ton brusque : « Dépêche-toi de venir manger, fit-elle, sinon ça va refroidir. » Serrai, à cet instant, se trouvait encore face à la fenêtre, contemplant placidement la course des nuages. D'un coup, il pivota sur lui-même, s'empara d'un couteau à pain et se précipita sur sa femme à la façon d'un fou, ivre d'une rage irrépressible. Par miracle, la lame se brisa contre le couvercle de la marmite que Bianca venait de soulever pour servir les plats. « Il s'en est fallu d'un rien, ajouta Marianna. Si Bianca n'avait pas eu ce couvercle en main, la lame lui aurait transpercé la peau. Après ça, le vieux est sorti en claquant la porte. Nous, on a placé un mouchoir imbibé d'alcool sous le nez de Bianca pour la ramener à elle. "Il a voulu me tuer, il a voulu me tuer !" Ces mots-là, elle les faisait tourner en boucle, plus moyen de l'arrêter. Moi, après ça, j'ai quitté la propriété et une fois devant chez moi, il m'a fallu une éternité pour glisser la clé dans la serrure de ma porte, tellement j'étais secouée par les tremblements. »

Serrai serait rentré chez lui aux petites heures et aurait ensuite passé la nuit dans le canapé. Au lever du jour, il aurait pris la voiture et se serait rendu dans un de ses champs situé à quelques kilomètres de la propriété. C'est là, précisa-t-il aux enquêteurs, en bordure d'une oliveraie, qu'il découvrit le portable de Chiara. « Les sacs d'engrais, déclara-t-il, ils étaient dans le coffre de ma voiture. Quand je suis arrivé au champ, je les ai sortis. Les outils aussi je les ai sortis. Dans

ma tête, j'avais tout pris. Puis je me suis dit : Pasquale où c'est que t'as la tête ? T'as oublié la serpe ! Et sans la serpe, on peut rien faire, ça tout le monde le sait, pas possible d'enlever les rameaux fatigués. Alors je me suis mis à jurer, parce que la nuit j'avais pas beaucoup dormi et à mon âge c'est plus comme à vingt ans, les pas qu'on fait en trop, le corps il a du mal à les digérer. Et pendant que je jurais, je retournais vers la route, car la voiture c'est là que je l'avais arrêtée, au bord de la route. Quelques semaines avant, j'avais fait un grand trou dans la terre pour enterrer les déchets du mois et aussi les rameaux et les feuilles. Et c'est dans ce trou, au milieu des branches, que j'ai vu un objet que c'était pas normal de le voir. Je me suis dit : qu'est-ce que c'est que ce truc ? et j'ai pensé : encore des jeunes qui sont venus ici pour faire des choses et ils ont jeté un objet dans le trou. Je me le suis dit parce que ça arrive tout le temps, les jeunes c'est plus comme avant, aujourd'hui ils sont plus gênés de rien. Puis je me suis approché et j'ai bien regardé. C'est là que je l'ai vu le téléphone. Il était couché sur le ventre, avec l'écran contre la terre. Je l'ai ramassé et j'ai vu la chaînette où était attaché un porte-clés en forme de cœur tout abîmé, et dans ma tête, tout à coup, les choses elles se sont mises en place, comme quand vous êtes dans le noir et que la lumière vous l'allumez et qu'après vous voyez comme en plein jour. Eh bien pour moi ça a été pareil, je me suis dit : pas de doute, Pasquale, ce téléphone, avec ce porte-clés, c'est celui de la petite. »

« Un véritable coup d'accélérateur ! Une avancée considérable ! » ne cessait de répéter Tiziana Valente. La casquette inclinée vers l'arrière dégageait le front haut de Pasquale Serrai. À l'aide d'un mouchoir de tissu, il s'essuyait les yeux par petites pressions désordonnées. À l'arrière-plan, Bianca, Lucia et les parents de Chiara se tenaient sur le canapé, déplacé, cette fois encore, sous la grande fenêtre de la cuisine.

« Quand je suis allé le leur livrer, les enquêteurs, ils ont voulu savoir tous les détails de comment j'avais trouvé le téléphone, balbutia-t-il.

— Pourtant, remarqua la journaliste, l'endroit a été fouillé à de nombreuses reprises par les militaires et les volontaires de la protection civile. Y compris ce trou creusé dans la terre. C'est tout de même curieux qu'ils n'aient rien vu, vous ne trouvez pas ? »

Le vieux souleva sa casquette pour se gratter le crâne d'un air pensif. La sueur perlait sur son front, son regard peinait à trouver où se poser. Et puis, il y avait sa gêne, si forte qu'elle crevait l'écran, sans oublier la crainte de ne pas parvenir à se faire comprendre. Cette paralysie du vieux lorsqu'il s'agissait de faire valoir un point de vue propre sans l'aide de sa femme ou de sa fille m'arrachait le cœur. Je l'avais vu faire demi-tour un nombre incalculable de fois au moment d'entrer dans une administration, par exemple, dans un magasin, juste parce qu'il avait honte de son élocution, de son manque d'instruction. « Ils vont se foutre de ma gueule », pressentait-il.

J'aurais aimé pouvoir le secouer, lui insuffler à distance une bonne dose de courage, le ventriloquer. Derrière lui, le reste de la famille l'incitait à poursuivre son raisonnement. Lucia remuait les lèvres, comme si elle cherchait à faire voler les mots utiles jusqu'à son père, et elle le faisait en battant nerveusement du pied. Bianca secouait la tête par dépit, pareille à une mère désespérée par la sottise de sa progéniture.

Lui, le vieux, scrutait les lieux dans leurs moindres recoins, se

retournait à la recherche du soutien des siens, au point que sa gêne fut communicative et que je détournai le regard, moi aussi, me contentant d'écouter la journaliste reformuler sa question en détachant chaque syllabe, comme si elle avait affaire à une personne affligée d'un retard mental. Le silence se réinstalla. Serrai se mordillait les lèvres. Puis le miracle se produisit et il parvint à mâchonner quelques mots à peine audibles.

« Oui, c'est vrai, répliqua-t-il, les militaires, ils sont venus, et ils sont même revenus sur ce terrain. Je peux pas dire non. Mais ça, c'était avant.

— Avant quoi ?

— Avant que je commence à remplir le trou de rameaux et de brindilles.

— Et donc ? Où voulez-vous en venir ? »

Sa voix s'affaiblit encore. Son chuchotis se mua en sifflement.

« Eh bien, quelqu'un a dû jeter le téléphone au milieu des crasses et eux les enquêteurs, ils ont pas fait attention.

— Tandis que vous, vous êtes parvenu à repérer le téléphone ?

— Un vrai coup de chance, je vous l'ai dit. Aux enquêteurs, je leur ai expliqué mon idée de comment ça s'était passé. Et eux, ils m'ont répondu oui, monsieur Serrai, ce que vous nous dites là c'est tout à fait plausible, sinon les choses elles s'expliqueraient pas. »

Le vieux porta une main à son visage. Tellement elle était rêche, ce fut comme s'il polissait sa joue et son menton et on entendit un bruit de râpe, mêlé à sa respiration bruyante, à ses reniflements, et aussi à de petits grognements, comme s'il ruminait pour lui tout le malheur du monde. Son malaise, son regard apeuré, ses mots mangés, l'exaspération de sa femme et de sa fille, cela me devint pénible à endurer. J'avais envie de lui venir en aide. D'alléger son égarement. J'aperçus alors Assunta racornie sur le canapé, le visage calé entre ses mains. « C'est pas possible, répétait-elle en secouant la tête, c'est pas possible. Qu'est-ce qu'on va devenir ? Qui va nous la ramener ? »

Elle ressemblait à une enfant. La silhouette frêle, les épaules couvertes d'un foulard noir. Elle paraissait avoir rapetissé. Ninetto, à ses côtés, était d'une pâleur cadavérique, lui aussi, comme si la vie était sur le point de le déserter. Tout à coup, Lucia vint s'agenouiller

aux pieds d'Assunta. Elle enserra ses mains dans les siennes, essuya les larmes coulant le long de ses joues. Puis elle se tourna vers la caméra : « Je ne pense pas qu'elle soit encore en état de répondre à vos questions », avertit-elle d'une voix décidée. Pasquale observait la scène en triturant sa casquette, le regard creux, paraissant avoir été déposé là par hasard. Et malgré le recul des années, je garde intacte l'impression d'obscénité qui s'empara de moi au moment où, à la demande de la journaliste, il rejoignit tel un automate sa fille et sa belle-sœur, se postant juste derrière elles, ne sachant manifestement que faire ni que dire. « Allez-y, monsieur Serrai, rapprochez-vous des vôtres. Vous donnez ainsi aux Italiens le message d'une famille unie, soudée face à l'adversité. Quel beau message, monsieur Serrai, oui, vraiment, quel beau message. »

Le vieux regardait hors champ, recevant sans doute ses indications d'un technicien car il procédait par petits pas, d'abord à droite et puis à gauche, en arrière et en avant, comme un écolier lors d'une photo de classe. J'en eus la nausée. Lui et les autres, dans cette cuisine, étaient réduits au rôle de pantins. D'idiots utiles. On abusait de façon odieuse, avec une affectation cynique d'empathie et de bienveillance, de ces gens broyés par la souffrance. Malgré notre différend, malgré leur rejet de ce que j'étais, j'aurais voulu me précipiter chez les Serrai, briser l'écran de mon téléviseur et arriver dans leur cuisine pour les protéger, les mettre en garde contre ce qui me semblait être un abus immonde, une mystification baveuse, l'étalement public et sans honte d'un drame bien réel. À travers cette profanation de leur intimité, cette mise en scène pathétique, je me sentais moi aussi bafoué dans ma dignité.

La caméra, maintenant, balayait la pluie abondante derrière la grande fenêtre, une pluie qui s'était mise à tomber d'une traite et que des bandes de vent projetaient en éclaboussures contre la vitre. Puis elle revint en gros plan sur les sanglots d'Assunta. Sur la placidité ahurie du vieux. Sur le regard de défi de Lucia, l'accablement retenu de Bianca. J'espérais alors qu'un sursaut de pudeur mettrait fin au reportage. Mais je me trompais, cette fois encore. Il était trop tard. Les larmes d'Assunta n'étaient déjà plus les siennes, elles

appartenaient à ces millions d'Italiens qu'une soif irrépressible de compassion figeait devant leur téléviseur.

Tiziana Valente s'approcha d'Assunta, lui murmura quelques mots tête contre tête, comme on le ferait avec une mourante, sans oublier d'échanger des regards complices avec les téléspectateurs, des regards qui voulaient dire si vous le souhaitez, vous pouvez pleurer, vous aussi, vous qui vous trouvez de l'autre côté du téléviseur, bien assis dans vos canapés, vous pouvez vous laisser aller, et faites-le sans gêne, déboutonnez vos sentiments, car ceci, voyez-vous, c'est de la vraie vie, ne vous y méprenez pas, c'est un simulacre de spectacle, et dites-vous bien que la grande roue du malheur tourne très vite, oui, elle tourne vraiment très vite et un jour, à la place de cette pauvre femme, ce sera peut-être vous, sait-on jamais, et ce jour-là vous pourrez compter sur nous, vous le pourrez, je vous le promets, que vous habitiez dans la plus chic des avenues de Milan ou dans un village de ploucs tel que celui-ci, eh bien nous serons là, à vos côtés, soyez-en bien assurés, nous recueillerons vos larmes et vos douleurs et les donnerons en offrande à vos compatriotes dans cette belle liturgie de la souffrance, car après tout nous formons une grande et heureuse famille, vous et nous, non ? Une famille où l'on rit et où l'on pleure ensemble, où l'on baise et l'on s'étripe sans jamais faire de cachotteries.

Le regard de la journaliste scintilla de mille éclairs de satisfaction, tandis que la pièce où je me trouvais s'emplit du hurlement des sirènes en provenance de la campagne. J'éteignis le téléviseur et me rendis sur ma terrasse. En dépit de la pluie, les recherches allaient reprendre. Sous peu, les militaires et les volontaires de la protection civile pataugeraient dans la campagne de Ravina, devenue, entre-temps, une ornière gigantesque. Ils passeraient en revue les étendues de vert, les fermes, les puits, les plages et les champs qu'ils avaient pourtant fouillés un nombre incalculable de fois depuis le début du drame. Cela durerait une semaine encore, jusqu'à ce funeste 19 juin 2005, cet autre dimanche, quand leurs efforts connaîtraient enfin leur épilogue.

Les premiers doutes émanèrent d'un volontaire de la protection civile : « Pourquoi le ravisseur se serait-il débarrassé du téléphone de la petite dans le village où il l'aurait enlevée, plusieurs jours après les faits, qui plus est dans un champ appartenant à un membre de sa famille, au risque de se faire surprendre par un automobiliste ou par un paysan de passage ? »

Et puis ceci : si le téléphone comportait des traces de salissure sur sa partie postérieure, l'état de conservation de ses composants semblait incompatible avec une présence plus ou moins longue en un endroit où la pluie s'était abattue en abondance plusieurs nuits durant. Le plus grave, cependant, était ailleurs : selon ses dires, à l'heure estimée de la disparition, Pasquale Serrai se trouvait dans son garage, où il s'échinait à réparer la courroie de transmission de son tracteur. Or d'après le relevé des connexions téléphoniques, le vieux circulait pourtant à cette même heure à proximité d'un autre de ses champs situé plusieurs kilomètres au sud de la propriété.

Ces éléments, à Ravina, il nous fallut une semaine avant d'en prendre connaissance. Serrai venait d'être auditionné par les enquêteurs et je me souviens mot pour mot du titre de l'édition régionale du *Corriere della Sera* : « Ravina : l'oncle de Chiara principal suspect des enquêteurs. » Au village, la stupeur fut générale, d'autant que l'article faisait allusion à une étrange histoire d'argent de poche révélée la veille par Assunta à ses avocats.

D'après le compte rendu du journaliste, à deux reprises, dans les semaines précédant le drame, Assunta trouva de l'argent dans le blouson de sa fille. Deux billets de cinquante euros. Pour une gosse de cet âge, c'était une somme considérable, et cet argent ni Assunta ni son mari ne le lui avaient remis. Chiara, par ailleurs, n'avait jamais exercé de petit boulot, si ce n'est l'été ou les jours fériés au Cultivateur, sous la surveillance de Ninetto. Assunta interrogea donc

sa fille sur la provenance des billets et comme sa tête grouillait des pires conjectures possibles, elle le fit sur un ton sec et plutôt brusque.

« Tu vas me dire où t'as trouvé cet argent ! Et t'as pas intérêt à me raconter des salades, sinon ça va mal se passer. »

Au début, Chiara tenta de noyer le poisson. Puis elle finit par lâcher le morceau :

« C'est lui qui me l'a donné.

— Lui qui ?

— Le vieux.

— Ton oncle Pasquale ?

— Oui.

— T'es sûre ?

— Bien sûr que j'en suis sûre.

— Ne me mens pas, Chiara !

— Et pourquoi je mentirais ? Je te dis que c'est lui qui m'a refilé les billets.

— Tu l'avais aidé à la campagne ?

— Non, la campagne, moi, j'y mets jamais les pieds, tu devrais le savoir !

— T'avais nourri les bêtes ?

— Tu me vois en train de nourrir les bêtes ?

— Et alors pourquoi il te les a donnés, ces billets ?

— J'en sais rien, moi, juste pour me faire plaisir. Après tout, c'est son droit de me faire plaisir, non ?

— Et pourquoi tu m'as rien dit ? »

Une fois encore, Chiara hésita à avouer la raison pour laquelle elle n'avait pas confié à sa mère cette histoire d'argent de poche. Puis, sur l'insistance de cette dernière, elle finit par confesser :

« C'est lui, il m'a fait promettre de garder ça pour moi. C'était avant qu'on parte avec les autres pour Matera. »

Chez nous, dans les villages, les adolescents, y compris les plus jeunes, ont des comportements de grandes personnes. À treize ou quatorze ans, ce sont presque des adultes. Ils se déplacent en liberté, vont et viennent tout à leur guise et personne ou presque ne s'en inquiète. Les samedis, après avoir passé une partie de l'après-midi avec Lucia, Chiara retournait Via Toledo. Le rituel était immuable.

Le temps de se changer, de se maquiller, de se coiffer et sur le coup de dix-neuf heures elle reprenait la route en sens inverse, rejoignant une nouvelle fois sa cousine à la propriété. La plupart du temps, Franco Cantatore, le bellâtre de Ravina dont Lucia était éprise, Fabrizio Cavani, l'apprenti chanteur et fils du boiteux, ainsi que Marianna l'attendaient sur place ; ensuite, le groupe prenait la direction de Matera, où se trouvait la salle de cinéma la plus proche. Le retour se faisait aux petites heures, quelquefois au point du jour. Chiara, ces soirs-là, dormait à la propriété, dans la chambre de sa cousine. Elle ne retrouvait Assunta et Ninetto que plus tard dans la matinée.

Peu avant l'un de ces départs pour Matera, Serrai, glissant la tête par la porte entrebâillée de son garage, fit signe à la petite de s'approcher. Le garage faisait aussi office de cantine. À l'intérieur, c'était une pénombre permanente, verte et moite, où de rares traînées de soleil rehaussaient les effluves sucrés de poires et de raisin, l'odeur du mazout brûlé. Sur les planches clouées aux murs, ce n'étaient que burettes d'huile, tournevis et marteaux. Des dizaines de cordes étaient nouées à des crochets ; les filets pour la récolte des olives se balançaient depuis le plafond. Sur la paroi du fond, une rangée de pneus protégeait les tonneaux d'huile et les fiasques de *primitivo* d'une mauvaise manœuvre avec le tracteur.

« Le vieux, ce soir-là, reprit Chiara, il m'a dit : toi et les autres, vous allez au cinéma, c'est ça ? J'ai répondu oui. Et lui, il m'a tendu un billet de cinquante euros. Puis il a dit : tiens, prends ça et amuse-toi. Moi ça m'a semblé beaucoup. Mais j'ai rien dit. J'ai pris l'argent et je suis partie. Les deux fois, il a ajouté : surtout, ne dis rien à personne. Sinon tu vas me faire avoir des ennuis avec ta tante et ta cousine. »

Quelles étaient les intentions de Serrai ? Était-ce un geste de pure générosité ? Cherchait-il à appâter sa nièce en vue d'obtenir une contrepartie ? Et quelle contrepartie ? Chiara disait-elle la vérité, elle qui jusque-là n'avait jamais fait allusion à un comportement ambigu du vieux ? Ne cherchait-elle pas plutôt à justifier auprès de sa mère l'origine réelle de cet argent en l'aiguillant sur de fausses pistes ? Et

dans l'esprit d'Assunta, cette histoire provenait-elle vraiment d'un souvenir précis, fidèle aux propos de sa fille disparue ? Ou était-elle motivée par le besoin bien légitime de trouver un point d'ancrage à cette sordide affaire suite à la découverte du téléphone ?

Toujours est-il qu'après la révélation de cette histoire d'argent de poche, le village se mit à bruisser de mille rumeurs, dont j'étais informé par Marianna, par la télévision locale, et même par mes collègues de l'hôpital, où j'accumulais les gardes et les heures supplémentaires afin d'échapper à la solitude, aux tourments liés à la disparition de la petite, au départ d'Aurelio, dont la présence hantait encore mes jours et mes nuits. C'est ainsi, dans ce foisonnement permanent de ouï-dire et d'accusations diverses, qu'on déterra des tréfonds de l'oubli cette pauvre Valentina Bevilacqua, paix à son âme, la veuve d'un boucher.

C'était pourtant une histoire ancienne, remontant au début des années 2000. Mais quand la vache tombe, quelle qu'en soit la raison, les couteaux surgissent de tous côtés. De cette querelle nous ne sûmes jamais rien de bien précis, pas même si elle avait vraiment eu lieu. Bianca et Valentina étaient les filles de deux cousines, et lorsque les flammes attisées par le vent du littoral ne firent qu'une bouchée de sa maison de Marina di Pisticci, un été de canicule, Valentina trouva refuge à la propriété. Elle était mère de six enfants, cinq filles et un garçon, tous installés au Venezuela, même si à voir sa taille mince comme un roseau il paraissait inconcevable que tout ce petit monde fût sorti de ses entrailles.

Les Serrai et Valentina n'étaient pas vraiment proches, ils ne s'étaient fréquentés que très épisodiquement. Pourtant, elle fut accueillie les bras ouverts. Dès son emménagement, Bianca se montra aux petits soins, se démenant comme un beau diable afin de la mettre à l'aise, lui concoctant ses plats préférés, insistant pour la faire coucher dans leur chambre alors qu'eux-mêmes s'arrangèrent avec un matelas posé sur le sol de la cuisine. Valentina, en retour, prêtait main-forte aux travaux des champs, nourrissait les bêtes, participait aux récoltes. L'entente entre les deux femmes était au beau fixe,

partout on les voyait ensemble, au village et à la campagne, comme un cheval et son chariot.

Puis le vieux, un matin où il faisait une chaleur à tuer les mouches, rentra d'avoir été faucher de l'herbe. Comme il était en nage, il prit aussitôt la direction de la salle de bains, où il tomba nez à nez avec Valentina, qui se shampouinait les cheveux au-dessus du grand évier. « Je me rappelle très bien de l'heure, raconterait-elle plus tard, à cause des cloches de l'église qui carillonnaient pour la Pentecôte. J'étais à demi tournée vers lui, il haletait à la façon d'une mule quand elle arrive tout éreintée en haut de la colline. Ses chaussures étaient remplies de terre et il dégageait une forte odeur de foin coupé. J'avais assisté à la première messe et je savais que j'étais seule à la maison. Quand je l'ai vu, je lui ai dit : "Pasquale, travailler le jour de la Pentecôte, c'est pas une chose sainte, c'est un manquement grave à la Madone et à Dieu lui-même. Tu devrais plutôt réserver la journée à tes prières." Mais lui, il n'a rien répondu. Il est resté à me regarder avec des grands yeux tout ronds, comme s'il avait vu le loup. Moi, j'étais gênée. Un homme et une femme dans une salle de bains, quand ils sont pas mariés, c'est pas une chose naturelle. Au bout d'un moment, j'ai cru qu'il allait sortir, mais au lieu de ça il a continué à me regarder. On aurait dit que c'était la première fois qu'il me voyait. "Pasquale, mais qu'est-ce que tu veux ?" que j'ai insisté. Mais lui, toujours rien. Au lieu d'une oreille folle, on aurait dit qu'il en avait deux. Puis il s'est approché de moi et ses yeux, alors, c'étaient ceux d'un dément. Fallait le voir : dans son regard, il passait comme des éclairs de chaleur juste avant l'orage. Moi, ça m'a fait tout drôle et j'ai ressenti une peur qui n'en était pas vraiment une, parce qu'après tout c'était le mari de ma cousine. Dans ma tête, je me disais : il va bien finir par sortir. "Oh, Pasquale, mais qu'est-ce que tu fais ?" que je lui ai lancé encore une fois. Et lui, toujours rien, il voulait pas répondre. Alors il s'est approché vraiment tout près, et puis encore plus près, jusqu'à me coller, et c'est à ce moment-là que j'ai compris ce qu'il me voulait. »

D'après Valentina, Serrai, ce jour-là, portait son vieux pantalon de futaine épais. Il en descendit la fermeture éclair et sortit son sexe tout en se collant à elle. Ensuite, il tenta de soulever sa robe, mais comme

elle criait et se recroquevillait, il la coinça contre le rebord de l'évier, passa une main entre ses cuisses et chercha à la pénétrer en poussant de petits râles. Ça, bien sûr, c'était la version de Valentina. Car lors de leur confrontation, Serrai prétendit, au contraire, qu'elle lui avait souri avec malice, comme le font les femmes quand elles veulent émoustiller un homme, et que lui, Serrai, s'était refusé à la satisfaire.

Lors de cette discussion, j'étais assis sur le canapé de la cuisine, aux côtés de Bianca et de Lucia. J'observais la veuve du boucher, sa maigreur de fouet, ses cheveux blanchis par le soleil, ses traits fins et précis, ses lèvres qu'une flopée de mots remplis de colère faisaient frétiller comme de petits poissons tirés hors de l'eau. Je comparais ses propos à ceux du vieux. « Je l'aurais provoqué ? » répliqua-t-elle avec fureur. Une dent en or scintillait dans sa bouche. « Vous n'allez tout de même pas le croire ? Je ne lui ai jamais dit oui, ni des yeux ni de la voix. Si je l'avais fait, pourquoi je serais là à me plaindre de son comportement ? »

Valentina parlait très vite et en l'écoutant relater sa mésaventure, Bianca et Lucia ne trahirent pas la moindre réaction, comme si cela ne concernait pas un membre de leur famille, mais le plus pouilleux des savetiers de passage. Le vieux, lui, resta muet, absent, le crucifix pincé entre ses lèvres. Les trois femmes évoquaient son comportement et c'est à peine s'il les écoutait. Je me souviens d'avoir pensé qu'après toutes ces années passées à travailler la terre et à nourrir les porcs, il avait presque pris le teint de ses animaux, adopté leurs expressions indéfinissables. Bien sûr, cela n'excuse rien et mon propos, aujourd'hui, n'est pas de le défausser de ses responsabilités ; mais cet homme avait depuis toujours mené une existence de forçat, une vie de bête domestique. Lui restait-il autre chose, si ce n'est ces manières de brute épaisse, pour s'évader de la misère affective et sans doute sexuelle dans laquelle il moisissait ? Ces tentatives de satisfaire brutalement ses pulsions, si tant est qu'elles soient avérées, ne font-elles pas songer au chien guettant les miettes d'un festin auquel il ne peut accéder ? Les hommes de son espèce, pour qui l'esclavage est une habitude, procèdent précisément par de petites rébellions ordinairement sans conséquence car très vite réprimées, jusqu'au jour où surgit le drame.

Je le répète, cela ne justifie ni n'excuse rien. Et il y a fort à parier qu'au bout du compte, l'être humain est seul responsable de ses actes. Mais une chose est tout aussi certaine : si le bon Dieu existe, alors il doit avoir ses sympathies. Et de bien teigneuses antipathies. Sinon, comment admettre que l'existence de certains hommes s'apparente à un long chemin de croix, sans autre délivrance possible que la mort, comme si la faute d'être né devait les poursuivre jusque dans l'infini silence de leur tombe ?

Au terme de la confrontation avec Valentina, Bianca et Lucia s'isolèrent en compagnie de cette dernière dans le salon. Je restai seul avec le vieux. Sa gêne à mon égard était perceptible. « Ça s'est passé comme moi je dis », murmura-t-il. Après quoi, sans rien attendre en retour, il se dirigea vers la fenêtre, d'où il scruta longuement le ciel, comme à son habitude. Pas un nuage ne ternissait l'infini du bleu, au centre duquel le soleil se balançait comme au bout d'une corde, à cause du miroitement. Un bon quart d'heure s'écoula dans le crépitement métallique des cigales, et aussi dans l'aboiement des chiens qui leur répondaient. Puis les trois femmes nous rejoignirent. « J'ai dû mal comprendre tes intentions, annonça Valentina à l'adresse du vieux. N'en parlons plus. »

Qu'avaient conclu les trois femmes ? Un pacte de non-belligérance ? La réputation est un bien précieux, fantasque, y toucher c'est prendre le risque de la perdre à jamais. Serrai ne prit pas même la peine de se retourner. Il continua d'observer le ciel. Peu après, Valentina rejoignit ses enfants au Venezuela, et elle disparut de nos vies jusqu'à ces jours funestes.

Il me faut en arriver à ce moment tant redouté. À cette nuit presque irréelle, où tout bascula sur le plateau de Mino Fiore. Au corps de la petite arraché à sa tombe de terre et d'eau, aux contours de sa silhouette à peine esquissés sous une couverture couleur d'argent. Aux brancardiers s'avançant tels des automates dévitalisés dans le champ d'oliviers, les yeux gonflés de larmes. Au scintillement des projecteurs plantés sur les fourgonnettes de la protection civile. Aux badauds agglutinés autour d'un trou béant. À la nuée de journalistes et de caméras. Au défilé solennel des autorités, le maire en tête, suivi de l'évêque et du ministre de l'Intérieur. À l'horreur avalant d'une traite tout l'or des étoiles, le sourire de la lune et la candeur d'une terre où rien ne serait plus jamais pareil.

Mais je dois procéder dans l'ordre. M'accrocher aux faits comme à des balises par une nuit de tempête. C'est le seul moyen de ne pas sombrer. D'abord la disparition de Chiara, puis la découverte de son portable par Pasquale Serrai dans un trou creusé dans un de ses champs. Des jours et des jours à explorer ce qui relevait du fantasme collectif ou de la réalité tangible, à compiler articles de journaux, à visionner les télévisions locales, nationales, à veiller en compagnie de Marianna, me demandant si ce que transmettait la presse correspondait à la vie que j'étais en train de vivre, moi, Sandro Lucano, à Ravina, à quelques mètres de cette propriété où j'avais grandi auprès d'une famille qui m'avait adopté et dont je pensais connaître tous les membres aussi bien que je me connaissais moi-même.

Le monde, mon monde, s'effritait sous mes pieds. Il y avait eu la mort de mes parents, le départ d'Aurelio, ma mise au ban, le reniement des Serrai. Et maintenant le vieux. Car pour l'opinion publique, cela ne faisait pas de doute : Pasquale Serrai était devenu le principal suspect de l'enlèvement de sa nièce. « C'est impossible, je ne

peux pas y croire, s'emportait Marianna. Pas lui. Il n'aurait jamais fait ça à Chiara, c'est impensable. Il l'a vue grandir. Elle mangeait à sa table presque tous les jours. Elle dormait dans la chambre de Lucia lorsqu'elles rentraient de leurs sorties. Non, c'est pas possible. C'est un type bien, le vieux. Pas lui, non, pas lui… »

Bien sûr, il y avait sa réputation d'homme au sang qui s'échauffe vite, capable de balancer des flots d'insultes comme s'il lançait des pointes de couteau, mêlant les cris aux râles, les injures aux menaces. Pour preuve, on évoquait l'agression au couteau de Bianca dans la foulée de la marche de soutien. Ou encore une altercation qui l'avait opposé à Riton lors d'une commémoration du saint patron six ou sept mois avant le drame, et au cours de laquelle les deux hommes s'étaient querellés jusqu'à en venir aux mains pour des questions de partis pris sur la fanfare.

Et puis le téléphone. Cela ne plaidait pas en sa faveur. Sans oublier la controverse sur l'argent de poche révélée par Assunta à ses avocats, ni cette sombre histoire avec la veuve du boucher. Le plus troublant, cependant, était le relevé des connexions téléphoniques, qui le situait, au moment de la disparition de Chiara, à proximité d'un de ses champs, à plusieurs kilomètres de chez lui quand il aurait dû, d'après ses dires, être occupé à rafistoler la courroie de son tracteur dans son garage. « Dans ce champ, j'y suis allé, c'est vrai, comme tous les jours, se défendait le vieux dans les gazettes et sur les écrans. Mais à quel moment précis, ça j'en sais trop rien. Les heures, moi, j'y attache pas d'importance. Mes montres à moi c'est la lune et le soleil. Et le bon Dieu, quelquefois, il oublie de les remonter. Alors, j'ai peut-être pu prendre une heure pour une autre, sans m'en rendre compte. Ces choses-là, ça arrive à tout le monde, non ? »

La presse était unanime : le vieux menait son petit monde en bateau depuis le premier jour. Et le mobile du crime ne semblait faire aucun doute, lui non plus. Les derniers temps, Chiara se faisait femme, elle n'ignorait rien, désormais, des mille façons de se mettre en valeur ; grâce à son rôle de cobaye dans le salon de relooking de Lucia, elle avait appris à se maquiller, à se coiffer ; elle sortait en toute liberté avec des jeunes gens bien plus âgés qu'elle et rentrait aux petites heures ; lorsqu'elle se rendait avec ses amis au cinéma de Matera les

samedis soir, ou fréquentait le Bar del centro, les hommes la regardaient avec insistance, et elle, ne réalisant probablement pas la portée de son comportement, s'amusait à les aguicher.

Les témoignages de Fabrizio Cavani, de Franco Cantatore ou d'autres jeunes du village abondaient dans ce sens. Le reste, pour la presse et les commentateurs de toutes sortes, ne fut pas difficile à imaginer. Face à la Lolita du village se dressa soudain la bête, le monstre croupissant dans une misère affective et sexuelle sans pareil. Sans doute avait-il agi sous le coup d'une pulsion incontrôlée, irrépressible, sans que la petite, contrairement à la veuve du boucher, ne parvienne à s'extraire de son étreinte morbide, meurtrière. Pire : son crime avait fort bien pu répondre à une préméditation savamment orchestrée, thèse que pouvaient corroborer les révélations de sa belle-sœur sur l'argent de poche.

Mais si le raisonnement des journalistes paraissait limpide, les pistes évoquées à ce stade de l'enquête n'étaient rien d'autre que de simples conjectures. Pas une déclaration du procureur ou de ses hommes pour les confirmer, ou les infirmer. La famille, de même, continuait de soutenir Pasquale envers et contre tout. Raison pour laquelle Assunta et Ninetto choisirent la propriété pour le duplex depuis Rome avec Mino Fiore, voulant afficher de cette façon leur solidarité avec Bianca et Lucia, alors que le vieux, lui, était une nouvelle fois entendu par le parquet quant à la façon dont il avait mis la main sur le téléphone de Chiara.

Toujours la même mise en scène, si ce n'est que Bianca et Lucia, cette fois, n'étaient pas de la partie. Le canapé déplacé sous la fenêtre de la cuisine, Assunta et Ninetto comme deux statues de sel, Mino Fiore dans son éternel costume bleu pâle, arpentant le studio de long en large, ajustant sa mèche, le nœud de sa cravate. « Fiore doit savoir quelque chose, remarqua Marianna. Il doit avoir été informé par l'une ou l'autre indiscrétion. Regarde comme il est agité. Il semble impatient de démarrer les hostilités. On dirait un boxeur avant de monter sur le ring. »

Le regard du vieux journaliste balayait les deux écrans géants où se succédaient les photographies de Chiara, mais aussi des Serrai, d'Assunta et de Ninetto, le pavillon de la Via Toledo, la propriété et le

Bar del centro. Les portraits et les paysages se répondaient dans une sorte de ballet désordonné, accentuant chez nous autres, derrière le téléviseur, une impression d'effervescence, le sentiment d'une angoisse grandissante, ne demandant qu'à exploser. Un peu plus loin sur le plateau, un troisième écran diffusait les titres constamment mis à jour des gazettes en ligne. *La Repubblica, Il Messaggero, Il Corriere della Sera, Il Fatto Quotidiano, Libero, La Stampa* : pas un quotidien ne manquait à l'appel.

Puis tout à coup ce fut une douleur sourde. Brutale. Sans rémission. Comme apercevoir la tombe de la petite, béante sous nos yeux, et s'y engouffrer soi-même. Je me souviens d'avoir sursauté sur mon fauteuil. Et d'avoir crié d'horreur, tout comme Marianna. Le studio, en revanche, fut envahi d'un grand silence. Parmi les spectateurs entassés sur deux ou trois rangées de gradins face à Mino Fiore, plus personne ne cillait. L'information émanait du site de *La Repubblica* : « Ravina : le cadavre de Chiara retrouvé ! »

Tous les regards se portèrent alors sur Assunta et sur Ninetto, qui se prirent aussitôt la main, puis se dévisagèrent longuement, immobiles, figés dans leur désarroi, étrangers à eux-mêmes et à leurs propres émotions. Toute cette douleur, toute cette détresse, c'était impossible à regarder. Marianna détourna la tête du téléviseur. J'en fis de même. Puis la voix de Fiore fit irruption : « Un instant, s'alarma-t-il. Une nouvelle capitale nous est annoncée. Mais nous devons d'abord la vérifier. »

Un jeune homme apparut sur le plateau, sans doute un stagiaire car il était vraiment jeune et avançait avec le regard collé à ses chaussures. Il tendit une feuille de papier au présentateur, qui la lui arracha des mains. « Il s'agit d'une dépêche de l'agence nationale de presse, poursuivit ce dernier d'une voix fébrile, chevrotante. Des recherches seraient en cours dans les campagnes de Ravina et une personne, dont l'identité ne nous est pas révélée, aurait été placée sous mandat d'arrêt. Mais contrairement à ce qu'annonce le site de la *Repubblica*, le corps n'aurait pas été retrouvé, ou du moins l'information n'a-t-elle pas été confirmée par les autorités. Or la dépêche date d'il y a deux minutes à peine ; c'est donc l'information la plus récente dont nous disposons au moment où je vous parle. »

Cette fois encore, le spectacle ne se référait à rien d'autre qu'à lui-même. À ses propres lois. Assis sur le canapé, Assunta et Ninetto demeurèrent pétrifiés, le visage masqué de mort, les yeux vieillis de plusieurs siècles, comme privés de réaction. Mais que pouvaient signifier pour Mino Fiore leurs mines ahuries, leurs expressions de morts-vivants, sinon de petits écueils dérisoires dont on se débarrasse d'un coup de talon ? Et de fait, il n'en fit pas grand cas, de toute cette douleur, le pape du petit écran. Obnubilé par le déroulement de son émission, par la nécessité de ménager ses effets d'annonce, l'indécence lui vint toute seule, spontanément, sans même qu'il s'en aperçoive. « Notre envoyé sur place va se rendre à la caserne des carabiniers, reprit-il, afin d'obtenir des détails précis sur ce qui se déroule à Ravina. »

Puis il passa le bout de son index sur ses cils, d'abord à droite et puis à gauche, comme s'il s'efforçait de réprimer une larme, avant de pointer du doigt l'écran sur lequel apparaissait en gros plan le visage des parents : « Voyez cette mère, voyez ce père. Voyez leur souffrance. Ces gens ont le droit de savoir de quoi il retourne avec certitude. Le corps de leur fille a-t-il été retrouvé, oui ou non ? C'est pourquoi ils ont besoin de vous. Besoin de votre aide. Car à cette heure une seule question les préoccupe, une question bien naturelle : si des recherches sont en cours dans les campagnes de Ravina, c'est que les carabiniers ont été informés d'un lieu, ou du moins d'un périmètre où pourrait se trouver le corps. Cette information, aux enquêteurs, qui la leur a fournie ? Cela aussi, Assunta et Ninetto ont le droit de le savoir. Et quelle est cette personne placée sous mandat d'arrêt ? Je demande donc aux avocats, aux pompiers, aux secouristes, aux habitants de Ravina, aux amis de Chiara et à tous les gens de bonne volonté de se rendre sur place, dès à présent, et de nous communiquer tous les renseignements utiles pour mieux cerner la situation. Vous pouvez nous appeler au numéro qui apparaît au bas de votre écran. C'est un numéro gratuit. Je compte sur vous : nous attendons vos appels au plus vite. »

Un jour ou l'autre, nous nous prenons tous pour des enquêteurs. Et

je me demande si ce besoin irrépressible de dénouer les mystères, de démasquer les gentils et les méchants n'est pas une manière de revivre les émotions de notre enfance, de nous sentir vivants, comme lorsque nous nous mettions à entrebâiller les portes, à fiche notre nez un peu partout, surtout là où personne ne nous le demandait. Il y eut un premier appel, un deuxième, cinq ou six autres, et une dizaine encore. Après quoi, Mino Fiore se tourna vers les parents. Leur désarroi continuait d'envahir les trois écrans géants. Puis la nouvelle tomba. Sèche et définitive comme une lame de guillotine : « Voilà, reprit le journaliste. N'appelez plus. Le standard est sur le point d'exploser. Je vous remercie pour votre collaboration, puisque cette émission, vous le savez, n'est pas uniquement la mienne. C'est aussi la vôtre. Nous la construisons ensemble. Mais nous connaissons maintenant le nom du ravisseur. C'est une nouvelle terrible. Il s'agit de l'oncle de la petite, Pasquale Serrai. Il aurait avoué son crime aux enquêteurs, tout comme l'emplacement du corps, qui serait donc sur le point d'être retrouvé. »

À l'hôpital, la souffrance est une affaire de tous les jours. En près de vingt années de carrière, j'ai connu un nombre important d'hommes et de femmes s'effondrant en larmes, broyés par le chagrin au point d'être réduits à l'état d'épave. Pour certains, le mutisme est une tombe, où ils se précipitent sans plus vouloir en ressortir. D'autres hurlent leur peine à s'en déchirer la gorge, et vous ne pouvez plus les arrêter, pas même en les serrant contre votre poitrine et en leur répétant que la mort, la plupart du temps, se révèle plus douce que l'affliction. D'autres encore s'arrachent les cheveux, et ceux-là non plus, pas moyen de les retenir, ils se jettent à terre, se débattent comme si l'air venait à leur manquer. Puis il y a ceux pour qui seul le déni fait effet de baume, bien provisoirement, cela va de soi, ils rechignent à vous croire, font comme si ce que vous leur apprenez n'avait jamais eu lieu, quelquefois ils vous insultent, vous affublent des pires épithètes, vous, l'affabulateur, le professionnel de la mort au cœur de pierre. Tout cela est naturel. Comment affronter le précipice, affronter le vide, qui peut savoir ? Une chose pourtant est bien certaine : face à l'irréversible, les gens qui souffrent ont toujours l'air plus petits qu'ils ne le sont vraiment. Ils vous apparaissent nus, désemparés à la façon d'un nouveau-né, l'âme pelée à vif.

Aujourd'hui, si le diable me demandait de prêter des traits humains au désespoir et de le faire une fois pour toutes, ce ne sont pas les miens que je choisirais, pas même lors de l'enterrement de mes parents, avec tout le village dans mon dos remontant la rue principale jusqu'au cimetière de Ravina. Ni lorsque le gros Dino, Riton et leur joyeuse bande de justiciers de pacotille me crachèrent leur haine en plein visage, me réduisant à l'état de bête, m'abandonnant le visage tuméfié dans la cour de la propriété, avec pour seule compagnie le chien des Serrai et son hurlement de mort sous le vieux figuier. Je ne choisirais pas non plus ma propre désolation en apprenant le départ

d'Aurelio, et avec lui la fin de mes rêves et de mes espoirs d'un horizon nouveau, d'une vie vraie. Non, rien de tout ça. Je prêterais au malheur les traits d'Assunta et de Ninetto, ceux d'un père et d'une mère incapables de pleurer, de hurler leur rage en apprenant au domicile de leur beau-frère que celui-ci est l'assassin de leur fille adolescente. De leur unique enfant. Ceux d'un couple de parents prenant conscience devant des millions de téléspectateurs que leurs existences ne seront plus rien d'autre, désormais, qu'un interminable chemin de croix.

« Le monstre était dans la famille, vous en rendez-vous compte ? – tout à côté de vous, tout à côté de la petite – et vous ne l'avez pas vu, ou du moins vous n'avez pas constaté sa monstruosité, l'ignominie dont il était capable à l'égard de la petite, laquelle, pourtant, passait le plus clair de son temps chez lui, autrement dit chez son oncle et chez sa tante, à savoir votre sœur et votre beau-frère, et elle le faisait, la petite, en toute confiance, avec votre bénédiction, votre assentiment peut-être un peu naïf, si je puis me permettre, ne m'en voulez pas d'être aussi direct en un tel moment, mais je cherche à comprendre, comme des millions d'Italiens atterrés par l'épilogue ahurissant de cette histoire, car notre rôle, à nous autres journalistes, professionnels des médias, n'est pas uniquement de compatir, ce que nous faisons de tout notre cœur, naturellement, mais nous devons aussi comprendre, pour ne plus que de tels faits surviennent, même si, on le sait, là où crèche le bien crèche aussi le mal, Dieu et le démon, cela existe depuis la création, nous ne pouvons hélas pas effacer le mal d'un coup de gomme, comme le faisait sûrement Chiara dans ses cahiers lorsqu'elle se trompait au lycée, peut-être en géographie – qui sait ? –, son cours préféré, et comme le font tous les étudiants qui ont la chance d'être encore de ce monde, contrairement à votre petit ange, votre enfant unique – alors dites-nous, quels sont vos sentiments à ce moment précis ? La rage ? La colère ? L'incrédulité ? Dites-le-nous en toute liberté, chère Assunta, cher Ninetto, partagez votre peine avec les millions d'Italiens qui nous regardent, qui sont à vos côtés depuis le début de cette tragédie, vous pouvez parler en toute confiance, en toute liberté, nous confier ce qui blesse votre cœur au plus profond, ce qui déchire votre âme par-dessus tout, oui, vraiment, vous pouvez nous le dire, nous sommes là pour vous écouter, car nous et vous et les téléspectateurs, d'une certaine manière, nous formons une famille,

une vraie famille, sincère et attentive, et dans les familles, on peut tout se dire, n'est-ce pas ? – tout avouer. »

Assunta et Ninetto ne répondirent à aucune des questions posées par Mino Fiore. Ils ne lancèrent pas non plus de mot de haine, ne jurèrent pas vengeance, ne pleurèrent pas, ne formulèrent pas de commentaire. Uniquement cette phrase, prononcée par Assunta : « Cette famille, c'est les ténèbres. Jamais on ne verra la lumière. »

Puis ils se levèrent et quittèrent le studio main dans la main, comme des brebis blessées fuyant une meute de loups, aussitôt remplacés sur les écrans par Bianca et par Lucia, affligées par la honte, l'incrédulité et la douleur : « Et dire que j'ai vécu à côté de lui toutes ces années sans me douter du monstre qu'il était ! – Un homme qui fait ça à sa nièce, à une enfant qui était tout le temps fourrée chez lui, c'est pas un être humain ! C'est une merde ! – Il ne fait plus partie de ma famille ! C'est pas possible ! J'arrive pas à y croire ! C'est plus mon père ! Il mérite seulement de mourir en assassin, pendu en haut du Torrione ou sur la Piazza Garibaldi, comme ça, tout le monde le verra souffrir pour ce qu'il a fait à Chiara ! »

Durant toute la nuit, mère et fille furent de tous les studios de télévision, privés comme publics. Leurs condamnations du père-mari-assassin-et-sans doute-violeur furent relayées par tous les sites d'information locaux et nationaux. Les journalistes compatissaient en hochant la tête avec un air de commisération. Quand un monde n'existe plus que par le souvenir, ce qui vous revient à l'esprit, bien souvent, ce sont de petits traits, des anecdotes de peu d'importance. Je revois ainsi la moue apitoyée de Tiziana Valente, l'envoyée spéciale, l'ondoyance roucoulante de ces mots qui ne cessaient de lui sortir de la bouche : « Je compatis à votre douleur. Oui, vraiment, je compatis. » Et puis sa nuque balançant lentement, comme remuée par un fil invisible, son mouvement régulier, bien cadencé, d'abord d'un côté et puis de l'autre.

Ce fut, de la part de Bianca et de Lucia, un déferlement de haine –

et comment ne pas le comprendre ? « Je veux qu'il se tue, prétendait Lucia. C'est le seul moyen d'obtenir notre pardon. » « Cet homme, c'est le diable en personne, renchérissait Bianca. Je n'aurais jamais cru ça de lui. C'est le démon. Que dire d'autre ? »

Face à l'annonce en direct et sans ménagement des aveux de Pasquale Serrai en présence des parents sur le plateau, certains évoquèrent une voracité médiatique sans précédent, des kilos de pathos avalés tout crus par les caméras et régurgités tels des bouts de viande avariée sur les écrans de télévision. Les journaux du Vatican s'indignèrent. Quelques politiques leur emboîtèrent le pas. Des courriers de protestation furent adressés à la Rai par ces mêmes personnes, à n'en pas douter, qui demeurèrent rivées à l'écran de leur téléviseur durant toute l'émission.

Nous eûmes alors droit au summum de l'hypocrisie. La télévision de la douleur mettant en scène sa propre repentance. Vu l'ampleur des réactions, Mino Fiore intervint au journal télévisé de la première chaîne. Une intervention mielleuse, racoleuse, gonflée d'effets de style. Il s'adressa à Chiara. Uniquement à Chiara. Comme s'il voulait démontrer, en leur refusant ses excuses, que les parents de la disparue, la famille et le public devaient endosser, eux aussi, leur part de responsabilité dans ce délire médiatique. « Cher Mino, je vous cède la parole. »

La présentatrice et le vieux Fiore échangèrent un sourire complice. Ce dernier ajusta une dernière fois la mèche tombant sur son front, resserra le nœud de sa cravate, avant d'entamer son monologue : « Chère Chiara, dit-il en fixant la caméra de ses yeux presque larmoyants. Nous n'avons jamais eu l'occasion de nous rencontrer et tout ce que je sais de toi, je l'ai appris par tes proches, par tes amis d'école, et aussi par les journaux, sur les plateaux de télévision. Bien sûr, cela ne remplace pas une vraie rencontre, mais j'ai tout de même le sentiment que tu n'es plus tout à fait une étrangère. Que toi et moi, d'une certaine façon, nous nous connaissons. Certains disent que nous autres les journalistes, ou du moins certains journalistes dont je suis, avons dévoré ton âme comme des bêtes féroces leur proie. Cela n'a jamais été notre intention. Toi, petite princesse qui as terminé tes jours défigurée et putréfiée, à tel point que les secouristes, ces

hommes de bien et de courage, ont même dû cacher ton corps aux yeux de ta mère – oui, toi, petite princesse, tu es là-haut, maintenant, à nous regarder. À veiller sur tes proches. Comme le font tous nos morts, par la grâce du Seigneur. De là, maintenant, tu es en mesure de nous juger. De sonder la pureté de nos cœurs. Je sais que tu feras preuve d'indulgence à notre égard, car tu sais, toi, que notre seule obsession durant cette tragédie, notre seul objectif a été de contribuer, par nos maigres moyens, à ton sauvetage, à permettre de te retrouver saine et sauve.

« À présent, tu as cédé la place à ton assassin, cet être diabolique, à ce monstre, et aux révélations du mal dans lequel tu as vécu. L'Italie entière peine à sécher ses larmes. Le deuil sera national. Nous prierons pour toi. Et pour nos téléspectateurs. Intercède pour nous auprès du Très-Haut. Pour qu'il nous absolve de nos péchés. Car nous tous, autant que nous sommes ici-bas, demeurons d'humbles pécheurs. Sache, petite Chiara, petite princesse, que je ne t'oublierai jamais. J'ai toujours œuvré à chercher la vérité, pour toi et pour le bien de tes parents, dans l'espoir de te ramener à eux. À nous. Je n'y suis pas parvenu. Si tu le peux, pardonne-moi. »

Je ne suis pas différent des autres. Cette nuit-là, j'aurais pu me recueillir en mémoire de Chiara. Éteindre mon téléviseur. Pleurer son corps et son cœur profanés. Prier la providence pour qu'elle épaule Assunta et Ninetto dans le chemin de souffrance qui les attendait. Je ne l'ai pas fait. Toute la nuit, je suis resté rivé à l'écran de mon téléviseur, à regarder Mino Fiore et ses acolytes. À entendre pontifier psychiatres et criminologues sur la monstruosité de l'homme auprès de qui j'avais vécu. Qui m'avait fait office de père de substitution. Que me restait-il, à présent ? Plus rien ne semblait s'opposer à ma chute dans l'infinie noirceur du cauchemar.

Un moment, je tentai de m'accrocher à l'espoir plutôt ténu que la culpabilité du vieux relevait de la méprise. Que toute cette histoire de monstre et d'ange dévoré ne pouvait concerner les Serrai, Chiara, ne pouvait me concerner. Que le criminel, tôt ou tard, le vrai, sortirait de sa tanière. Pouvais-je m'être à ce point trompé sur la faiblesse de Pasquale Serrai, sur ce que pouvait être la nature de ses souffrances, de ses frustrations, le prix de ses renoncements ? Je pensai à la petite, à ses parents. À Bianca et à Lucia. Que deviendraient leurs existences désormais frappées de honte ? Comment se débarrasseraient-elles d'une telle marque d'infamie ?

Le corps de Chiara fut retrouvé à deux heures du matin, immergé à un mètre et demi de profondeur dans un trou creusé à l'extrémité d'une oliveraie. Ses tissus étaient en état avancé de décomposition. La putréfaction, à cause de l'eau fangeuse mêlée à la terre, rendait le visage méconnaissable. Les traces de strangulation furent décelées rapidement. La durée importante de stagnation dans l'eau empêchait de corroborer les déclarations de Pasquale Serrai concernant le viol : « Quand j'ai abusé d'elle, la petite, elle était déjà morte. Avant ça, j'ai bien essayé, mais elle voulait pas. J'avais tenté à deux reprises et toujours elle avait dit non. Cette fois, seulement, elle a dit qu'elle allait tout balancer, alors moi j'ai vraiment eu peur et je l'ai étranglée avec une corde. C'était dans le garage. Puis je l'ai mise dans ma voiture et je l'ai emmenée là, au champ, où je me disais que personne ne viendrait jamais regarder. Après, j'ai mis des branches au-dessus de là où je l'avais mise, pour être sûr de bien me souvenir. La corde et les vêtements, je les ai brûlés avant de partir. »

Quand je me rendis sur place, la lune arrosait les feuilles rouges des pêchers d'une poudre d'or. L'ombre des arbres s'étendait sur l'herbe baignée par la rosée et je me souviens des chiens tenus en laisse qui reniflaient, des lucioles et du petit vent frais venu du littoral. Tout autour, on distinguait les lumières des villages avoisinants. Les carabiniers avaient isolé l'endroit. Malgré les projecteurs, malgré le va-et-vient des badauds, le silence régnait partout. Pas un bruit. Pas une respiration. La foule se tenait silencieuse. Fragile. Digne. Pénétrée de solennité. Par moments, seulement, on entendait geindre, on entendait pleurer. Le jour, ensuite, fut sur le point de se lever et c'est alors qu'on perçut des bruits étranges, pareils à des trombes d'air. Des anges durent emporter l'âme de la petite, car je vis le ciel se charger de nappes d'ombre qui faisaient penser à de grands mouvements d'ailes.

La télévision ne restitue jamais fidèlement la réalité d'un lieu. À l'écran, les rues apparaissent souvent plus petites qu'elles ne le sont, les places plus larges ou plus étroites en fonction de l'angle de la caméra, les distances étirées ou raccourcies. À l'entrée du village, là où la route se rétrécit avant de déboucher sur la Piazza Garibaldi, les touristes de l'horreur ralentissaient brusquement, avant d'apostropher le premier badaud venu. Les questions étaient toujours les mêmes : « Comment fait-on pour se rendre à la maison de la pauvre petite ? » « Elle se trouve où, la propriété du monstre ? »

À l'initiative du maire, un arrêté municipal interdisait aux véhicules et aux piétons de faire étape devant le pavillon de la Via Toledo. Calé dans le siège de sa fourgonnette de service, le gros Dino vigilait à la manière d'un chien de garde. Les touristes de l'horreur n'y passaient donc que furtivement. Près du champ où avait été retrouvée Chiara, en revanche, l'entassement était permanent et sur le terrain voisin, à l'endroit où un bouquet d'arbustes aux fleurs violettes dessinait une tache épaisse et sombre, on dégotait toutes sortes de campements improvisés, avec chaises pliantes et cuisses de poulet, plats en sauce et transistors, sans parler des mégots de cigarettes et des cannettes de bière entassés au pied des arbres. Fini le silence respectueux du jour où fut déterré le corps. Fini la dignité et la retenue. L'odeur de la mort restait sans effet sur l'appétit de ces braves gens, qui une fois repus filmaient les lieux sous toutes les coutures, pendant que les gosses, comme dans un parc sans attractions, beuglaient entre les ronces et les buissons.

Les étapes du pèlerinage étaient immuables. Après l'oliveraie, il y avait la propriété avec son champ de noisetiers, ses plates-bandes fleuries, ses appartements aux volets tirés, ses dépendances. Peu après les aveux du vieux, les parents des camarades de classe de Chiara se rendirent près du portail et y accrochèrent une pancarte portant

l'inscription *Peine de mort pour l'oncle assassin.* Les mamans, invariablement, jouaient des coudes pour se prendre en photo sous la banderole, tandis que les enfants grimpaient sur les épaules de leurs pères et pointaient du doigt la cour, le vieux figuier, le chien au dos râpé ronflant au bout de sa chaîne métallique. Là, à peu de chose près, le décor était le même qu'à la télévision. Pas de surprise.

Le clou du spectacle, c'était le garage, le lieu de tous les frissons. L'antre du monstre. Dès qu'ils l'apercevaient, les vacanciers du crime secouaient la tête en affichant une mine de dégoût. « Tu vois ? C'est là que ça s'est passé. C'est là où cette ordure a ôté la vie de sa propre nièce. Mais quel homme faut-il être pour agir de la sorte ? » Après quoi, les plus petits balançaient des souvenirs par-dessus le portail, de sorte qu'au bout de quelques jours je vis s'élever au pied du garage une pyramide de peluches, de bouquets de fleurs et d'objets divers.

Les funérailles se déroulèrent une semaine après la découverte du corps. Le cortège qui nous accompagna jusqu'au terrain de sport où devait se dérouler la cérémonie d'adieu s'étirait sur plus d'un kilomètre. Durant tout le trajet l'éclat du soleil fit régner une chaleur aveuglante. Derrière le cercueil, en plus de la famille, défilaient les amis de Chiara, les jeunes du lycée, les élèves des autres écoles de la province et les autorités au grand complet. Lorsque les hommes de la protection civile posèrent le cercueil sur les tréteaux devant le crucifix, juste au milieu de la grande pelouse, les applaudissements résonnèrent comme autant de cris du cœur.

Les discours se succédèrent, puis, au cimetière, tandis que l'on descendait le cercueil en terre, le curé prononça des mots de paix et de repos. Les vieilles se mirent à pleurer en dodelinant de la tête, en se frappant le poing contre la poitrine. Leurs voix s'unissaient en une seule note tendre aux accents magiques, à mi-chemin entre l'envoûtement et la prière, et on aurait dit qu'elle se destinait, cette seule et même note, à opérer un sortilège, comme dans un rite incantatoire, à soulever toutes les puissances vitales du ciel et de la terre, l'eau, le feu, la lumière, la force de la roche, afin d'annoncer au monde la mort de la petite.

Puis, subitement, tout devint plus doux, plus vaste. Malgré l'atmosphère de révolte et d'injustice, le recueillement se fit triste et

mystérieux. Les plaintes des vieilles et leurs chants, leurs voix rauques et discordantes, leur langage altéré, pour nous qui les recevions dans un état de vacuité, ce fut comme entendre résonner la voix de la souffrance, mais aussi, étrangement, comme trouver un coin de paradis où apaiser nos âmes en peine.

Ce qui arriva ensuite, il n'y a pas cent façons de le raconter. Depuis ses aveux, Pasquale Serrai était maintenu en isolement sanitaire à la prison de Matera, dans une annexe de l'infirmerie. Les prisonniers l'avaient accueilli en tambourinant contre les barreaux, lui crachant leur haine en plein visage, promettant de lui tailler rapidement la gorge. Deux agents le gardaient à vue en permanence, car son unique souhait était de mettre fin à ses jours le plus tôt possible. Je chargeai Marianna de sonder Bianca et Lucia sur la possibilité de lui rendre visite, mais elles s'y opposèrent. Mon nom ne figurait pas sur la liste des parents autorisés à le rencontrer. Je n'insistai pas.

D'après la presse, il refusait désormais de se nourrir et ne dormait pratiquement plus, ne faisant rien d'autre que de se vider de ses larmes du soir au matin. Au lendemain des funérailles, il entra dans le bureau du procureur pour y être entendu une fois de plus. Il s'agissait, avait-on annoncé, d'arrêter la version finale des événements, d'établir leur chronologie définitive. Une simple formalité. Moi, dans ce bureau, je ne m'y trouvais pas, mais peu importe, je vais m'efforcer de rapporter la conversation entre les deux hommes de la façon exacte dont je l'ai reconstituée. Selon toute vraisemblance, les choses se sont déroulées de la manière suivante : comme à chaque fois qu'il entamait un interrogatoire, le procureur demanda au greffier de lui servir un café serré. Après l'avoir avalé d'une seule gorgée, il se mit à bourrer sa pipe, avant de considérer le vieux droit dans les yeux.

« Pouvez-vous me répéter la manière dont les faits se sont déroulés dans l'après-midi du 5 juin 2005 ? »

Serrai s'affaissa derrière le mur de dossiers empilés sur le bureau du procureur.

« Eh bien la petite, ce jour-là, elle devait aller au village pour la fête avec Lucia et Marianna. Lucia devait la rejoindre dans la cour à deux

heures et demie, c'est elle qui me l'a dit. Et Marianna aussi, au même endroit. Les filles, elles faisaient toujours comme ça quand elles devaient sortir, c'était leur habitude à elles.

— Donc, quand Chiara est arrivée dans la cour, Lucia et Marianna ne s'y trouvaient pas encore.

— Non, personne s'y trouvait.

— À quelle heure Chiara est-elle arrivée ? »

Serrai se gratta le crâne à sa façon distraite, un peu gauche, comme si la main n'était pas la sienne, ou qu'elle bougeait indépendamment de sa volonté.

« Peut-être à deux heures, ou à deux heures et quart, je sais plus trop. En tout cas, elle était en avance, ça je le sais parce que la porte du garage, elle était ouverte et quand je l'ai vue arriver, la petite, dans ma tête je me suis dit : tiens, elle est déjà là.

— Et vous lui avez demandé de vous rejoindre dans le garage, c'est bien ça ?

— Oui, je l'ai appelée, et elle, elle est venue tout de suite, sans discuter.

— Vous ne vous êtes pas dit : les deux autres vont arriver, elles risquent de découvrir mon petit manège ?

— Non, je me le suis pas dit parce que d'abord c'était dans le garage et que j'allais fermer la porte. Et puis, je voulais juste lui parler, lui demander d'être gentille avec moi. J'avais pas en tête de lui faire du mal. Sans compter qu'on avait un quart d'heure avant l'arrivée des deux autres, peut-être même une demi-heure. Je vous l'ai dit, d'après ma fille elles devaient se retrouver toutes les trois à deux heures et demie.

— Ce délai d'une demi-heure ne vous semblait-il pas trop court compte tenu de ce que vous aviez en tête ?

— J'ai pas pensé comme ça.

— Soit. Et puis que s'est-il passé ?

— Quand elle est entrée dans le garage, j'ai refermé la porte. Je lui ai demandé de s'approcher, de venir là où il y avait le tracteur parce que je devais lui causer. Alors elle, la petite, elle est venue, et c'est après, une fois qu'elle était là, tout près de moi, que j'ai essayé de la toucher. Enfin, vous voyez ce que je veux dire…

— Non, monsieur Serrai, je ne vois pas. Soyez plus précis.

— J'ai essayé de lui toucher les fesses, et aussi de l'embrasser. Mais elle, elle voulait pas. Elle a commencé à se tortiller comme une anguille, lâche-moi, qu'elle disait, lâche-moi je te dis !

— Et après ?

— Après, elle s'est mise à crier encore plus fort, je vais raconter à tout le monde ce que tu veux me faire, qu'elle disait, je vais tout dire à Lucia et à la tante. Moi, à ce moment-là, j'ai vraiment eu peur et à la petite je lui ai dit tais-toi, on va t'entendre, mais elle, elle a continué, non, pas question, je vais tout raconter, qu'elle répétait, et les gens ils vont savoir ce que tu voulais faire, et moi j'ai crié plus fort, ferme ta gueule, t'as compris, que je lui hurlais, tu vas rien dire, et elle, maintenant, elle criait et elle pleurait, si, mon oncle, je vais tout balancer, alors j'ai dit non, petite allumeuse, tu vas la boucler, et je l'ai attrapée et je l'ai tirée vers moi, et comme dans le garage il y a plein de cordes, j'en ai saisi une avec une main pendant qu'avec l'autre je l'empêchais de crier, ferme-la que je lui disais encore, je t'ai dit de la fermer, mais elle, elle faisait non de la tête. Alors devant moi c'est devenu tout blanc, comme un trou plein de lumière, y avait plus rien, juste un trou blanc, je pourrais même plus dire ce que j'ai fait, les détails ils sont sortis de ma tête, j'ai beau essayer de me rappeler, pas moyen de les faire revenir. Après, quand c'est arrivé, je l'ai laissée là, dans le garage, sauf que je l'ai cachée derrière le tracteur, ça je m'en rappelle. Puis quand tout le monde est parti pour trouver où elle était, j'ai reculé la voiture devant l'entrée du garage et je l'ai mise dans le coffre.

— Seul ?

— Oui, seul. Faut dire qu'elle était pas bien lourde. Le champ pour l'enterrer, c'est la nuit que j'y suis allé. Avant de la mettre dans le trou, je lui ai pris la main et je l'ai guidée pour lui faire faire le signe de la croix, paix à son âme. Après, je l'ai déshabillée et j'ai fait ce que j'ai fait, vous savez cette saleté de chose, puis je l'ai couverte avec un morceau de tuf et pour pas oublier l'endroit où je l'avais mise, j'ai placé une grosse souche de vigne juste devant. J'ai brûlé tous ses objets personnels, le sac à dos, les vêtements et les sandales, et ensuite je suis retourné à la propriété.

— Et le téléphone ? Pourquoi ne l'avez-vous pas brûlé ?

— Je l'ai repéré après, c'est pour ça que je l'ai pas brûlé. Quand je l'ai vu, j'ai plus voulu perdre de temps, alors je l'ai jeté au milieu des brindilles et des rameaux, dans un trou. Ensuite, je suis retourné à la propriété. De toute façon, comme je partais tout le temps pour mes champs, des fois même la nuit, je savais que personne m'aurait rien demandé. Voilà, monsieur le procureur, c'est comme ça que les choses elles sont allées. »

Le procureur quitta son siège, s'avança vers la fenêtre, d'où il jeta un coup d'œil blasé aux rangées d'immeubles qui s'entassaient au loin. Il revint sur ses pas et s'arrêta dans le dos du vieux, qui ne pouvait le voir. J'imagine son regard bas, ses doigts serrant son crucifix, ses yeux fuyant comme de petites billes. La peur le terrorisait.

« Vous avez déclaré qu'à deux reprises, dans les jours ayant précédé la mort de Chiara, vous avez tenté de la toucher et de l'embrasser. Vous confirmez ?

— Oui, je l'ai fait, c'est vrai.

— Où avez-vous fait ces tentatives ?

— Dans le garage.

— Les deux fois ?

— Oui, les deux fois.

— Quand vous lui avez donné ces deux billets de cinquante euros, c'est ça ?

— Oui, ces deux fois-là.

— Et comment expliquez-vous qu'elle soit revenue après la première tentative ? Qu'elle ait accepté cet argent aussi la deuxième fois, sachant ce que vous lui vouliez ?

— Ça, j'en sais rien, monsieur le procureur. Je pourrais pas dire ce qui se passait dans sa tête.

— Vous avez également déclaré, je vous cite : "Dans ses yeux, à la petite, quand je me suis approché pour l'embrasser ces deux fois-là, on aurait dit qu'elle voyait le démon." Ça aussi vous le confirmez ?

— Oui.

— Comment expliquez-vous alors qu'elle vous ait rejoint dans le garage une troisième fois le jour du drame, alors qu'il y avait eu ces

précédents pour le moins tragiques et que vous deviez sans doute lui inspirer une peur terrible ?

— Je sais pas, moi, j'étais pas dans sa tête, à la petite, je vous l'ai dit, comment je pourrais savoir ? Peut-être elle s'est dit à elle-même que j'avais changé, que quand je l'avais fait les autres fois, j'étais pas tout à fait moi, et que je recommencerais pas.

— Vous pensez qu'une enfant de quinze ans, molestée à deux reprises par un oncle chez qui elle a été élevée, retournerait auprès de lui aussi facilement, seule dans ce même garage où les tentatives d'abus avaient eu lieu ? »

Serrai rentra la tête dans les épaules. Il triturait sa croix d'argent, peinait à respirer.

« Et pourquoi n'a-t-elle jamais fait la moindre allusion à votre supposé comportement douteux auprès d'aucun de ses amis ? Pourquoi n'en a-t-elle pas parlé à ses parents ? À une amie ? À votre fille, par exemple, qu'elle considérait pourtant comme une grande sœur et en qui elle avait une confiance aveugle ? Nous n'avons rien lu non plus dans les journaux intimes retrouvés chez elle. »

Le procureur le fixait dans le blanc des yeux.

« Je vous annonce un élément capital, cher monsieur Serrai : la personne qui s'est débarrassée du téléphone de la petite a commis une grave erreur : elle a oublié d'ôter la carte puce. Nous avons donc pu reconstituer le relevé des connexions, ainsi que la liste des appels entrants et sortants. Sur base de ce relevé, nous pouvons confirmer que Chiara se trouvait chez vous depuis au moins midi le jour de sa disparition, ce qui corrobore vos déclarations, ainsi que celles de votre femme et de votre fille, selon lesquelles vous auriez déjeuné tous les quatre à votre domicile. Votre femme et votre fille ont cependant affirmé que Chiara avait quitté la propriété aux environs de treize heures trente pour aller se changer Via Toledo, et qu'il avait été convenu entre elle et sa cousine qu'elle reviendrait à quatorze heures trente pour se rendre au village en compagnie de Marianna. Or nous savons désormais, grâce à ces mêmes connexions téléphoniques, que Chiara n'a pas quitté les parages de votre propriété. Peu après treize heures trente, elle s'y trouvait encore. Et c'est plus ou moins à ce moment que son téléphone a cessé de fonctionner. Donc, quand

Lucia et Marianna sont arrivées dans la cour pour l'attendre, Chiara n'était déjà plus de ce monde depuis au moins une heure. Son corps sans vie gisait dans votre garage bien avant l'heure à laquelle vous prétendez qu'il s'y trouvait. Une chose est désormais certaine : les faits ne se sont pas déroulés tels que vous nous les racontez. La chronologie ne cadre pas. »

Le vieux secouait la tête, le regard rivé à ses chaussures.

« Je sais plus, moi, peut-être que j'ai confondu. Je vous ai dit qu'avec les heures, j'ai toujours eu un problème, et puis dans ma tête j'étais comme fou, ça aussi je vous l'ai expliqué. »

Sur la manière de procéder du procureur, Pasquale Serrai s'était dès ses premiers entretiens confié à une poignée de proches. Lucia et Bianca en avaient fait autant les semaines précédentes, de même que les fils Cavani et Cantatore. Moi-même, j'avais été entendu en qualité de témoin au début de la procédure, après la visite à mon domicile du gros Dino, au même titre que Marianna et que d'autres parents de Ninetto et d'Assunta. Sans compter les villageois, les enseignants, les élèves du lycée de Grassano. Tous ou presque défilèrent dans les bureaux du procureur. Or dans un village comme Ravina, les confidences sont la propriété du vent, il vous suffit de tendre l'oreille où que vous soyez pour les entendre roucouler à la cantonade. Et de toutes ces entrevues, un élément ressortait avec une certaine force. Pour le procureur, l'Homme, la conception de son existence venaient avant les faits. Les indices, seuls, pensait-il, ne sont que pâte molle. Pour qu'ils prennent forme, qu'ils acquièrent de la substance, il faut y mettre l'individu, avec ses qualités et ses défauts, ses manies et ses travers, ses élans du cœur. Ses haines et ses passions. Bref, son humanité. Ce devait être la seule manière de distinguer la vérité du mensonge dans cette fange de tromperies où lui, Renato Rossi, était contraint de patauger.

« Je pense que vous mentez, monsieur Serrai. Cette histoire de tentative d'abus dans le garage, de viol de cadavre, ça ne tient pas debout. Cette petite que vous avez vue naître et grandir sous votre toit, vous ne pouvez pas l'avoir tuée. Vous l'aimiez comme votre fille,

sur ce point je suis prêt à parier ma réputation. Vous la chérissiez au même titre que Lucia. Jamais vous n'auriez tenté d'abuser d'elle, et encore moins de l'étrangler. Vos aveux ne sont que foutaises. Vous avez peut-être enterré son cadavre dans l'oliveraie, ce qui suffit à faire de vous un criminel, mais à mon avis vous n'avez rien fait d'autre. Mieux vaut que vous parliez, car nous sommes sur le point d'interroger une nouvelle fois tous les membres de votre famille, tous les amis ; s'il le faut, tout Ravina y passera encore ; on va refaire un tour complet et nous serons bientôt en mesure de reconstituer la cartographie détaillée des connexions téléphoniques de tout ce beau monde ; on comprendra alors où chacun se trouvait avant et après la disparition de Chiara. La réalité des faits sera bientôt établie, monsieur Serrai, ce n'est plus qu'une question de jours. Alors pourquoi mentir ? »

Plusieurs heures passèrent, durant lesquelles la tension fut à son comble. Le greffier resservit du café. Le procureur fit les cent pas dans le bureau. Serrai était pâle comme une lune de décembre, ses épaules étaient agitées par les tremblements. Je n'ose imaginer son déchirement. Quand s'ouvre la cage aux remords, la horde est sans pitié. Impossible de la dompter. Rien ne résiste. Ni le sens du devoir ni l'amitié. Pas même l'amour. Cela, l'expérience l'avait appris au procureur. À voir le vieux sous l'emprise de ses tourments, il ne pouvait douter d'avoir mis dans le mille. Quelques minutes encore et son armure céderait. Il craquerait. Après tout, ce n'était pas un criminel, au sens où on l'entend habituellement ; seulement un type amer, l'ombre d'un homme étranger au monde dans lequel il était obligé de vivre.

Durant plusieurs dizaines de minutes, le procureur traîna donc Serrai sur les sentiers bourbeux de son âme ravagée. Il lui rappela les démons de son enfance de petit esclave humilié, les abus de son patron, les regards pleins de mépris des notables de Ravina lorsqu'ils le croisaient le dimanche à la sortie de l'église, lui le bon à rien réduit à l'état de bête de somme. D'ailleurs, renchérit-il, si l'on y regardait de près, même au sein de sa famille n'était-il pas un souffre-douleur,

alors qu'il se brisait les reins de l'aube au crépuscule à cultiver ses champs, à soigner ses bêtes ? Et même si les injustices étaient inhérentes à la condition humaine, méritait-il de mener une vie pareille, oscillant constamment entre désespoir et résignation ? Méritait-il de passer la plupart de ses soirées et de ses nuits recroquevillé sur une chaise longue dans sa cuisine ? Ne méritait-il pas mieux que d'être condamné à la solitude dans un monde d'ingrats et d'indifférents ?

Qui aurait pu résister à pareil assaut ? Au tableau d'un tel naufrage ? « Regardez ça », lança soudain le procureur. Sur la table s'étalèrent les photographies du corps putréfié de la petite, prises au moment où les agents de la protection civile l'avaient tirée hors de sa tombe de fange. Une vraie horreur. Le visage du procureur, maintenant, frôlait celui du vieux. « Pourquoi ne dites-vous pas la vérité, bon Dieu ? Toute votre vie, vous allez la perdre à jouer les agneaux sacrificiels ? À trembler de peur comme un petit chien craignant les coups de son maître ? C'est ça ce que vous êtes, le petit chienchien à son maître, l'idiot qui se jette de la falaise parce qu'on lui dit de le faire ? Ne vous reste-il pas une once de dignité ? D'amour-propre ? Pour la première fois de votre vie, soyez un homme, un vrai. Assumez vos responsabilités ! »

Le procureur était un homme d'autorité virile, froid, raide dans ses mots et ses attitudes. Toutes ces choses, il les balança à la face de Serrai sans demi-mesure, en le fixant dans le blanc des yeux. Le métier lui avait appris que les bonnes actions, les confessions et autres tentatives de rédemption naissaient, la plupart du temps, d'une volonté soudaine de justice jusque-là enfouie. De l'acharnement de tout mortel à croire qu'il est un Homme et non un grain de poussière insignifiant. Poussé dans ses derniers retranchements, bafoué par le portrait cruel, implacable, dressé de lui par le procureur, le vieux allait-il enfin se rebeller ? Redresser l'échine ? Répondre de ses actes ? Transformerait-il, comme l'escomptait le procureur, son amertume, son humiliation perpétuelle en une force de résurrection ?

Isolé en lui-même, torturé par la rage tragique d'être ce qu'il était,

Pasquale Serrai finit par se lever. Des images de mort, brutales, insupportables, lui traversèrent la tête. Ses pleurs le firent frissonner. Tout son corps fut parcouru de convulsions. Les sanglots lui déchiraient la poitrine et jaillissaient au-dehors par des hurlements. Les remords se présentaient à lui, il ne pouvait plus les repousser. Il prit la veste qui pendait à sa chaise et la jeta sur ses épaules, puis il cria, hurla tel un possédé, le regard brûlant, agité par une fièvre qui lui bouffait les tripes. Ses nouveaux aveux tombèrent comme un coup sur un billot, brutalement projetés hors des ténèbres de sa conscience. Sa voix piteuse, minable, demanda pardon. « C'est pas moi ! Non, c'est pas moi ! Que Dieu me pardonne ! »

Pasquale Serrai n'avait pas violé sa nièce. Il n'avait pas privé de vie son corps frêle et sans défense. Et encore moins profané son cadavre. Cette histoire, il l'avait inventée de toutes pièces. La farce pouvait prendre fin. Les masques pouvaient tomber. Lui, Pasquale Serrai, né et grandi à Ravina, bon père de famille et mari fidèle, ami des bêtes et de la terre, chrétien parmi les chrétiens, s'en remettait à la justice de Dieu. Et aussi à celle des hommes. Car s'il n'avait pas tué Chiara, comme il l'avait prétendu initialement, il n'était pas sans responsabilité dans sa disparition. Cela, il pouvait le jurer sur la Bible de notre Seigneur, c'était la vérité. Raison pour laquelle, continuait-il de hurler, la conscience lui brûlait comme de la paille sèche en plein soleil.

Avant d'en venir à l'épilogue de cette affaire, je dois évoquer ma dernière rencontre avec Chiara. Bien sûr, j'aurais préféré ne jamais avoir à en parler. Ne jamais avoir à extirper le remords du fond de ma mémoire. Mais si je ne m'étais pas contenté, ce jour-là, de prononcer quelques mots de circonstance, si j'avais pris la peine de lui ouvrir mon cœur comme on doit le faire en pareille situation, qui sait la tournure qu'auraient pris les événements. Au fond, personne n'est innocent, du moins jamais entièrement.

C'était la veille de la disparition. Aurelio avait été contraint de quitter Ravina quelques semaines auparavant. Je vivais reclus chez moi, me contentant de laisser passer les heures, sortant uniquement pour me rendre à l'hôpital ou pour rejoindre le coteau, où je m'asseyais sur l'herbe et fumais loin des regards indiscrets. Je réfléchissais à mon avenir, que je ne concevais nulle part ailleurs qu'à Ravina, malgré les ragots et le bannissement, malgré l'isolement, espérant que cette épreuve ferait de moi un nouvel homme. De là-haut, par moments, ma gorge se nouait en apercevant le vieux traînant dans la cour son détachement blasé, féodal, la silhouette haute et puissante de Bianca, ses cheveux ébouriffés débordant de son foulard.

Sur ce coteau personne ne s'y aventurait jamais, sans doute en raison de la pente raide qu'il fallait grimper pour le rejoindre et des serpents qui vous y glissaient entre les pieds. Ce sont trois ou quatre cents mètres d'escarpement exposés plein sud, dépourvus du moindre fil d'ombre et d'où il n'était pas rare de voir déboucher des cerfs et des renards, même, dès le mois mars, des hardes de sangliers. Ce jour-là, je croisai une meute de chiens errants. Tandis que j'escaladais le sentier, l'un d'eux s'amusa à me tourner autour, de telle sorte que distrait par son manège je me retrouvai, sans m'en rendre compte, face au grand buisson d'ajoncs.

Le chien, tout à coup, cessa de remuer, comme s'il butait contre un mur qu'il était le seul à voir, puis il se mit à renifler les cadavres d'escargots vidés par le soleil. La scène s'étira une à deux minutes, après quoi il s'en retourna tout penaud vers la murette au bas du sentier. Pendant ce temps, je cherchai à reprendre haleine, à cause de la montée qui m'avait coupé les jambes. C'est à ce moment que je la vis.

Elle baignait dans une mare d'ombre, assise sur un amas de pierres disposées au pied du caroubier. Ses cheveux étaient rassemblés dans une torsade aux allures de liane. Elle portait un T-shirt blanc sur un bermuda rose et avait les pieds nus posés sur ses chaussures. Au milieu de toute cette herbe verte, on aurait dit une fleur d'amandier. À ses pieds gisait un sac à dos, rose lui aussi, et sur le sac un MP3. Sa main courait sur un de ces carnets typiques des adolescentes, revêtu d'une couverture de cuir épais, avec un cadenas suspendu à un crochet. Sans doute écrivait-elle, ou alors elle dessinait, à cette distance impossible de le déterminer. Mes pas la firent sursauter. Après quoi elle me dévisagea de ses yeux noirs comme des boules de cassis. Malgré la distance des années, je me souviens de ses joues enflammées, de ses yeux brillants. Elle avait pleuré et passa le plat de ses mains sur ses pommettes pour essuyer ses larmes. Avec les jeunes de cet âge, je n'ai jamais su comment m'y prendre, sans doute à cause du dégoût non dissimulé que leur inspirent nos conventions, nos phrases toutes faites. Je voulus détendre l'atmosphère :

« Ici, normalement, c'est mon refuge personnel. Personne n'a le droit de s'y aventurer sans mon autorisation. »

Elle ne rit pas. Ma blague me parut idiote.

« Je sais, répliqua-t-elle un peu gênée, je te vois souvent assis ici, en train de fumer, le dos appuyé contre le tronc du caroubier. »

Je continuai sur le même ton de plaisanterie.

« Tu m'épies ? »

Son visage se raidit.

« Non, mais moi aussi je viens souvent. Ça m'aide à remettre mes idées en place. Quand je vois que tu es là, je fais demi-tour. Je me dis que t'as pas envie d'être embêté.

— Tu viens seule ?

— Oui. À part Lucia, personne ne connaît mon secret. »

Je la trouvai plus pâle que d'habitude. Depuis qu'elle était enfant, je l'avais croisée presque chaque jour chez les Serrai. Nous n'avions jamais vraiment eu de conversation. Pour l'essentiel, je savais d'elle ce que m'en disaient Lucia et Marianna, ou alors Bianca, lorsqu'elles évoquaient ses rapports difficiles avec Assunta et Ninetto. Maintenant qu'elle avait cessé de pleurer, on aurait dit que son regard était la proie d'une sorte de mélancolie fiévreuse, de ferveur pas encore retombée.

« Je peux m'asseoir près de toi ? »

Elle répondit oui. Je pris place sur l'herbe, soyeuse comme du velours. Avant qu'elle ne referme son carnet, j'eus le temps d'y apercevoir le dessin d'un cœur percé d'une flèche. Au-dessus du dessin figurait un prénom, entouré d'un cœur, lui aussi, mais je ne parvins pas à le déchiffrer. Elle glissa son crayon dans un petit anneau de cuir cousu à la couverture, fit cliquer le cadenas et rangea le tout dans son sac à dos. Nous restâmes un bon moment à ne rien dire, les yeux rivés sur la vallée. C'est elle, au bout du compte, qui lança la discussion et elle le fit sans tourner autour du pot :

« Tu étais amoureux d'Aurelio ? »

Il y avait, sur le coteau, une forte odeur de figue et d'acacias. Afin de gagner une poignée de secondes, je fis mine de m'en imprégner.

« C'est difficile à dire. Nous n'avons pas vraiment eu le temps de nous connaître. Mais je crois bien que oui. En tout cas, je n'ai jamais été aussi heureux qu'en sa compagnie. Ça doit vouloir dire ça, être amoureux. Du moins, c'est de cette façon que je l'interprète. »

D'un geste rapide et assuré, elle défit sa tresse. Ses cheveux lui couvrirent les épaules.

« T'as encore des nouvelles de lui ?

— Plus depuis qu'il a quitté Ravina.

— T'as cherché à le revoir ?

— Non. Je me suis dit que c'était mieux comme ça. De toute manière, ça n'aurait sans doute débouché sur rien. Et puis, lui non plus n'a pas cherché à me revoir.

— Pourquoi tu dis que ça n'aurait débouché sur rien ? Ces choses-là,

on peut jamais les savoir à l'avance. Est-ce que l'amour doit forcément déboucher sur quelque chose d'autre que de s'aimer ? »

Elle me dévisagea. J'eus l'impression qu'elle raisonnait avec les yeux.

« À vrai dire, je n'en sais rien. J'ai dit ça comme ça, sans trop y réfléchir. Quand on ne sait pas quoi dire, c'est souvent ce que l'on fait, parler pour ne rien dire. Mais j'imagine que tu as raison. L'amour devrait toujours se suffire à lui-même. »

Elle tourna la tête vers la vallée et le fit d'un air pensif, comme si elle regardait passer ce que je venais de dire.

« Pourquoi t'es pas parti d'ici après ce qu'ils t'ont fait ? Moi, j'aurais mis les voiles. Rester dans un village qui m'aurait traitée de cette manière, ça non alors, j'aurais pas pu ! »

Je m'adressai à moi autant qu'à elle :

« Parce que Ravina, c'est chez moi. Au début, ça m'a traversé la tête, je dois bien l'avouer, puis je me suis dit que c'est ici que j'avais grandi. J'y ai mes morts. Mes souvenirs. C'est ici que je veux vivre. Pourquoi je leur céderais ma place ? Et puis, tôt ou tard, les choses s'apaiseront et avec Pasquale, Bianca et Lucia, on reformera une famille. Comme avant. »

Mon attachement viscéral à Ravina et aux Serrai dut lui paraître ridicule, car elle soupira, sans détacher le regard de la vallée.

« Moi, dès que j'ai dix-huit ans, lança-t-elle d'une voix soudain plus forte, comme revigorée par l'idée d'un départ, je me tirerai d'ici. Ça, c'est décidé. J'en peux plus de ce bled. Il me sort par les yeux. T'as aucune liberté. Tout le monde est toujours là à scruter ce que tu fais, à t'espionner pour savoir avec qui tu sors et où tu vas. À dire ce qui est bien et ce qui est mal. »

Elle se tourna vers moi. Le noir de ses yeux parut s'assombrir encore davantage.

« Tu vois les cloches transparentes, genre coupole, qu'on met sur les fruits pour pas que les mouches aillent dessus ? Eh bien, des fois j'ai l'impression de vivre en dessous d'une de ces cloches. Pour toi, depuis qu'il est parti, ça doit te faire pareil, non ? »

Elle ne me lâchait plus du regard. Sans doute cherchait-elle à établir une forme de connivence, une complicité qui se fonderait sur nos expériences respectives de l'adversité. Tout à coup, le jeton tomba.

« Tu es amoureuse, c'est ça ? »

Elle se contenta de sourire. Je barrai mes lèvres avec l'index.

« Tu peux me faire confiance. Je resterai muet comme une tombe. Je le connais ? »

Son sourire s'élargit.

« À Ravina, tout le monde se connaît.

— Je te propose un jeu : je vais énumérer des prénoms et toi, quand ce sera le bon, tu feras oui de la tête. Ça te va ? »

Son sourire s'effaça.

« J'ai pas trop envie de jouer. Et je veux pas qu'on sache de qui il s'agit. C'est assez compliqué comme ça. »

Cette fois encore, je ne compris pas de suite.

« C'est à cause de lui que tu pleurais avant que j'arrive ? »

Elle secoua la tête.

« Pas vraiment à cause de lui. Plutôt à cause des autres. Des autres par rapport à lui et à nous. Le problème, c'est qu'il est beaucoup plus âgé que moi. Et surtout que je ne suis pas la seule à lui tourner autour. »

Je pensai d'emblée à un groupe de jeunes gens gravitant autour de Fabrizio Cavani, le chanteur de pacotille, et de Franco Cantatore, le séducteur local. Les garçons beaucoup plus âgés que Chiara, à Ravina, et sur lesquels fantasmaient les adolescentes, n'étaient pas légion, deux ou trois tout au plus. Les autres, les plus hardis, les plus capables de faire leur chemin, étaient partis depuis belle lurette pour l'Irlande, l'Allemagne, la France ou l'Amérique latine à la recherche d'une vie meilleure. Ceux qui étaient restés, je les connaissais par cœur, à quatre ou cinq ans près, nous avions le même âge. La plupart d'entre eux ne travaillaient pas, ou alors pour une misère dans un supermarché ou chez un commerçant du coin. Ils vivaient chez leurs parents, voire chez leurs grands-parents ; le plus clair de leur temps, ils le passaient sur les bancs de la Piazza Garibaldi ou au Bar del centro. Dès qu'ils possédaient quelques euros, c'était pour les jouer aux paris sportifs ou s'acheter quelques grammes de shit. Ils avaient pour principe de vie de s'en remettre au bon vouloir de la destinée, à la vanité des choses. À quelques exceptions près, ils menaient une existence de bons à rien, les points culminants de leurs journées

consistaient à se rendre au stade le dimanche après-midi, à convaincre les filles de les suivre à l'arrière de leur voiture après avoir avalé un hamburger et quelques verres de bière. La plupart du temps, on les voyait surfer sur leurs portables, rêvant de vêtements de marque, de belles bagnoles, de blondes à grosses poitrines et aux fesses bien rebondies, d'une carrière dans la téléréalité, de fêtes gigantesques sur les plus belles plages de Metaponte. Avec leurs barbes de trois jours, leurs cheveux rasés sur les tempes, leurs T-shirts collés à la poitrine, leurs grosses lunettes de soleil et leurs oreillettes toujours en place, ils semblaient interchangeables ; on les aurait tous dits sortis du même moule. Le soir, ils promenaient leur ennui en groupe, faisaient des commentaires vulgaires lorsqu'ils voyaient passer une fille et se frappaient dans les mains en riant après avoir visionné une vidéo sur leur portable. Au fond, rien de bien grave. Tous ou presque avaient le cœur sur la main et n'hésitaient pas à vous venir en aide si vous le leur demandiez. Sans compter que leurs présences créaient un semblant de vie dans le village, une illusion de mouvement ; ils représentaient notre seul espoir d'avenir, car tôt ou tard ils finiraient bien par se marier, par faire un gosse à la fille de l'un ou l'autre, ce qui alimenterait l'école communale, les garderies et les clubs de sport.

Chiara couvrait la peau de ses cuisses de petites brindilles d'herbe humide.

« Ça fait longtemps que vous vous voyez ?

— On se connaît depuis toujours. Mais pour dire qu'on est vraiment ensemble, non, ça ne fait pas très longtemps.

— Et lui, il est amoureux de toi ? »

Elle sourit en inclinant la tête, prise d'embarras.

« Je crois bien que oui. »

Puis elle ajouta :

« C'est ça, à mon avis, qui crée tous ces problèmes. Il y en a qui n'acceptent pas qu'on s'aime.

— Tes parents ne veulent pas que tu le voies ?

— Mes parents, ils savent pas encore.

— Si ce n'est pas tes parents, alors tu ne dois pas t'en soucier. »

Je ponctuai ma phrase d'une formule à bon marché.

« Ce que pensent les autres, ça n'a pas d'importance. Ils finiront par se faire une raison. »

Chiara me dévisagea avec un air de dépit. Son visage se crispa. Puis elle eut un mouvement d'épaule, comme on peut avoir en apercevant une route barrée.

« Ça, on peut jamais savoir. »

On entendit aboyer des chiens, auxquels d'autres chiens répondirent tout aussitôt. Leurs cris se recouvrirent l'un l'autre et mêlés au chant des crapauds s'élevant depuis la vallée ils parurent s'unir au-dessus de nos têtes, à la manière d'un nuage de pluie.

« Des fois, quand j'y pense, reprit-elle, j'ai comme un mauvais pressentiment. Je me dis que tout ça pourrait mal finir. »

Un filet de vent se leva. Nous entendîmes soupirer la vallée. Chiara devait attendre que je lui pose des questions, que je cherche à en savoir davantage sur cette peur dont elle avait craché le mot comme on lance un caillou dans la nuit noire. Au lieu de ça, je ne dis rien. Pas un commentaire. Pas une remarque. Je ne lui fus d'aucun secours. Aveugle à sa détresse à peine retenue. Je devais penser, très banalement, à rentrer chez moi, à me coucher dans mon canapé et allumer le téléviseur, à ce que j'allais préparer pour le repas, à mon prochain tour de garde à l'hôpital. C'est effrayant, quand on y songe, d'agir de cette façon, de se laisser porter par une liberté que ne soutient aucune forme de responsabilité, aucun devoir. C'est comme avancer à l'aveugle sur n'importe quel chemin d'un pays inconnu, sans aucune conscience d'où l'on se trouve ni de soi-même, ignorant ce que c'est que d'être réellement au monde.

Je me levai. Et bien que je ne sois pas très grand, moi non plus, je réalisai combien Chiara était encore petite, combien elle ressemblait à une enfant malgré son corps de femme ; combien elle était pâle malgré son maquillage. J'enroulai mon bras autour de ses épaules et prononçai ces paroles ridicules :

« À mon avis, tu exagères. Quand on est jeune, on fait toujours une montagne de tout. La moindre difficulté nous paraît insurmontable. À ton âge, j'étais pareil. Mais fais-moi confiance : ça finira par s'arranger. »

D’une certaine façon, ce fut comme si je m’étais mis à courir alors qu’elle m’appelait à l’aide. Comme si je m’étais bouché les oreilles pour ne pas entendre vibrer sa plainte.

Bien après sa disparition, je racontai la rencontre à Marianna. Nous nous trouvions chez moi. Une pluie abondante arrosait la nuit. Il y avait du vent et on entendait le feu grésiller dans l’âtre. Nous savions alors comment les choses avaient tourné. Nous connaissions les coupables, les tenants et les aboutissants de cette tragédie sans nom. Marianna était assise près de la fenêtre.

« Dans ce que t’a dit la petite, il n’y avait vraiment pas de quoi fouetter un chat, m’assura-t-elle. Tu n’aurais pas pu prévoir ce qui allait arriver. Des histoires de ce genre, tous les adolescents ou presque y sont confrontés au moins une fois dans leur vie. À ta place, moi non plus je n’aurais rien vu venir. »

C’est toujours plus simple de regretter après coup ce qui s’est passé. Marianna croyait bien dire. Elle cherchait à apaiser les démons qui me dévoraient. Le fait est que Chiara, après l’avoir abandonnée sur ce coteau, je ne la revis plus jamais vivante. Quand j’y repense, les remords me déchirent le cœur comme des morceaux de verre dans une plaie à vif.

Quand on rêve, les mots se dissolvent dans le vide du sommeil, impossible de s'en souvenir. Une nuit, après les funérailles, je me revis aux côtés de Chiara en haut du coteau. Il faisait noir, la seule lumière perceptible émanait d'une lune ronde et rose, transparente comme une pelure d'oignon. Nos gestes plutôt vifs alimentaient une conversation dont je suis incapable de dire sur quoi elle portait précisément.

Au bout d'un moment, la petite tendit un index menaçant dans ma direction. C'est alors que d'un mouvement sec, brutal, je la poussai sur l'escarpement rocailleux conduisant au fond de la vallée.

Ensuite, tout alla très vite et la seule chose que je me rappelle, c'est mon visage déformé par les rires en regardant dévaler son corps frêle jusqu'à la clairière.

En me réveillant, mon cœur tapait si fort dans ma poitrine que j'eus l'impression qu'il allait la briser.

Le danger, avec les souvenirs, c'est qu'ils sont souvent l'antichambre des remords. Et les remords, une piteuse tentative de réécrire le passé, de ne pas accepter de ne pouvoir manipuler le temps, ce qui est une façon de nous incliner face à la mort.

Il y eut donc la rétractation de Pasquale Serrai, puis une longue suite de questions sans réponses. Si le vieux n'avait pas étranglé sa nièce, quelle était l'identité du coupable ? Et de qui s'était-il fait le complice en occultant le cadavre de Chiara ? Pour quelle raison ? Avait-il été contraint de collaborer à ce crime odieux ou s'était-il agi d'une décision libre, consentie, si tant est que le mot *libre* eut une réelle signification le concernant ?

Dès les premiers interrogatoires, le verdict des experts de la Scientifique fut sans appel : « Cet homme ment. L'étude de sa biomécanique faciale est formelle. Les larmes et le rire spontané actionnent trente-cinq muscles faciaux. Dans le cas de Serrai, ses larmes en ont bougé uniquement vingt-sept. Il s'agit donc d'un comportement scénique, artificiel, et non pas émotionnel, spontané. Il feint le désespoir. »

Ensuite, sa décision de livrer le portable de Chiara au commissariat précipita le déroulement de l'enquête. Le vieux affirma l'avoir trouvé par hasard dans le trou qu'il avait creusé dans la terre, au milieu des rameaux et des broussailles. Le téléphone comportait effectivement des griffures, des salissures, mais malgré une apparente cohérence entre ses déclarations et l'état de l'objet, cette manière de procéder généra les premiers soupçons sur une éventuelle implication de sa part dans la disparition de sa nièce. « Il a fait fonctionner sa mémoire épisodique, prétendirent les analystes de la Scientifique, qui est sa mémoire appliquée aux événements de sa vie de tous les jours. En d'autres termes, il a procédé avec le téléphone et les vêtements de Chiara comme il le faisait habituellement avec les broussailles. Pour s'en débarrasser, il a jeté le premier et brûlé les seconds. Ce procédé relève d'une volonté inconsciente d'être découvert. D'être arrêté afin de pouvoir expier sa faute. Il souhaitait être pris sans avoir à se livrer.

Il a donc semé malgré lui une série d'indices de nature à mener à lui les enquêteurs. »

Le procureur avait-il jamais adhéré à la version de l'oncle-violeur-et-assassin ? Au profanateur de cadavre ? Au-delà des contradictions et des incohérences émaillant ses déclarations, l'avait-il jamais cru réellement capable de commettre l'abominable ? Ou, du moins, de le commettre seul ?

« Je pense que vous mentez, monsieur Serrai, avait-il asséné lors de leur dernier face-à-face. Ces histoires de tentatives d'abus dans le garage, de viol de cadavre, ça ne tient pas debout. Je n'y crois pas un instant. En nous cachant la vérité, vous contribuez à tuer votre nièce une deuxième fois. Réfléchissez : une fois que vous serez condamné, combien de temps faudra-t-il pour qu'on fasse comme si vous n'aviez jamais existé et que quelqu'un rachète vos terres, vos bêtes, vive dans votre maison, tandis que vous croupirez, vous, derrière les barreaux d'une cellule ? »

Malgré les dénégations initiales du procureur, je figurai moi aussi parmi les suspects. Je fus réinterrogé. Les questions portèrent sur les raisons de mon célibat, sur les personnes qu'il pouvait m'arriver de rencontrer, y compris furtivement, la nature de mes relations avec mes collègues, avec mes amis du ciné-club. Mes goûts les plus intimes. « Sortez-vous la nuit ? Qui voyez-vous ? Fréquentez-vous les quartiers chauds de Matera ou de Potenza ? » Contrairement au procureur, les enquêteurs se montrèrent moins délicats concernant ma liaison avec Aurelio, laissant planer, à plusieurs reprises, une collusion possible entre ce qu'ils pensaient réellement et ce qu'ils ne disaient pas, ou alors à mots couverts. « Vous n'imaginiez pas avoir été suivis par un enfant jusqu'au ruisseau, le jour où vous y êtes allés avec le docteur ? Ou alors cela ne vous gênait-il pas vraiment d'être vus en posture délicate ? Peut-être même que ça vous plaisait, d'être matés, à vous et au médecin, non ? »

Maintenant, tout est à sa place, j'ai retrouvé ma loi, mais à l'époque, ce furent des heures pénibles, au terme desquelles, le plus souvent, je me rendais au cimetière ou m'isolais sur le coteau, le dos appuyé contre le tronc du caroubier et observais la vallée des heures durant. Je n'étais cependant pas le seul à susciter un regain d'intérêt chez les

enquêteurs. Franco Cantatore et Fabrizio Cavani furent réentendus, eux aussi, tout comme les parents de la petite, comme Bianca et Lucia, les enseignants et les plus proches amis du lycée. Tout le monde fut écouté, observé, suivi, photographié, filmé, enregistré. Ils scrutèrent le moindre de nos gestes, la moindre de nos réactions, étudièrent nos émotions face à telle ou telle de leurs affirmations. Nos profils comportementaux furent établis et fournis au parquet.

Concernant Lucia, les profileurs cherchèrent à comprendre les raisons de sa surexposition médiatique, sa volonté diffuse de s'exhiber à tout prix, comme sous l'effet d'un impératif, d'étaler ses sentiments les plus intimes. Était-ce uniquement la déclinaison particulière d'un narcissisme plus général, sociétal, irréfrénable ? Les hommes de la Scientifique inspectèrent son cadre de vie quotidien. Ils la regardèrent se mouvoir au contact des membres de sa famille, au contact de ses proches. Leur conclusion, cette fois encore, fut on ne peut plus claire : « L'attitude de Lucia Serrai, son discours, sa maîtrise des événements, sa mainmise sur le reste de la famille, tout cela concourt à qualifier le sujet d'adultomorphe. Ses réactions et ses comportements ne sont pas ceux d'une fille de son âge, agissant sous l'autorité naturelle d'un père et d'une mère. Au sein du noyau familial, la jeune femme assume un rôle plus important qu'il ne devrait l'être normalement. Tant en termes d'autorité que de prise de responsabilité. D'une certaine façon, elle s'est substituée à sa mère et se positionne *aux côtés* de son père, dont elle dirige le comportement. »

D'où cette recommandation formulée au procureur : « Maintenez-la sous pression. Elle ne peut avoir ignoré les agissements du vieux. » Puis une suggestion complémentaire : « Confrontez-la à son père. L'un des deux finira par craquer. »

La confrontation entre Pasquale Serrai et sa fille se déroula au palais de justice de Matera. Elle dura treize heures. Treize heures d'hésitations, de tourments, de semi-aveux, d'abjurations et de reniements. Treize heures au terme desquelles le vieux, à bout de forces, égaré dans sa conscience lacérée, laissa tomber ces mots que le procureur attendait depuis des semaines. Et qui durent lui arracher le cœur : « J'en peux plus ! C'est trop lourd à porter ! Je veux pas mourir avec ce mensonge atroce sur la conscience. La petite, monsieur le procureur, c'est elle qui l'a tuée. Il faut lui pardonner. »

Puis il se replia dans sa dignité servile, à l'abri des regards de colère de Lucia, qui se mit à hurler, à tenir des propos désordonnés, à claironner qu'elle voulait aller à la télé, dans l'émission de Mino Fiore, tout expliquer aux Italiens et demander pardon pour les délires de son père. « C'est un fou, monsieur le procureur, il faut l'enfermer dans un asile. Il a perdu la tête. Chiara, c'était comme ma sœur. Jamais je n'aurais effleuré un cheveu de sa tête. »

Au fond, qu'est-ce que l'humanité si elle ne s'arrime pas, ne fût-ce qu'une fois, à un acte de liberté ?

Il est des mystères que l'on peut à peine imaginer. Des mystères nés en pleine lumière et dont la nature demeure à jamais un sujet de méditation. Lucia s'était démenée sans relâche durant les jours de la disparition, exhibant son désespoir sur tous les plateaux de télévision, dans les pages des magazines, arrachant des larmes d'émotion à ses concitoyens jusqu'à leur en assécher le cœur. Dès les premières heures de la disparition, elle avait noué des contacts avec les carabiniers et les enquêteurs. Elle s'était glissée dans les costumes de la cousine éplorée, de la nièce solidaire, de la fille bafouée. Durant l'enquête et après l'incarcération du vieux, elle était restée aux côtés d'Assunta et de Ninetto, les soutenant sans jamais faiblir ni douter, partageant larmes et douleur, affichant une mine détruite lors des aveux de son père.

Lorsqu'il fut officiellement question de sa probable culpabilité, je me trouvais à l'hôpital, dans le réfectoire. On m'entoura de toutes les attentions. « Pourquoi l'aurait-elle tuée ? s'interrogea une collègue. Avec Chiara, elles formaient une seule et même personne. Jamais on ne voyait l'une sans l'autre. J'ai du mal à y croire. J'espère que ce n'est pas un coup monté. » J'étais dévoré par une sorte d'agitation fiévreuse, comme ces animaux qui frappés à la tête se mettent à tourner sur eux-mêmes, pareils à des toupies, sans plus réaliser où ils se trouvent ni ce qui leur arrive. Ma vie chez les Serrai défila devant mes yeux. Je me levais et me rasseyais, les nerfs tendus comme une corde. « Si cette histoire est vraie et qu'en plus d'avoir tué la petite, poursuivit ma collègue, elle nous a menés par le bout du nez pendant tout ce temps, eh bien ça, alors, personne ne le lui pardonnera jamais. Ce serait comme un double crime. »

Puis Bianca surgit à l'écran. On la vit se redresser sur son fauteuil à la manière des obèses, petit à petit, en prenant appui sur les avant-bras avant de laisser glisser ses flancs jusqu'au rebord du siège. Elle

cala une mèche de ses cheveux sous son foulard. « Je ne comprends pas pourquoi il a fait ça, geignit-elle. Qu'est-ce que ça va lui apporter d'accuser notre fille alors qu'elle n'y est pour rien ? À mon avis, la prison l'a rendu fou, sinon ça s'explique pas une chose pareille. Depuis ce matin, le téléphone, il arrête pas de sonner, et quand je décroche, c'est pour entendre des insultes, "vous êtes une famille de monstres", qu'ils crient, "une famille de pervers et d'assassins". Et ça, c'est de sa faute à lui. »

Le regard de Bianca ne trahissait en rien la résignation, ni même la douleur d'une mère affligée par la tournure des événements. Elle toisait au contraire la caméra d'un air de défi, la moue haineuse. Son visage, à ce moment, dur, fermé, c'était le visage de nos paysannes habituées à souffrir l'injustice, rompues à tous les sacrifices, aux luttes sans merci contre les forces ennemies. Des femmes qui rendent coup pour coup. Et moi, face à ces sincérités en apparence parfaites, le doute me saisit. Le vieux avait-il pu mentir pour sauver sa peau, au détriment de la personne qu'il aimait le plus au monde ? Bianca parlait d'une voix haute, posée. L'impression venait, en l'écoutant, d'avoir affaire à un soldat sur le point de livrer bataille : « Mon mari, reprit-elle, je ne le reconnais plus. Il n'a plus sa tête à lui. C'est un homme simple, il se laisse facilement envelopper dans la fourrure. Quelqu'un a dû lui mettre en tête que c'était ce qu'il fallait dire, et lui, il s'est exécuté. Après avoir fait ce qu'il a fait à notre pauvre nièce, maintenant il détruit notre famille. Et je ne suis même pas sûre qu'il s'en rende compte. »

Ses yeux étaient enfoncés dans des cernes gigantesques. Elle était pâle, amaigrie, murée dans la pénombre de ses fenêtres closes à la propriété, les volets tirés derrière son dos. Elle fixa la caméra. Puis elle lança : « S'il me regarde, je veux lui lancer un appel : Pasquale, que je veux lui dire, tu es un père de famille, et de fille tu n'en as qu'une. Tout le monde peut se tromper et il est encore temps de faire marche arrière. Si tu reconnais avoir menti, je suis sûre que le procureur il va t'écouter. C'est un homme bon, le procureur, ça se voit au premier regard, un homme juste. Si tu fais ça, notre fille, avec le temps, elle pourra reprendre une vie normale et se construire un avenir. Sinon, tes mensonges, ils t'enverront tout droit dans les feux de l'enfer. »

Au cimetière, ce jour-là, je m'assis sur les pierrailles en bordure d'allée, près de la tombe de mes parents, sans plus aucune volonté de réfléchir, de sonder le mystère de cette famille où les sentiments les plus purs et les plus durs s'entremêlaient au point de les rendre opaques, illisibles. L'ombre des arbres s'étendait sur les pierres tombales et l'on entendait des bruits de ferme et d'animaux en provenance de la vallée. Il n'est pas de sensation plus dévorante que celle de se sentir seul au monde. Je me laissai envahir par le silence, l'odeur des acacias, la plainte des grillons hors desquels, au bout d'un moment, émergea la voix de ma mère. Je fermai les yeux et revis son visage couleur de terre, son exagération dans les gestes et l'expression. Je l'entendis me dire que j'avais maigri. Mon père se tenait juste derrière. Je leur avouai qu'ils me manquaient terriblement. Après quoi, je leur demandai s'ils avaient entendu évoquer le diable, là où ils se trouvaient, ou s'il ne s'agissait pas plutôt d'un alibi inventé par Dieu afin de justifier par avance toutes les abjections dont le poids, pour nous autres ici-bas, se faisait chaque jour plus insupportable. Les heures se sont écoulées. Je suis resté assis au pied de leur tombe jusqu'à la tombée du jour, qui à Ravina, quand on y assiste, vous saisit au corps, comme si l'on se glissait dans la peau des premiers hommes, stupéfaits de voir tourner la terre sans qu'un bout de ciel ne s'écrase sur leurs pieds ; le chant des oiseaux se mêle aux dernières chaleurs, il devient une vibration, sa sonorité, stridente et lumineuse. J'ai beau essayer de me souvenir aujourd'hui encore, surtout la nuit dans l'obscurité de mes paupières closes, je ne sais plus ce qu'ils me répondirent.

À la fin de l'été, l'*affaire* semblait avoir livré son épilogue. Les coupables étaient identifiés, désormais détenus à la prison de Matera. D'une certaine manière, toute cette histoire était passée très vite. Pour l'opinion publique, Chiara et les Serrai relevèrent assez rapidement de l'histoire ancienne. La douleur d'autrui est un aliment bien maigre, elle se digère vite fait. Mino Fiore consacrait maintenant son expertise à la disparition d'un conseiller régional du Latium, un type plutôt louche avec un parcours d'extrême droite, poursuivi pour avoir détourné plusieurs millions de fonds publics afin de s'offrir des villas en bord de mer, des repas de nabab, des voitures dernier cri et des voyages à profusion. Le cœur noir de la Péninsule ne battait plus à Ravina.

Pour ma part, l'impression me venait chaque jour davantage de végéter dans une sorte de pénombre permanente, figée dans des heures molles, indécises, hésitant entre le jour et la nuit. À l'hôpital, j'avais de plus en plus de mal à m'extraire des allers-retours des patients, de l'agitation des médecins et des infirmiers. Je me laissais envahir par la conscience de ce qu'était mon sort, par le souvenir des heures passées avec Aurelio, l'abandon des Serrai, l'implication de Pasquale et de Lucia dans la mort de la petite, par les remords liés à cette conversation sur le coteau, où Chiara m'avait confié son désespoir, sa crainte d'une fin tragique.

Mes collègues m'exhortaient à tenir bon : « Aux ténèbres succède toujours la lumière », répétaient-ils. Il en allait de même avec Marianna. Lorsque j'évoquais l'éventualité de quitter Ravina, elle cherchait à m'en dissuader : « C'est ici que tu dois te reconstruire. Malgré l'horreur des derniers mois, cette terre et toi, vous ne faites qu'un. Sur ce point, tu es pareil au vieux. Pareil à ton père. Ravina vous a marqué l'âme au fer rouge à tous les trois. Et tu verras que les

gens, ici, finiront par t'accepter tel que tu es. Même Riton et le gros Dino s'en feront une raison. »

Je ne demandais qu'à la croire. Hésiter est douloureux. On est comme écartelé, avec un pied sur terre et l'autre déjà dans le vide. Sans compter que la vie vous impose d'être vécue, en toutes circonstances, sans lointain refuge d'où il serait possible de l'esquiver. Cette leçon, je la tenais d'Aurelio. De nos soirées en tête à tête à la dépendance. « Fais-le pour eux, m'implorait-il. Tu te dois de vivre pleinement en souvenir de tes parents. » Il devait avoir raison. En dépit des événements des derniers mois, Ravina valait sans doute un tas d'autres endroits pour me reconstruire.

Mais la seule certitude, au bout du compte, c'est l'imprévisible. Le 4 septembre 2005, trois mois après le déclenchement du drame, mon service à l'hôpital se déroula entre mille difficultés : aux alentours de Grottole, une fuite de gaz avait éventré un immeuble de plusieurs étages, nous faisant parvenir une quinzaine de blessés dans un va-et-vient ininterrompu d'ambulances et de voitures de police. J'avais donc été contraint d'assurer le tour de garde jusqu'en fin de matinée. Chez moi, je déjeunai d'une tranche de veau panée. Ensuite, je m'engageai sur le sentier menant au coteau, où je retrouvai ma meute habituelle de chiens errants, qui me fit la fête en m'encerclant, avant de rebrousser chemin tout aussitôt. Seul un d'entre eux m'escorta jusqu'au coteau, toujours le même.

Avec le temps, nous avions d'ailleurs fini par sympathiser. C'était un chien de taille moyenne, avec un poil long et poisseux traînant au sol, des taches blanches sur le crâne et une queue recourbée, épaisse comme celle d'un renard. Au cours du trajet, il ne cessa de courir devant moi, me grattant les cuisses en sautillant. Lorsque nous arrivâmes sur la clairière, il se mit à renifler les odeurs de la terre, à enfouir son museau dans l'humidité de l'herbe.

Je m'assis sur une grosse pierre blanche en bordure du coteau et allumai une cigarette. Le ciel était immense. Les pies déployaient leurs ailes sur le caroubier. J'écoutai chanter le silence dans la vallée, comme nous le faisions avec Aurelio lorsque nous venions au coucher du soleil. Le jour commençait à se dérober. Puis le chien, sans que je comprenne pourquoi, aboya comme si la mort le frôlait, pris d'une

angoisse déchirante. J'écrasai ma cigarette et le rejoignis au pied du caroubier, où il fixait la hutte se découpant dans le tronc fissuré de l'arbre. Je glissai ma tête à l'intérieur et utilisai mon portable à la manière d'une lampe torche.

Par endroits, la terre était couverte d'une mousse sombre, qui s'attachait à l'écorce par touffes veloutées. À ma droite, j'aperçus une grosse pierre dorée à sa racine par un duvet de verdure, flanquée d'un tas de souches et de brindilles. La couleuvre était enroulée juste au-dessus. Elle avait la couleur du charbon et ses yeux scintillaient dans la pénombre. Ces serpents, je les croisais souvent dans mon jardin, ou alors près de la murette de pierre bordant la propriété. Si on leur fichait la paix, je les savais inoffensifs. Je la laissai donc souffler tranquillement pour tenter de m'intimider, puis la regardai descendre le tas de brindilles et s'échapper par l'arrière du tronc.

Dans la foulée, mon regard se porta sur le cadenas à moitié enfoui sous les bouts de bois. Je décidai de m'avancer plus en avant, saisis une branche morte et amenai l'objet à moi. Un long frisson me parcourut l'échine, mes jambes se mirent à flageoler, au point de heurter le sommet de la hutte avec mon crâne. Pas de doute possible, c'était bien le carnet de Chiara. Lors de notre dernière rencontre, sur ce même coteau, je l'avais vue y dessiner un cœur percé d'une flèche, puis le glisser dans son sac à dos. La couverture de cuir était identique, le cadenas aussi. Il était rangé dans une pochette de plastique transparente, de celles qu'utilisent les étudiants pour protéger leurs documents. Il s'agissait d'une probable pièce à conviction, sans compter toutes ces histoires d'empreintes digitales et d'autres procédés d'identification auxquels je ne connaissais rien.

La panique m'envahit, les bras et les jambes m'en tremblaient. Je scrutai les lieux tout autour de moi, comme si je craignais d'avoir été suivi. Naturellement, il n'y avait personne. Je repris place sur la grosse pierre blanche, allumai une cigarette. Devais-je appeler la police séance tenante afin qu'elle me rejoigne sur place ? La hutte découpée dans le tronc méritait peut-être d'être inspectée à l'instant même. Fallait-il me rendre au commissariat et raconter ma découverte ?

Il me fallut un moment avant de me ressaisir. Puis, sans trop y réfléchir, je plaquai le carnet contre ma poitrine et dévalai le sentier

en courant de plus belle, suivi par le chien et ses aboiements. Chez moi, je déposai la pochette sur la table de la cuisine et l'observai dans une sorte de recueillement magique, comme si d'un moment à l'autre elle allait se mettre à me parler, à me confier le secret de tous les mystères. Pas question, pourtant, de l'ouvrir ni de chercher à lire ce qu'il y était écrit. Il me fallait le remettre aux enquêteurs le plus vite possible, même si cela impliquait de ne jamais savoir pourquoi Chiara l'avait enfoui dans le tronc du caroubier au lieu de le ranger chez elle avec ses autres cahiers intimes, ou alors dans son sac à dos. Craignait-elle qu'on en découvre la teneur ? Qu'il ne tombe par inadvertance entre les mains de ses parents ? Du vieux ? De sa cousine ?

Par quel mystère le contenu du carnet retrouvé dans le tronc du caroubier se retrouva-t-il dans les pages des journaux, je ne le sus jamais. Une fuite policière ? La connivence d'un membre du parquet ? Après tout, quelle importance. De nos jours, rien ou presque ne borne plus l'indécence ; dans le grand manège des nouveaux usages, personne ne prend plus la peine de se couvrir les yeux, pas même face à la mort, qui elle aussi réclame sa part de fête, sans plus rechigner à se montrer nue.

Un quotidien national publia les principaux extraits sous forme de feuilleton. *Le Carnet de Chiara*. C'était le titre. Ces extraits furent ensuite repris et complétés – sans doute grâce à d'autres fuites – par une série de sites qui avaient traité la tragédie sous un angle plus personnel, moins judiciaire, s'intéressant avant tout à la vie privée des différents protagonistes.

Le succès fut considérable – comment résister au secret des choses ? –, d'autant que dans les cahiers retrouvés chez elle durant l'enquête, l'adolescente relatait le déroulement ronronnant de ses journées, les relations avec ses copines du lycée, avec ses enseignants et ses parents, ses sorties au Bar del centro. La routine quotidienne d'une jeune fille de quinze ans. Pas de quoi appâter le lecteur avide de sensations.

Dans les « Écrits du caroubier », en revanche, elle évoquait son amour pour ce *garçon trop beau pour être vrai*, son *sourire à mettre le feu à un bloc de glace*, *ses yeux d'un vert si pur qu'ils doivent être ceux de Dieu lui-même*. Quand elle était en sa présence, écrivait-elle, son regard la rendait *comme soûle*, au point de lui *donner envie de hurler de joie, de chanter à tue-tête et de se mettre à danser sur les tables à la façon d'une vraie folle*.

Ce carnet, moi aussi je le lus à sa publication. J'ai beau me donner pour excuse ma proximité avec la petite, je ne vaux pas mieux que les

autres dizaines de milliers de lecteurs. Tout comme eux, j'ai éprouvé le besoin de nourrir ma soif de révélations, mon envie de connaître par le détail, d'approcher au plus près l'innocence sur le point d'être dévorée. De humer l'haleine assoiffée de mort de la bête reniflant sa proie. Car c'est bien de cela que traitait le carnet, d'une innocence profanée, d'un bonheur à vivre revêtant soudain les traits de la peur, d'une jalousie devenant folle.

Très vite, les confidences des premières lignes prenaient la forme d'une correspondance, sans qu'il soit jamais fait mention d'éventuelles réponses de Franco Cantatore, le tombeur du village, fantasme des jeunes femmes de Ravina, puisque c'est de lui qu'il s'agissait : *L'autre jour, au Bar del centro, quand tu étais avec tes amis et que vous chantiez les chansons de Vasco Rossi, j'ai bien vu que tu me regardais bizarrement. Et moi je ne savais plus où me mettre tellement j'étais gênée ! J'avais peur que les autres s'aperçoivent de quelque chose. Si j'avais pu, je serais rentrée sous terre…* Ou encore : *Franco Cantatore, tu es l'homme de mes rêves. Le seul et l'unique pour le reste de mes jours. Quand tu me regardes, j'ai juste envie de me jeter sur toi et de t'embrasser comme une folle* ☺☺

Quinze ans, après tout, c'est l'âge des premiers émois. Ensuite, il est question d'une promenade au Torrione à la tombée du jour, suivie d'un baiser échangé : *Depuis qu'on s'est embrassés dans la casemate, c'est comme si je n'habitais plus à Ravina, mais dans un pays de rêve, un pays où tout serait merveilleux jusqu'à la fin des temps. Et ça, c'est grâce à toi* ☺☺

La joie, cependant, semble aussitôt rétrécie par la crainte de voir cet amour s'envoler telle une aigrette de pissenlit : *Quand tu m'embrasses, je me sens comme une reine. Et en même temps, je suis paralysée tant mon cœur me brûle et qu'il se met à battre fort. Quand ça me prend, je suis incapable de bouger. La seule chose que je peux faire, c'est penser à toi. À tout ce qui nous attend. Des fois, pourtant, je me dis que ce bonheur n'est pas pour moi, avec toutes ces filles qui te tournent autour ! Si tu devais te lasser de moi, je préférerais mourir.*

Mourir plutôt que vivre sans l'être adoré. Il en faut du cœur pour aimer comme à quinze ans, et si peu de foi en la force de la vie, en sa capacité à tout métaboliser. Seule une vingtaine de pages du carnet

était noircie, sans aucune mention de date. Mais à l'évocation de Lucia, l'écriture de Chiara se resserre, elle devient plus erratique : *Hier, Franco s'est confié à moi. Il m'a pris la tête avec Lucia. Comme si j'avais envie de parler d'elle ! Déjà qu'on se voit pas beaucoup ! Je sais qu'elle est folle de lui. Tout le monde le sait, même les pierres. Il m'a dit qu'elle lui envoie des messages à longueur de journée, et des fois même pendant la nuit. Ça n'arrête pas ! Je sais pas comment il la supporte. Pourtant, il lui a dit que pour lui elle était comme une amie de cœur et qu'entre eux il n'y aurait jamais rien d'autre parce qu'ils étaient beaucoup trop proches, un peu comme un frère et une sœur. Mais Lucia ne veut rien entendre, elle continue de s'accrocher.*

Si Chiara, comme tout le reste du village, connaissait l'entichement de sa cousine pour Franco Cantatore, le bellâtre, de toute évidence, avait passé sous silence ses relations clandestines avec la fille Serrai, leurs fins de soirée passionnées dans sa voiture après les sorties au Bar del centro, dont m'avait parlé Marianna lors de l'histoire des lettres anonymes.

Puis les choses basculent. On entend clairement surgir la peur dans les mots de la petite : *Et si par malheur Lucia venait à apprendre pour lui et moi ? J'ose même pas y penser. À mon avis, elle serait capable de me tuer tellement elle ne jure que par lui ! Avec elle, on ne peut jamais savoir. Rien que d'en parler, ça me donne la chair de poule.*

Il ressort clairement des écrits de Chiara que Lucia n'envisageait pas un seul instant de se passer de Cantatore : *Elle m'a dit que des filles pour s'amuser, un type comme lui, il peut en avoir autant qu'il veut, personne ne peut l'en empêcher. Mais quand il s'agira de construire une histoire vraie, avec une fille comme il faut, alors c'est vers elle qu'il se tournera. Elle en est certaine.*

Il est aussi question de Bianca. *Je ne sais pas pourquoi, mais quand je m'approche d'elle, elle me rabroue. On dirait qu'elle parle à son chien. Ça fait des semaines que ça dure. Je me demande ce que j'ai bien pu lui faire ! Peut-être que c'est à cause de l'argent de poche que le vieux m'a donné. Pourtant, j'ai rien dit à personne. De toute façon, même si ça se savait, qu'est-ce qu'il y a de mal ? Le vieux, c'est le seul qui sait que j'ai un amoureux et cet argent, c'était pour que je m'amuse quand je sortais avec les autres le samedi soir.*

Pas d'allusions aux prétendues tentatives d'attouchement. Pas même à mots voilés. Au contraire, quand elle parle de Serrai, l'affection de Chiara à son égard est évidente : *Pauvre vieux, va ! Jamais le droit de dire ce qu'il pense, ni de se plaindre, alors qu'il travaille comme une mule. Et encore, les mules elles sont mieux traitées que lui. Tout ce qu'il peut faire c'est obéir à sa femme et à sa fille.*

Ensuite, tout s'accélère. Cela commence par une altercation dont Chiara rend compte dans le détail. Nous sommes à la veille de sa disparition. Cette référence chronologique, la seule du cahier, on la devine grâce à la mention faite aux festivités du jour de la *frisella* : *Tout à l'heure je suis allée au Bar del centro avec Lucia et Marianna. Il y avait les amis. Et aussi Franco. On a demandé au garçon du bar de passer un CD de Vasco et il a accepté. J'étais trop contente. Après, il l'a même repassé en boucle et on a chanté pendant des heures. Moi, j'étais assise à côté de Franco, et Lucia a pas arrêté de nous regarder. On voyait que ça la mettait en rogne.*

La dégradation des relations entre les deux cousines ne datait pas de ce soir-là *: C'est pas la première fois qu'elle râle à cause de Franco. Elle est jalouse. Ça crève les yeux !!! Mais là, elle m'a pas dit un mot de la soirée et même pas dans la voiture de Marianna quand on est rentrées toutes les trois à la propriété. Mais moi qu'est-ce que je peux y faire ? Je vais tout de même pas arrêter de lui parler devant les gens parce qu'elle m'en veut.*

La suite se passe de commentaire : *Quand Marianna est partie, avec Lucia on est montées sans faire de bruit pour pas réveiller les vieux. Lucia après elle a verrouillé la porte à clé et puis elle est devenue comme folle. Son visage s'est fait tout rouge et elle a commencé à s'énerver sur moi. Elle m'a dit qu'elle voyait clair dans mon manège. « Tu crois que j'ai pas vu que tu veux lui mettre le grappin dessus ? qu'elle a lancé. Dès qu'il est là, tu te colles à lui comme une moule à son rocher. C'est les putes qui se comportent comme ça. T'as l'air ridicule et tu t'en rends même pas compte. Mais si tu crois qu'un mec comme lui va se mettre avec une pétasse comme toi, tu te fais des illusions. Franco, c'est un homme, lui, un vrai, pas un de ces gamins sans couilles avec lesquels t'as l'habitude de fricoter dans ton lycée à la con. » Chaque mot qu'elle disait, dans ma tête c'était comme si j'entendais tirer un coup de feu. Je savais plus où me mettre.*

Que peut la candeur face à la brutalité ? Face à la cruauté ? Lucia,

portée par une vague de jalousie irréfrénable, va s'échiner à avilir sa cousine. Impossible de ne pas imaginer le visage sans parole de la petite, son regard frappé de stupeur. *Je n'arrêtais pas de pleurer. Mais elle, elle s'en foutait. Elle continuait à m'insulter, à me dire que je me comportais comme une traînée et que de toute manière, au village, tous les mecs allaient penser que je suis une fille légère. Plus je pleurais, plus elle m'insultait. « T'es qu'une traînée », qu'elle chuchotait à cause des vieux, mais en réalité c'était comme si elle hurlait. Tellement j'avais peur, j'avais les jambes qui tremblaient. Quand elle s'en est aperçue, on aurait dit que ça lui faisait plaisir. Qu'elle était heureuse de me voir souffrir.*

Il est ensuite question des lettres anonymes : « *Je suis certaine que c'est toi qui les as envoyées ces lettres où on disait que j'ai couché avec Franco. Avoue ! Tu l'as fait parce que tu crèves de jalousie, c'est ça, hein ? Tu voulais m'éloigner de lui pour prendre ma place ? Dis-le que c'était ça ton plan, vas-y, dis-le si t'as le courage… Mais t'y arriveras pas, petite salope, parce que Franco et moi c'est beaucoup plus que tu crois. On n'a pas été que frère et sœur, si tu veux savoir, et ça peut redémarrer à n'importe quel moment, figure-toi !* »

C'en était fait. Chiara découvrit la liaison clandestine de Lucia avec Franco Cantatore. Non seulement le sang dut fuir son cœur, mais elle avait les deux pieds dans la tanière du loup et s'apprêtait à se jeter dans sa gueule la tête la première. *Maintenant je le regrette,* écrit-elle. *C'est vrai que j'aurais pas dû, parce que si elle a couché avec Franco, c'était avant que lui et moi on soit ensemble. Ça n'a plus d'importance. J'aurais dû lui dire que ces lettres, c'était pas moi, mais j'ai pas pu me contrôler. Quand elle a avoué pour Franco et elle, j'ai seulement pensé à me venger. J'ai répondu qu'elle pouvait croire ce qu'elle voulait parce que les lettres, c'était peut-être moi, ou peut-être pas, elle avait qu'à choisir. De toute façon je m'en foutais ! Puis j'ai ajouté que Franco, maintenant, il était à moi. On était ensemble et on s'aimait. Et elle il ne l'aimait pas, il ne l'avait jamais aimée. J'ai dit qu'il me l'avait confié un jour où on se baladait tous les deux main dans la main comme de vrais amoureux. Que pour lui elle serait jamais qu'une sœur parce qu'elle était grosse et qu'elle était moche et que ça c'était devant les yeux de tout le monde, il suffisait de la regarder !!! Les filles de la télé c'est seulement dans ses rêves qu'elle pouvait leur ressembler. Et même relookeuse, elle le serait jamais. Qui viendrait chez une grosse et*

moche qui crèche dans une baraque où ça pue les bêtes et le fumier ? Tout ça je le lui ai dit et peut-être que j'aurais pas dû.

C'est le basculement. L'instant, sans doute, où germe dans l'esprit de Lucia le projet de régler son compte à la petite. De lui faire payer son effronterie. *À ce moment-là, elle n'a plus rien dit. Elle m'a seulement regardée avec ses yeux méchants. C'était comme si on lui avait jeté un seau d'eau froide sur la tête. On a mis nos pyjamas et on s'est glissées dans le lit sans se dire bonne nuit, en se tournant le dos. Mais j'ai pas pu dormir. J'avais trop peur. Ce matin je suis rentrée à la maison avant qu'elle se réveille. Le vieux m'a vue passer dans la cuisine et quand il m'a demandé si j'étais tombée du lit, j'ai répondu que je devais aider papa au Cultivateur.*

L'humiliation est la plus dangereuse des provocations. Lucia, ce soir-là, dut certainement connaître le pire outrage de son existence. L'homme qui faisait battre son cœur d'un amour irraisonné lui préférait cette adolescente qu'elle avait elle-même façonnée à la manière d'une poupée Barbie et qu'elle soupçonnait, à présent, d'être l'auteure des fameuses lettres anonymes dans lesquelles on la traitait de pute. Ses rêves s'effondraient. L'image fantasmée de ce qu'elle aurait pu devenir mais ne deviendrait jamais serait désormais symbolisée par l'idylle entre Chiara et l'objet de tous ses désirs, le soleil dont l'éclat la faisait briller, elle aussi, la faisait se sentir belle et séduisante, ne fût-ce qu'une poignée de minutes sur la banquette arrière de sa voiture au retour d'une soirée trop arrosée. Cet affront-là, fallait-il qu'elle s'en débarrasse ?

Le dernier paragraphe se rapporte au matin de la disparition. Il en éclaire la chronologie. Chiara y fait allusion à un texto de Lucia : « Viens plus tôt. Faut qu'on parle avant d'aller à la fête avec Marianna. » Puis elle ajoute : *Non, mais elle se prend pour qui, celle-là ? Je suppose qu'elle va encore me gueuler dessus !!! Comme d'hab !!!*

Ensuite, dans le carnet, c'est une longue suite de pages blanches. Des pages d'une blancheur quasi aveuglante, profonde comme un secret sans fin. Mais après tout, que serait la mort sans l'âpreté de ses mystères ?

Tout commence donc le dimanche 5 juin 2005. La journée s'annonce morose. De gros nuages venus du nord se sont accumulés dans un ciel très bas. Comme chaque année à la même date, Ravina s'apprête à célébrer le jour de la *frisella*. Aux petites heures du matin, un cortège d'autos tamponneuses et d'attractions diverses fait irruption sur l'esplanade du Torrione. Un peu plus bas, sur la Piazza Garibaldi, les étals et les éventaires d'étoffes à bon marché forment un parterre chamarré autour de la fontaine, tandis qu'installés sur le trottoir, les producteurs de vin disposent leurs bouteilles sur des tréteaux de bois, avec des raviers d'olives, de ricotta ou de caprino.

La veille, Chiara passe la soirée au Bar del centro avec un groupe d'amis, dont Lucia, Franco Cantatore et Marianna. Entre Lucia et sa cousine, l'atmosphère est tendue, à cause de la complicité affichée par Chiara et le bellâtre. Tard dans la nuit, Marianna raccompagne les deux jeunes femmes à la propriété. Un rendez-vous est fixé pour le lendemain dans la cour des Serrai, afin de se rendre ensemble à la fête de la *frisella*. Après quoi, Chiara et Lucia rejoignent la chambre de cette dernière, où les deux filles se lancent au visage leurs quatre vérités.

Malgré l'altercation, Chiara passe le reste de la nuit en compagnie de la fille Serrai, puis rentre chez elle au lever du jour. Sans doute rédige-t-elle à ce moment le compte rendu de sa soirée dans son carnet. Elle y évoque les chansons de Vasco Rossi, son bonheur de se trouver en compagnie de Franco Cantatore et, bien sûr, la dispute avec Lucia. Entre-temps, Assunta et Ninetto se lèvent de bonne heure. Lors du jour de la *frisella*, les touristes affluent au village par centaines, pas question de garder les portes du Cultivateur fermées.

Je les imagine tout à leurs allers-retours entre la chambre et la salle de bains, puis entre la chambre et la cuisine, faisant bouillir le café et griller les tranches de pain, prêts à se livrer corps et âme à cette

mécanique routinière qui les avale chaque matin pour les recracher à la tombée du jour, la conscience apaisée par le sentiment du devoir accompli. Une information ne leur fait cependant pas défaut : Chiara se rendra au village en compagnie de Lucia et de Marianna pour prendre part aux festivités en début d'après-midi ; l'adolescente a prévenu sa mère par texto, peu après son retour à la maison. Avant de franchir la porte du pavillon, Assunta frappe trois coups secs à la chambre de sa fille, ce qui, avouera-t-elle plus tard, ne relevait pas de ses habitudes :

« Ça a été hier soir ?

— Pas de souci, répond Chiara. Tout s'est bien passé. »

Que serait-il advenu si au lieu de rebrousser chemin, Assunta était entrée dans la chambre de sa fille ? L'aurait-elle trouvée en larmes, accablée par la dispute avec sa cousine ? Lui aurait-elle demandé de lui relater dans le détail ce qui s'était passé ? Et dans ce cas, aurait-elle pris le temps de la consoler ? Aurait-elle interpellé Lucia, l'obligeant à s'expliquer ? La vie, au fond, se résume à une question de choix, de décisions prises et d'autres repoussées. À chaque fois, c'est comme si le destin rebattait les cartes de nos vies avant de les redistribuer. Toujours est-il que mère et fille ne se reverront plus. Assunta quitte le pavillon, traverse le jardin et prend place aux côtés de son mari dans la fourgonnette, direction le Cultivateur.

Le texto de Lucia arrive sur le portable de Chiara à dix heures et trois minutes, soit une heure trente, environ, après le départ de ses parents : « Viens plus tôt. Faut qu'on parle avant d'aller à la fête avec Marianna. » Encore sous le choc de sa querelle de la veille, Chiara emploie le temps qu'il lui reste à se confier à son carnet : *Non, mais elle se prend pour qui, celle-là ? Je suppose qu'elle va encore me gueuler dessus !!! Comme d'hab !!!*

Ensuite, ce que fera l'adolescente jusqu'à son départ pour la propriété, impossible de le déterminer. Le relevé des connexions téléphoniques, déclareront les enquêteurs, ne mentionne aucun appel entrant ni aucun appel sortant sur son téléphone. Pas de texto non plus, ni reçu ni envoyé. À l'heure fatidique, elle enfile son bermuda, son T-shirt à l'effigie d'Hilary Duff, met son sac sur son épaule et prend la direction de la propriété.

La chaleur, maintenant, est accablante. Chiara s'avance le long de la Via Toledo avec dans les oreilles une mélodie de Vasco Rossi. Face à elle, les ombres noires et immobiles des pavillons, le chapelet de jardins confinés derrière les portails de fer forgé. Elle emprunte le sentier menant au coteau. Arrivée au sommet, elle se faufile dans la hutte découpée dans le tronc du caroubier, puis glisse son carnet sous un tas de brindilles, se promettant probablement de passer le reprendre au moment de rentrer chez elle.

Quand elle débarque dans la cour, Serrai ne s'y trouve pas. Il n'est pas non plus dans son garage. Il l'avouera lors de la confrontation avec sa fille. La chaleur l'a empêché de se rendre dans ses champs. Il fait une sieste avant l'heure sur la chaise longue que sa femme et sa fille lui ont installée dans la cuisine. Bianca, en revanche, se trouve dans la cour, elle bat des légumes secs avec sa masse de bois, arrose les tomates dans le champ bordant l'étable, mais surtout elle guette l'arrivée de la petite.

Car pour les enquêteurs, la chose ne fait aucun doute, mère et fille se sont entretenues de la liaison de l'adolescente avec le fils Cantatore, et aussi des lettres anonymes, dont Lucia est convaincue que Chiara est l'auteure. Depuis lors, la fureur de Bianca est à son comble. Nul besoin d'être devin pour l'imaginer. À ses yeux, ce doit être la pire des déloyautés. Trahie par sa propre nièce, par cette enfant qui passe le plus clair de son temps à la propriété, mange à sa table, s'endort dans ses draps ! Et la voilà ternissant sans honte l'honorabilité de la famille aux yeux du village, et avec quelle lâcheté : des lettres anonymes rédigées à l'aide de coupures de journaux ! Sans compter qu'elle s'amourache de ce Franco Cantatore de plus de dix ans son aîné, alors qu'elle connaissait parfaitement les sentiments qui liaient sa cousine à ce garçon !

La suite n'est pas plus difficile à reconstituer. Plus le temps passe, plus chez Bianca et chez Lucia la colère et l'humiliation s'enchevêtrent au point de constituer un cocktail de haine ne demandant qu'à tonner : « Il faut lui donner une bonne leçon à cette gamine pleine de morgue, avec ses airs de grande dame comme sa mère, lui faire passer l'envie de recommencer. » Est ensuite planifiée la façon d'attirer Chiara dans le garage. Le prétexte sera fourni par

ces chiots qui venaient de naître et dont elle avait la charge de la nourriture lorsqu'elle logeait à la propriété.

Tout est en place. Peu après son arrivée, Chiara déjeune avec les Serrai au grand complet. Puis, tandis que le vieux retourne sur sa chaise longue, Bianca, Lucia et la petite rejoignent le garage. « Suis-nous. Il y a un problème avec les chiots. » La porte se referme. Aussitôt, les reproches et les noms d'oiseau fusent de toutes parts, les humeurs s'échauffent comme de la braise sous un soleil de canicule. « T'es qu'une traînée. Tu veux me piquer l'homme que j'aime. T'es jalouse. Et puis ces lettres, c'est toi qui les as écrites. Tu nous as trahis. T'as trahi la famille. Tu dois payer. »

Confrontée aux accusations de sa tante et de sa cousine, Chiara nie toute implication dans la rédaction des lettres anonymes : « J'ai rien à voir avec ça ! Quand on s'est disputées, si j'ai dit que c'était peut-être moi, je l'ai fait pour te blesser. Mais c'est pas vrai. D'ailleurs, tout le monde sait que t'es folle de lui. Quelqu'un vous aura vus ! »

En revanche, elle n'accepte aucune remarque malveillante sur sa liaison avec Franco Cantatore : « Lui et moi, on s'aime vraiment. Toi, il t'a jamais aimée. C'était juste comme ça, des coups sans importance, pour s'amuser comme le font les garçons. Nous deux, c'est différent, on fera notre vie ensemble. » Tout en continuant de nier pour les lettres anonymes, elle défend bec et ongles la sincérité de sa relation, ses rêves d'avenir avec Franco, jusqu'à l'instant fatidique où Lucia, n'en pouvant plus, ne l'écoutant plus, saisit une corde sur l'établi et la lui passe autour du cou, tandis que Bianca l'immobilise par l'arrière, comme on le ferait avec une camisole de force, l'empêchant de se débattre.

Car Bianca, au moment du meurtre, se trouvait bel et bien dans le garage aux côtés de sa nièce et de Lucia. Les enquêteurs en ont acquis la certitude, notamment grâce aux déclarations du vieux, lui-même informé des faits par sa femme et par sa fille. Contaminée par la jalousie vindicative de cette dernière, par le sentiment d'avoir été humiliée par les lettres anonymes, sans doute Bianca se laisse-t-elle également emporter par une volonté sourde, rancie, longtemps enfouie au plus profond d'elle-même de faire payer à Assunta, par le biais de Chiara, ses manières de grande dame, son adoption par une

lointaine cousine de son père, le succès du Cultivateur, ses balades un cornet de glace à la main, enfant, sur la Piazza Garibaldi, le regard tapi sous une ombrelle de dentelle.

Lorsqu'elle comprend que la vie s'échappe du corps presque inerte de sa nièce, il est pourtant probable, toujours d'après les enquêteurs, que Bianca implore sa fille de lâcher la corde : « Arrête, tu vas la tuer ! » hurle-t-elle. Mais il est trop tard. Enivrée par une soif irrépressible de vengeance, Lucia continue de serrer la corde, toujours plus fort, comme si elle vivait, en se débarrassant de sa cousine, une seconde puberté, une forme de renaissance lui assurant de pouvoir enfin exaucer ses rêves d'amour et de réussite, de pouvoir enfin gratifier sa vanité. Le pire est accompli.

S'ensuit un conseil de famille extraordinaire. Une sorte de liturgie macabre. Pendant que le corps sans vie de la petite gît dans le garage, le vieux, Lucia et Bianca décident de la marche à suivre. L'argument est simple : Lucia est encore jeune, l'essentiel de sa vie est devant elle, pas question, dans ces conditions, de la priver de son avenir. Et puis Chiara, d'une certaine façon, a péri de ses provocations, les lettres anonymes, c'était un crime impardonnable, sans compter cette histoire ridicule avec Franco Cantatore. Larmoyer est inutile. Il faut faire face. L'essentiel est de garder Lucia hors de portée des soupçons de la police, qui ne manqueront pas de se recentrer, tôt ou tard, sur l'entourage le plus proche. L'unique solution est de concevoir un scénario plausible et de s'y tenir.

Dans un premier temps, le vieux peine à saisir la teneur de ce qui lui est suggéré. « Si ça tourne mal, quelqu'un doit se sacrifier. Faut éviter que ça tombe sur Lucia. » Il tend son oreille folle, se gratte le crâne, serre son crucifix contre sa poitrine, se râpe le bout des doigts sur sa barbe de trois jours. De ses grands yeux éteints, il fixe sa femme sans sourciller, fait de même avec sa fille. « C'est un malheur, reprend Bianca. Mais ce qui est fait est fait. On peut pas faire marche arrière. »

Songe-t-il à s'insurger contre le meurtre de sa nièce, à faire part d'une forme quelconque d'indignation ? Il y a fort à parier que non. Tel un esclave obéissant et résigné, il obtempère. « En cas de besoin, tu diras que c'était pas la première fois que t'essayais de la violer. Et

comme elle a voulu tout balancer, alors tu l'as étranglée. Et puis t'as fait le reste, toutes tes saletés. »

Reste à concevoir un mode opératoire crédible, à imaginer un mobile qui tienne la route aux yeux des enquêteurs. Ça, c'est la compétence de Lucia. Son agitation, maintenant, est retombée. En bonne régente des affaires de famille, elle se sent prête à prendre les choses en main, à tout organiser. Rien n'adviendra, pense-t-elle, qu'elle ne sera à même de maîtriser. C'est cette croyance profonde en sa toute-puissance, ce besoin viscéral de jouer les premiers rôles qui en feront, d'ici à quelques heures, le personnage central du roman noir sur le point de transformer Ravina en une salle de spectacle à ciel ouvert ; c'est aussi ce qui entraînera sa chute. Mais on ne commande pas à sa nature, on peut juste, par moments, l'atténuer un peu.

La mise en œuvre de la disparition est préparée avec soin, tout comme la mascarade des faux coups de téléphone pour tromper Marianna le moment venu. Des trous creusés dans le sol où dissimuler le cadavre, ce n'est pas ce qui manque dans les alentours. Il suffira d'en choisir un et de le recouvrir. Bianca et Lucia retournent donc dans le garage, cette fois en compagnie du vieux. Il est treize heures, Marianna arrivera dans un peu plus d'une heure, il faut faire vite. On enroule le corps de Chiara dans une toile de plastique et on place le tout dans le coffre de la voiture. « À toi de t'en débarrasser. » Ces mots sont l'expression de l'autorité souveraine de Lucia. « Trouve un trou près de l'oliveraie, là où personne ne va et cache ses effets personnels. Tu les brûleras après. En revenant, remets la voiture à l'endroit exact où elle se trouvait. On ne sait jamais. »

Une fois encore, Serrai s'aplatit dans l'ordre de mission. Quelles pensées lui traversent l'esprit à ce moment précis ? Alors qu'il rejoint le champ avec dans son dos le corps encore tiède de sa nièce, envisage-t-il un seul instant d'opérer une marche arrière, de revenir sur ses pas pour annuler la folie qu'il est sur le point de commettre ? Lui, la piteuse marionnette consentante de ce théâtre macabre, songe-t-il à se rendre au commissariat de police afin de contraindre sa femme et sa fille à assumer la responsabilité de leur geste immonde ? Ou ne répond-il déjà plus qu'à ce besoin viscéral de soumission, à la

volonté de ne pas décevoir les siens, de ne pas enfreindre, quel qu'en soit le prix, les règles sacro-saintes de la famille ?

Les hommes, cependant, finissent toujours par se montrer comme on ne les aurait jamais crus capables d'être. Bizarrement, tandis qu'elles défilent sur les plateaux de télévision, qu'elles alimentent l'opinion publique de pleines pages de journaux, ni Bianca ni Lucia n'envisagent un seul instant que Serrai puisse violer le pacte sacrificiel. Ni la mère ni la fille n'imaginent que l'ombre douloureuse de Chiara s'autorise à hanter la conscience du bourreau factice. Les fausses retrouvailles du portable sont un acte manqué. Un aveu de culpabilité masqué. Quitte à endosser, pour éviter le bannissement familial, les habits du monstre, de l'oncle-crapule-et-violeur.

Dès les premiers aveux, tout est conçu pour renforcer cette nouvelle version du scénario. L'obsession supposée du vieux pour l'adolescente aux manières de Lolita, la profanation du cadavre, l'envoi savamment orchestré par Lucia de textos accablants à Marianna, à Franco Cantatore : « Je me suis toujours demandé où était papa quand Chiara a disparu. Dans ma tête, je me disais : c'est quand même pas lui qui l'aurait emmenée ? » Ou encore : « Ces derniers temps, il avait changé. Mais j'avais mis ça sur le compte de la fatigue. Comment je pouvais imaginer… » Il en ira de même après la mise en détention. À Franco Cantatore : « Papa doit payer. C'est un monstre. Il a tué Chiara et nous a trahis. Il mérite de mourir. » À Marianna : « Il s'est moqué de nous. Je n'arrive pas à y croire. Mon seul souhait c'est qu'il disparaisse de la surface de la terre. » Les journalistes, eux aussi, sont inondés de textos. Les interviews se succèdent à un rythme infernal. En protagoniste incontestée de l'*affaire*, Lucia continue d'occuper le devant de la scène médiatique.

Mais une fois encore, la conscience du vieux finit par lâcher. Cela non plus Bianca et Lucia ne l'avaient pas prévu, même si à de nombreuses reprises cette dernière avertira les médias qu'elle a trouvé son père mentalement confus lors d'une visite en prison. Aucune de ses manœuvres, cependant, ne parviendra plus à la tirer hors du gouffre dans lequel elle s'enfonce jour après jour. Accusée du meurtre de Chiara et de complicité dans l'occultation de son cadavre, Lucia

finira derrière les barreaux, elle aussi, avant d'être rejointe par sa mère.

C'est là, à la prison de Matera, que je l'ai vue pour la dernière fois. L'endroit, je le connaissais parfaitement. Étudiant, j'y avais effectué un stage dans la section infirmerie. J'ai tout retrouvé à l'identique, le haut grillage entre les colonnes de pierre, les miradors, les étendues de terre à perte de vue. Je savais par la presse que Bianca et Lucia se voyaient durant les heures de socialisation et qu'une procédure était en cours pour leur permettre de partager la même cellule.

Contrairement à Bianca et à Pasquale, Lucia avait consenti à me rencontrer. Je l'imaginais désemparée, disposée à tout afin de libérer son âme de ce qui l'alourdissait. Je la revoyais pour la première fois depuis le départ d'Aurelio, depuis mon bannissement. La prison était en réfection et le gardien la fit entrer dans une salle faisant office de parloir. Trois autres tables étaient occupées par des détenus et leurs visiteurs. Je la trouvai maigrie, ses cernes, son jean et son T-shirt noirs lui donnaient le teint pâle d'un cadavre. Elle prit place de l'autre côté de la glace et me dévisagea longuement. Puis elle colla son front contre la vitre et écarquilla ses grands yeux noirs. Elle ne chercha pas à savoir comment j'allais, ne posa pas la moindre question sur Assunta et sur Ninetto. Elle n'évoqua pas non plus la mémoire de Chiara, n'exprima pas le moindre remords, pas le moindre regret.

Une poignée de secondes s'écoulèrent, durant lesquelles elle peigna ses cheveux à l'aide de ses doigts. Puis, tout à coup, elle se mit à hurler que c'était lui, ce salaud de Pasquale Serrai, ce criminel qui lui avait fait office de père, un père que plus jamais elle ne reverrait, c'était lui qui avait manigancé toute cette mascarade. Elle, Lucia Serrai, était une innocente injustement incarcérée, et bientôt la vérité éclaterait à la lumière du jour ! Elle hurlait et s'agitait, remuait ses mains en de grands gestes désordonnés. De toute évidence, elle souhaitait se faire entendre par le reste du parloir, mais personne ne nous prêtait attention. « Je ne comprends pas pourquoi il a fait ça, continua-t-elle en se prenant la tête entre les mains, l'air soudain affligée, presque résignée. Quel père peut accuser sa fille pour sauver

sa peau ? Moi, j'ai rien à voir là-dedans. Chiara, je l'ai pas touchée. Je te le jure sur ma tête. Toi au moins tu dois me croire. Je suis innocente ! Tu m'entends ? Innocente ! »

Je ne pourrais dire si je ressentis plus de dépit ou plus de dégoût, sans doute autant des deux, et aussi beaucoup de tristesse. Le destin est une bête sournoise, il procède par touches légères, par strates infinitésimales, vous laissant accumuler mauvais choix et petites erreurs, vous autorisant à orienter le gouvernail de votre vie sur une longue suite de mauvais caps, puis, un beau jour, au lieu d'atteindre la destination tant convoitée, c'est le naufrage. Impossible de changer de trajectoire.

J'éprouvais aussi de la pitié pour la jeune femme qu'elle était devenue. Pour l'abîme dans lequel elle avait sombré. La fillette auprès de qui j'avais grandi, l'adolescente à l'intelligence vive, à la curiosité aiguisée croupissait dans un puits de haine et de rancœur, sans rédemption possible, incapable de se défaire de ses rêves avortés, de son horizon d'insignifiance. Incapable d'expier ses fautes. Je me dis que rien n'empêche le remords autant que l'envie. Autant que la jalousie. Si seulement Chiara n'avait pas grandi ! Si seulement elle n'était pas devenue belle comme un cœur, avec sa taille d'amphore et ses longs cheveux d'ange ! Si seulement le bellâtre de Ravina n'avait pas emprisonné Lucia dans son image de jeune femme flasque et molle, objet de plaisirs honteux et clandestins, dépourvue de tout pouvoir de séduction, au contraire de sa cousine.

Je repensai à l'article d'un magazine selon lequel certains coupables, après leur condamnation, ressentent le besoin de se recréer une virginité d'âme, effaçant de leur esprit le mal qu'ils ont commis. Unique moyen, pour eux, de pouvoir continuer à vivre. Le regard de Lucia ne semblait pourtant pas rongé par l'amnésie, mais par une espèce de lumière délirante, sans compter cette voix qui sonnait faux et essayait d'apitoyer, avec même, par instants, une pointe d'ironie. Je lui parlai des preuves accumulées par les enquêteurs, des connexions téléphoniques, des textos compromettants, des révélations du carnet intime de Chiara et de son amour incontrôlé pour Franco Cantatore, qui constituait un mobile irréfutable. Elle m'écouta sans trahir la

moindre réaction, paraissant intéressée par tout autre chose. Au bout d'un moment, un sourire se figea au coin de ses lèvres.

« Tu l'as vu ? Tu as des nouvelles de lui ?

— Qui ?

— Franco.

— Non.

— Tu sais s'il demande après moi ?

— Je ne sais pas. Je te dis que je ne l'ai pas vu. »

Sa voix s'était radoucie. Elle me parlait sans vraiment me voir, comme si j'étais le fantôme d'un proche autrefois aimé, invoqué à demi-mot.

« Il n'est pas encore venu me rendre visite. Et il ne m'a pas non plus écrit. Ça doit être à cause de ses avocats, sûrement qu'ils lui disent de m'éviter, de ne pas se compromettre. Je sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir sans lui. »

Son abattement ne dura pas plus de quelques secondes.

« Il faut que tu lui parles. Va le voir chez lui. Il t'écoutera. Dis-lui que je l'aime et que je n'ai pas oublié ce qu'on a vécu. Dis-lui de venir me voir. Ou bien de m'écrire. »

Puis elle leva les yeux au ciel et joignit les mains dans un geste d'imploration.

« Il y a autre chose. »

Tandis qu'elle me fixait dans le blanc des yeux, sa voix baissa d'un ton, comme si elle sombrait dans un murmure divagant.

« Appelle de ma part Mino Fiore. J'ai son numéro de téléphone. Moi, je ne peux pas le faire, mais toi oui. Personne ne te dira rien. Demande-lui s'il veut réaliser un reportage sur ma vie en prison, sur comment ça se passe avec les autres détenues. Dis-lui que j'ai beaucoup de choses à raconter. Je suis sûre que ça va l'intéresser. Les gens se souviennent encore de moi. Cette histoire, c'est tout de même pas une chose qu'on oublie comme ça. Tu vas le faire, dis ? Promets-le-moi ! »

Je ne répondis rien. Nous nous observâmes un long moment. Je ne savais pas quoi penser. Quand la réalité est insurmontable, lui préfère-t-on l'absurde ? Était-ce ce qui advenait à Lucia ? Pouvait-elle avoir arrêté une telle dévotion et s'y tenir envers et contre tout, comme on

se livrerait à une forme d'esclavage irréversible ? Avais-je vu l'aspect le plus sombre de sa personnalité, ou la folie l'avait-elle rattrapée ?

En quittant le parloir, je me sentis très seul, comme si mon passé s'éloignait de moi.

Le lendemain de cette visite, je reçus un appel inattendu. J'achevais ma matinée à l'hôpital et m'apprêtais à rejoindre Ravina. La voix, à l'autre bout du fil, était celle du greffier. Une voix grave, éraillée, portée par un souffle cahotant : « Monsieur le procureur souhaite vous rencontrer le plus tôt possible. »

Je me rendis au palais de justice dans l'après-midi. Le procureur était assis à sa table de travail. D'un geste de la main, il m'invita à m'installer. Il portait une veste couleur crème, sans cravate ni nœud papillon, ainsi qu'un pantalon d'un bleu très clair. Les deux premiers boutons de sa chemise étaient ouverts et les traits de son visage trahissaient une décontraction inhabituelle. On l'aurait dit sur le point de rejoindre un lieu de villégiature. Il se leva pour me saluer d'une poignée de main chaleureuse :

« Excusez ma tenue, mais ce sont mes dernières heures au parquet. Je ne fais plus que du rangement. D'ici quelques jours, ce sera la retraite. »

Le greffier ne m'avait pas annoncé l'objet de l'entrevue. Par prudence, je passai sous silence ma visite de la veille à la prison, tout comme le refus de Bianca et de Serrai de me rencontrer.

« Je vous rassure, reprit-il, je ne vous ai pas convoqué pour vous entendre officiellement. De toute façon, cette histoire touche à sa fin. À présent, ce n'est plus de mon ressort. Place au procès. Aux jurés et aux avocats. Après, on rangera le tout dans le grand tiroir de l'oubli. Que voulez-vous, même les pires tragédies ont une date de péremption. »

Comme à son habitude, il quitta son siège pour se diriger vers la fenêtre, d'où l'on pouvait noter l'agitation du ciel, dont l'azur était parcouru de bandes de vent blanchâtres. Le procureur garda le silence, montant à intervalles réguliers sur la pointe de ses pieds, s'y tenant une fraction de seconde avant de retomber sur ses talons. Il

paraissait comme libéré d'un poids. Je devinai, à sa manière de fixer la ligne de l'horizon, son envie d'entamer la conversation :

« Des faits divers de ce type, malheureusement, j'en ai traité un certain nombre dans ma carrière. Pour ceux qui les ont vécus, même si la force de la routine avale à peu près tout, la vie ne reprend jamais son cours habituel. Quelquefois, on a l'impression que le poids s'atténue, mais ce n'est justement qu'une impression. Malgré les années, la souffrance ne perd jamais tout à fait sa consistance, elle reste bien présente, trouble, diffuse, tapie dans les replis de l'âme, pour se transformer, par moments, en une douleur insupportable. »

Il bourra sa pipe. L'alluma.

« Pour les autres, par contre, la presse, l'opinion publique, c'est tout le contraire. Une affaire chasse l'autre, surtout à une époque comme la nôtre, de forte médiatisation. Car ce qui compte avant tout, dans une société divisée par mille et une choses, c'est d'unifier, de communier ensemble, le plus souvent possible. Et quoi de meilleur, pour susciter une émotion collective, hormis le sport, qu'un nouveau fait divers ? »

Il expira une longue bouffée de fumée bleue.

« Souvenez-vous de la disparition de Vermicino. Un peu moins de vingt heures de direct télévisé avec des millions de téléspectateurs pleurant et rageant devant leur écran. Voyez les téléréalités, les couples qui se font et se défont aux yeux de tous. Cela nous permet de communier autour de sentiments communs. »

Il se tourna vers moi, sans doute dans l'attente d'une réaction. Mais je me contentai de le laisser poursuivre, comme lors de notre première entrevue, lorsqu'il avait disserté sur les juges Falcone et Borsellino.

« S'il y a bien une chose que l'expérience m'a enseignée, c'est que l'humanité est régie par la peine et le plaisir. Deux maîtres tyranniques. Or dans une tragédie comme celle de Chiara, de quoi s'agit-il sinon de coupables et de victimes réduits à la fonction d'objet, au service de la peine et du plaisir collectifs. Douleur, souffrance, peur que cela nous arrive, haine, colère, les émotions nous soudent. »

Il tira sur sa pipe avec avidité, expira longuement.

« Nous ne supporterions pas longtemps d'en être privés, de ces

émotions collectives, conclut-il. Et l'on se fixe toujours moins de limites sur la manière de les obtenir. »

Le procureur retomba une dernière fois sur ses talons, mais plus lourdement, cette fois-ci, comme pour mieux souligner son propos. Après quoi, il quitta la fenêtre et se dirigea vers une armoire bondée de documents numérotés. Il ouvrit un carton sans nom et sans numéro, y préleva une enveloppe brune et la posa juste devant moi.

« Tenez, dit-il. C'est pour vous remettre ce document que je vous ai fait venir. Vous l'ouvrirez après avoir quitté le palais. En théorie, je n'ai pas le droit de faire ce que je fais là, mais dans ce pays, la notion de règle est fluctuante. Ça permet bien des choses. Et puis, comme je vous l'ai dit, je serai bientôt à la retraite. Que voulez-vous qu'ils me fassent ? Alors, mettons que c'est le geste d'un pensionné et non celui d'un procureur de la République dans l'exercice de ses fonctions. »

Un banc de bois sur une place non loin du palais de justice. Des enfants et un ballon. Sur mes genoux, la photocopie d'une page manuscrite. L'écriture de Chiara, ronde et resserrée. Une écriture d'adolescente. Des extraits d'un de ses carnets intimes, peut-être celui retrouvé dans le tronc du caroubier, ou peut-être pas, rien ne me permettait de le deviner.

Je parcourus la page d'une traite, avant de la relire, et de la relire encore.

Aucune révélation compromettante. Rien de relatif à l'enquête. Raison pour laquelle, certainement, le procureur m'avait confié le document.

Mon nom apparaissait dès la première ligne, plus bas celui d'Aurelio.

Tout à l'heure, écrit-elle, *Sandro est venu sur le coteau au-dessus de chez lui. Il ne savait pas que j'y venais souvent moi aussi. Lui, je sais qu'il y est tout le temps sur ce coteau. Quand il est arrivé, j'étais en train de pleurer à cause de ma dispute avec Lucia. Il m'a posé des questions, mais je ne lui ai rien dit. On ne sait jamais. Trop dangereux !*

C'est la première fois qu'on parlait vraiment lui et moi. Depuis le départ du médecin, il vit comme un reclus, les gens le fuient comme s'il avait la peste. Il me fait de la peine ☹☹ Par moments, il me rappelle le vieux. Perdu dans sa solitude, lui aussi. C'est pour ça que je lui ai pas dit pour la tante et pour Lucia quand on a su pour lui et le médecin. Ce jour-là, elles m'ont dit que le sang, ça peut pas mentir, un fils ou un frère à elles jamais il serait devenu comme ça, comme lui avec les hommes, avec tout ce vice dans les veines. C'est pourquoi, elles m'ont dit, il valait mieux que ses parents ils ne soient plus de ce monde. « Les pauvres, heureusement qu'ils peuvent pas voir ce que leur fils est devenu. »

Ça, c'est Lucia qui l'a ajouté. « Pour nous, c'est simple, il est comme mort. » Et ça, ce sont les mots de Bianca. Un type pareil dans leur maison,

qu'elles ont encore dit, elles n'en voulaient pas, bon débarras, car ça n'amène que des problèmes. Le vieux, il était là, lui aussi, le jour où elles m'en ont parlé. Quand elles le regardaient, il faisait oui de la tête et il faisait tourner son crucifix entre les doigts. Mais je sais pas si ces choses-là sur Sandro, il les pensait aussi, ou s'il était obligé de se montrer d'accord. De toute façon, jamais il aurait pu les contredire. De tout ça, à Sandro, j'ai préféré ne rien lui dire. C'était pas la peine d'en rajouter.

Tout à coup, la place m'apparut étroite, le cri des enfants courant après le ballon assourdissant. Je rejoignis ma voiture et parcourus la quarantaine de kilomètres qui me séparait de la côte. Là, le ciel était d'un bleu très lisse, seul le soleil était encore troué par de petits nuages blancs. Sur la digue, hormis l'appel des mouettes, ce n'était que silence. Il n'y avait presque personne et les établissements balnéaires gardaient les portes closes. Tout ce que l'on voyait par-delà les devantures, c'étaient des piles de chaises reliées entre elles par des chaînes métalliques, des machines à jeux éteintes. Avec le vent, les vagues prenaient de l'altitude. Je me déchaussai et m'avançai pieds nus dans le sable, d'où j'apercevais, sur la promenade, des petits groupes d'hommes bavardant les fesses posées sur de grosses dalles de pierre, et d'autres, un peu plus loin, au visage masqué par les gazettes, et d'autres encore qui hélaient sans bruit des chiens courant après le soleil, et puis un couple marchant bras dessus bras dessous en discutant de je ne sais quoi, marquant des pauses interminables qu'il meublait par de grands gestes théâtraux, avant de redémarrer d'un pas pondéré, hochant la tête d'un air satisfait, comme s'il venait de sceller un pacte sur le fonctionnement de l'univers. Les peaux étaient bronzées, les gestes pleins de chaleur, on aurait dit que la mer et le soleil remuaient en eux.

Je marchai en m'éloignant toujours davantage de la digue. Plus j'avançais, moins je croisais de badauds, jusqu'au moment où je ne vis plus personne. Le rivage, à présent, s'étirait loin derrière moi. En dehors du cri des mouettes, toute trace de vie semblait disparue. C'est à cet instant que je suis entré dans l'eau, d'abord à quelques centimètres du sable, et puis un peu plus loin, j'avançais et avançais encore et bientôt il ne me fut plus possible de progresser, à cause de l'éclat de la lumière qui m'empêchait d'ouvrir les yeux. Je me suis

arrêté ; je suis resté là, immobile, les jambes trempées jusqu'aux hanches.

Le vent, alors, s'est mis à transformer la mer en gouttelettes d'eau salée, qui me frappaient le visage, ruisselaient le long de mes pommettes, s'amoncelaient sur mes sourcils, se faufilaient froides et râpeuses dans le col de ma chemise. Je me suis senti léger, ma veste et mon pantalon étaient gonflés par le souffle de la brise, mes cheveux se dressaient sur ma tête comme des poils de hérisson. Un instant, je me suis cru sur le point de disparaître, de me diluer entre ciel et mer, là, sur cette plage, pour ne plus jamais retrouver ma forme d'homme et passer le restant de mes jours en proie à la force des éléments, à la manière d'une gouttelette.

C'est à ce moment que je les ai aperçus, se dessinant là devant moi, Pasquale, Bianca, Lucia, Chiara, Assunta, Ninetto, et même Aurelio, et tous les villageois, Riton, le gros Dino, et la vieille Tancredi, les uns à côté des autres, leurs silhouettes, leurs regards plantés dans le mien, puis s'enfonçant dans la vapeur d'eau, s'effaçant dans la brume, petit à petit, se réduisant à l'état de contours vaporeux, translucides. Ce fut comme si mon passé, d'un bloc, s'éloignait avec eux, comme si je ne l'avais jamais vécu, mais inventé de toutes pièces. Ce ne fut pas long. Le temps d'un songe, peut-être, d'un voyage entre rêve et réalité, d'un plissement du cœur, et tout devint très clair. Une autre feuille d'argile s'effritant sous mes pieds, la dernière, mon monde n'était plus ; il était emporté par une vague immense, et moi, tel un survivant, je restais égaré dans l'eau paralysante des regrets et des remords, l'amertume de l'abandon. Plus de famille et donc de voile, désormais, derrière lequel s'abriter.

Il me fallait partir. C'était décidé. Quitter Ravina. Toute possibilité d'avenir reposait sur ma capacité à tenir mon passé à distance durant quelques années, combien, impossible de le déterminer, un an, deux ans, dix ans, avant de le laisser revenir, ce passé, le moment venu et de pouvoir de nouveau fouler sans souffrance cette terre sèche et solitaire où poussent des caroubiers aussi grands que des maisons, des champs de marguerites et de crocus à perte de vue, les plus jolis buissons d'églantine de tout l'univers, des mûriers aux mûres aussi blanches que la lune, où les cigales éclatent à force de trop chanter

dans une odeur d'herbe chaude, cette terre ingrate et merveilleuse où personne ne se rend jamais par hasard. Car rien ne vient ni ne retourne à rien. Pas même cette sorte d'angoisse d'orphelin, d'illégitime, de bâtard avec laquelle il me faudrait me débrouiller. Mais ça, on le comprend avec le temps. Avec l'expérience.

Il me reste une chose à mentionner. Une chose qui précède le récit de toute cette histoire, qui en constitue le douloureux prologue. Quand j'ai reçu le courrier, il y a deux mois, j'ai pensé à un coup du destin. Le nom de l'expéditeur n'était indiqué nulle part, ni même son adresse. Le timbre était italien et ma première idée s'est portée sur Marianna. Mais pourquoi m'aurait-elle envoyé une lettre manuscrite puisque nous correspondons par voie électronique ? J'ai également songé à Aurelio, à quoi bon le nier. À l'époque, le courage m'avait manqué de tenter de le retrouver. J'avais confié au temps le soin d'adoucir la violence de mes souvenirs, de les enfouir sous le poids de la raison.

Mais peut-on retrancher la passion des mouvements de l'âme ? Lors de mon départ de Ravina, comme porté par un brusque élan du cœur, j'avais fait étape dans ce quartier ouvrier à la périphérie nord de Turin, dont il m'avait si souvent parlé dans nos moments d'intimité. J'avais interrogé les médecins du coin, sillonné les dispensaires, les pharmacies, questionné les commerçants. L'un d'eux m'avait indiqué l'adresse de la maison familiale. Une bicoque de briques rouges. Un heurtoir de cuivre corrodé, surmonté d'un bouton-poussoir de plastique blanc. Je m'étais présenté : « Je suis un ami d'Aurelio. Un ami proche. »

Une dame aux cheveux gris, petite et frêle. « Oui, bien sûr, je me souviens du jeune médecin, répondit-elle. C'est dans ce quartier qu'il a commencé à exercer. Mais la famille a déménagé et je n'ai plus jamais eu de leurs nouvelles. » Je suivis le conseil de la vieille Tancredi et n'insistai pas. « Les amours contrariées, c'est comme les cicatrices, m'avait-elle confié en écossant des haricots de ses mains transparentes comme de l'eau de rivière. Si on y chipote trop souvent, elles deviennent pareilles à des plaies ouvertes. Il faut seulement apprendre à les apprivoiser. À vivre avec la douleur qu'elles vous causent. »

Après avoir reçu la lettre, j'ai quitté l'hôpital et je suis rentré chez moi, où j'ai ouvert l'enveloppe. Je suis resté un long moment à fixer la petite croix d'argent enveloppée dans un bout d'adhésif transparent. Elle n'était accompagnée d'aucun mot d'explication. D'aucune signature. Mais comment ne pas la reconnaître ? Mon cœur s'est mis à battre vite, comme à la suite d'une morsure de vipère. En un instant, tout m'est revenu, net et précis, les silhouettes, les images et les paysages, les courbes de vie et aussi les émotions, même si le temps m'avait extrait des tenailles de la culpabilité, des lourdeurs des secrets, du poids oppressant des interdits. Ce n'est que bien plus tard que tout s'est embrouillé de nouveau, au moment de fixer mes souvenirs. Rien ne s'obtient sans effort, et moins que tout la paix de l'âme.

J'ai calé le pendentif dans le creux de ma main et suis sorti avec l'envie de traîner de rue en rue, juste comme ça, sans visée particulière sinon de faire le point avec moi-même. Je suis descendu jusqu'aux étangs. J'ai traversé le Jardin du Roi, mon refuge quand les nuits sont trop agitées à l'hôpital. Je me suis assis au pied du vieux souverain debout. « Pour notre repos et notre joie. » Ces mots sont gravés dans le socle de la statue.

À cette heure, hormis de rares promeneurs, il n'y avait personne. J'ai gardé les mains enfoncées dans les poches de mon blouson. Le froid, il est vrai, ça me change de Ravina, où dès le chant du coq, y compris en cette saison, le soleil plante dans la terre ses rayons clairs. Mais cela, à vrai dire, ne me gêne plus vraiment, les journées froides et mornes, le ciel tellement gris qu'on voudrait le nettoyer avec un bout de tissu, la pâleur de la lumière et les pluies sans fin, je m'y suis habitué.

En rentrant à l'appartement, j'ai appelé Marianna. Elle aussi a quitté Ravina peu de temps après le dénouement du drame. Elle vit dans le nord de la France, à deux heures de route de Bruxelles, et nous tâchons de nous voir dès que nous le pouvons. Elle avait appris la nouvelle quelques heures auparavant : « Je voulais te laisser le temps

de récupérer de ta nuit à l'hôpital avant de te l'annoncer », m'a-t-elle confié.

Une mauvaise nouvelle, bien sûr. Une de plus. Après avoir bénéficié d'une libération conditionnelle, le vieux s'était réinstallé à la propriété dans la plus complète solitude, puisque Bianca et Lucia, condamnées à des peines bien plus lourdes, demeuraient en détention. Depuis lors, les années avaient passé et il avait fini par s'ôter la vie dans ce même garage où Chiara avait été tuée. Il avait été retrouvé par un saisonnier. Au pied de la chaise sur laquelle il avait grimpé se trouvait un message par lequel il chargeait la personne qui récupérerait son corps de retrouver mon adresse, puis de me transmettre le pendentif. Était-ce sa manière à lui de me témoigner ses regrets ? De me réintégrer dans sa famille ? Peut-être me confiait-il sans mots qu'il tenait à moi, et que j'étais désormais le dernier à pouvoir raconter.

Dans les jours qui ont suivi, je suis entré en contact, par l'entremise de Marianna, avec un journaliste de la gazette locale. D'après le témoignage des détenus, m'a-t-il appris, les aveux de Pasquale Serrai avaient fait de lui un être nouveau, accaparé, le plus souvent, par des prières interminables, qu'il récitait agenouillé devant un portrait de la Vierge Marie punaisé à côté de son oreiller. Durant les deux mois, environ, que dura l'*affaire*, le pays avait cherché sur le visage de cet homme une parenté avec le démon, et lui, depuis lors, gardait entre les mains une Bible que lui avait offerte l'aumônier de la prison. Au réfectoire, lors des activités, lors des promenades, à la chapelle, il continuait de traîner ce regard craintif d'animal habitué aux coups de bâton, cela personne n'aurait pu le lui enlever. Mais l'impression qu'il dégageait, à présent, était celle d'un homme enfin né à la vie.

Jamais, en revanche, il n'aborda durant sa détention ce qui était arrivé à la petite, ni la manière dont le drame s'était déroulé. Jamais non plus il n'évoqua sa femme ou sa fille, et encore moins ce qu'il ferait une fois de retour chez lui. Les seules conversations qu'il s'autorisait, c'était lorsqu'un détenu ou un gardien le sollicitait pour un avis d'expert sur des questions techniques relatives à la campagne :

« Pasquale, mes olives, cette année, elles sont bouffées par les parasites. Qu'est-ce que tu crois que je dois faire ? »

Son oreille folle, alors, dont on disait qu'elle avait contaminé la bonne jusqu'à le rendre presque sourd, se tendait comme celle d'un chien de chasse, et sa langue se déliait comme avant le drame, lorsqu'il passait des heures au Cultivateur à palabrer avec Ninetto et les paysans du coin. On aurait dit, dans ces moments-là, qu'il touchait une pierre miraculeuse et revenait à la réalité vivante, à sa langue naturelle, au théâtre implacable des gens de la terre, où la tragédie du sacrifice lui offrait le premier rôle.

Le soir, il continuait de s'endormir devant les bulletins de la météo, comme il le faisait à la propriété. Ceux qui se trouvaient près de lui racontent que lorsqu'on prévoyait un manque d'eau ou un excès de grêle, ses lèvres remuaient sans bruit, à la façon d'une vieille marmonnant une plainte dans une église, avant de libérer un long soupir de désolation. Jamais il ne manquait d'une bonne âme pour le rassurer : « Oh ! Pasquale ! Ne t'inquiète pas ! Dehors, il y aura bien quelqu'un pour prendre soin de tes champs, non ? » Lui, le vieux, faisait mine de ne pas entendre, ni d'une oreille ni de l'autre, et s'endormait sans rien répondre.

Quand notre condition change, on pense qu'il en va de même pour tout le monde, et l'on se trompe. En quittant le pays, j'étais encore un homme jeune. L'exil m'a reconstruit. L'amour et l'amitié, aujourd'hui, me sont familiers. Mais le monde d'un être à l'âme malheureuse est un monde qui ne change pas. Ayant dépassé la soixantaine, renié par Bianca et par Lucia, Serrai aurait pu tenter d'exister enfin par lui-même. Vivre en homme à part entière les dernières années de son existence, loin de sa femme et de sa fille encore détenues à la prison de Matera. Mais cette forme de vie nouvelle, cette vie de liberté, il n'avait pas dû savoir quoi en faire. Au fond, la servilité, pour le type d'homme qu'il était, n'était pas seulement une promesse macabre du destin, c'était une habitude. Et les habitudes sont les seules chaînes dont on ne parvient jamais à se défaire.

Lorsque je pense à lui, aujourd'hui, je me souviens de la fête du poulpe qui se tenait sur la côte chaque année au mois de juin, et où nous nous rendions sans Bianca ni Lucia, rien que lui et moi. Je nous revois rentrant des vendanges à la tombée de la nuit, buvant de ce vin blanc qui faisait danser le ciel et les étoiles tout autour de nous. Je regrette d'avoir quitté Ravina sans l'avoir revu. Sans avoir pu le remercier de m'avoir donné un foyer, une famille, et permis d'y vivre à l'abri du besoin. Le remercier pour son affection muette, pour toutes ces heures passées ensemble, désormais chargées de parcelles d'éternité.

Maintenant, plus jamais je ne le reverrai. Cette reconnaissance inexprimée résonne en moi comme un lointain remords, même si elle n'enlève rien à mon dégoût pour ses faiblesses, pour ses complicités, ni à mon horreur pour ce crime.

Je me dis que si je m'y étais rendu, à ce parloir, j'aurais pu évoquer avec lui nos années aux côtés de Chiara. Lui demander s'il traînait, dans sa mémoire, le souvenir d'un instant où quelque chose qui aurait pu mener à un soupçon lui avait effleuré l'esprit ; si à aucun moment, durant les jours de la prétendue disparition, il n'avait été tenté d'opérer une marche arrière. J'aurais pu évoquer Lucia, Bianca, cette famille où personne ne s'adressait à personne, hormis à soi-même. Et puis qui sait, peut-être aurais-je eu le cran de lui parler de moi et d'Aurelio, de la ratonnade, de leur absence de soutien à eux tous qui étaient ma famille. Je lui aurais annoncé mon départ de Ravina, en ajoutant que la vie se gagne et se regagne sans cesse, à condition, toutefois, de se convaincre qu'un salut est toujours possible, et de se dire que rien n'advient qui ne prend racine en nous-mêmes.

Mais parler n'a jamais été mon fort. Alors peut-être n'aurais-je rien dit du tout. Peut-être aurais-je gardé mes questionnements par-devers moi, comme lui, Pasquale Serrai, avait pour habitude de le faire. Allez savoir.

REMERCIEMENTS

Ceux-ci vont, en premier lieu, à Annick Janssens, Lorent Wanson et José-Alain Fralon, pour leur amitié, leur soutien constant, leurs précieux conseils et leurs relectures attentives. À Fabienne Pirotte, pour son amitié et ses relectures. À Armel Job et Stéphane Levens. À Jean-Pierre Orban, pour ses encouragements et sa générosité.

À Mafarda, Alessandro et Clara. À Matteo.

GIUSEPPE SANTOLIQUIDO

L'été sans retour

« La vie se gagne et se regagne sans cesse, à condition de se convaincre qu'un salut est toujours possible, et de se dire que rien n'advient qui ne prend racine en nous-mêmes. »

Italie, la Basilicate, été 2005. Alors que le village de Ravina est en fête, Chiara, quinze ans, se volatilise. Les villageois se lancent à sa recherche ; les jours passent, l'enquête piétine : l'adolescente est introuvable. Une horde de journalistes s'installe dans une ferme voisine, filmant le calvaire de l'entourage. Le drame de ces petites gens devient le feuilleton national.

Des années après les faits, Sandro, un proche de la disparue, revient sur ces quelques mois qui ont changé à jamais le cours de son destin.

Roman au suspense implacable, *L'été sans retour* est l'histoire d'une famille maudite vivant aux marges du monde, confrontée à des secrets enfouis et à la cruauté obscène du cirque médiatique.

Giuseppe Santoliquido a publié en Belgique trois romans, L'audition du docteur

Fernando Gasparri *(2011, mention spéciale du jury du prix Rossel)*, Voyage corsaire *(2013) et* L'inconnu du parvis *(2016)*.

Cette édition électronique du livre
L'été sans retour de Giuseppe Santoliquido
a été réalisée le 26 avril 2021
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072915758 – Numéro d'édition : 371893)
Code sodis : U34891 - ISBN : 9782072915789.
Numéro d'édition : 371896.